NUMERO SPECIAL 122—123

Conjonction

REVUE FRANCO-HAITIENNE

UN CENTENAIRE :

Fernand Hibbert,

Justin Lhérisson

et

Antoine Innocent,

romanciers réalistes.

NUMERO SPECIAL 122—123

Conjonction

REVUE FRANCO-HAITIENNE

UN CENTENAIRE :

Fernand Hibbert,

Justin Lhérisson

et

Antoine Innocent,

romanciers réalistes.

COMITE DE REDACTION

Directeur : Louis Jarno

Rédacteur en chef : Michèle Montas

Membres : Michel Cozanet

Hubert de Ronceray

Roger Gaillard

Jean Yves Mouteaud

Fritz Pierre Louis

Jean Pierre Pirovano

Pradel Pompilus

Guy Robart

Laurore St Juste

CONJONCTION
REVUE FRANCO-HAITIENNE
Editée par l'Institut Français d'Haiti

No. 122 — 123

SOMMAIRE

— **Pourquoi un Numéro Spécial de Conjonction** 11

I — **FERNAND HIBBERT, JUSTIN LHERISSON ET ANTOINE INNOCENT, ROMANCIERS REALISTES**
par Pradel Pompilus 15

FERNAND HIBBERT

De la Colonie à l'Occupation : Les Etrangers chez Hibbert
par Yvette Tardieu Feldman 23

Sexualité des Personnages et Erotisme du romancier
par Roger Gaillard 41

La Langue et le Style de F. Hibbert
par Frère Raphael I. C. et
Pradel Pompilus 67

JUSTIN LHERISSON

— **Justin Lhérisson**
par Félix Courtois 75

— **La Langue et le Style de Justin Lhérisson**
par Frère Raphael I. C. et
Pradel Pompilus 81

ANTOINE INNOCENT

— **A. Innocent Ethnographe**
par le Dr. J. Price Mars 87

II — BONNES PAGES DES TROIS ROMANCIERS

FERNAND HIBBERT

— Un Ménage désuni 101
— L'Haitien en Haiti 105
— L'Etranger en Haiti..... 107
— Regards sur la Politique 111
— L'Amour et l'Argent 115

JUSTIN LHERISSON

Scènes et Silhouettes de la Vie Haitienne

— 1) Un marin parvenu 121
— 2) Pitite-Caille est reçu Franc-Maçon 125
— 3) Le Renvoi de Zoune 131

Regards sur la Politique

— La sagesse Politique de Boutenègre 135

ANTOINE INNOCENT

— Les Palmistes de Ville-Bonheur 141

— NOTES BIBLIOGRAPHIQUES SUR HIBBERT, LHERISSON ET INNOCENT 145

CONJONCTION

Revue Franco - Haitienne

Editée par l'Institut Français d'Haiti

COMITE D'HONNEUR

Président : **M..Bernard Chenot,** Vice-Président du Conseil d'Etat.

Vice-Président : **M. Jacques de Bourbon-Busset,** écrivain, ancien Directeur Général des Relations Culturelles au Ministère des Affaires Etrangères.

Membres : **M. Jacques Janvier,** Conseiller Culturel et de Coopération Technique près l'Ambassade de France en Haiti.

M. Jacques Barros, Professeur à l'Ecole Internationale de Bordeaux.

: **M. Marc Blancpain,** Secrétaire Général de l'Alliance Française.

: **M. Lucien Bochet,** président de la Fédération des professeurs français résidant à l'étranger.

. **M. Bourde,** Professeur à la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence.

: **M. Bruguière,** Directeur d'Etudes à l'Ecole des Hautes Etudes.

: **M. Jean-Jacques Burgard,** Inspecteur des Finances, Secrétaire Général de la Commission des Opérations de Bourse.

: **M.** le Pharmacien général **Bussan,** Directeur des Laboratoires de Recherche de l'ESSTM.

. **M Robert Cornevin,** Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer.

: **M. Gabriel Debien,** Historien.

: **M. Michel Forgit,** Rédacteur en chef adjoint à l'ORTF.

: **M. Pierre Fougeyrollas,** Directeur de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire.

: **M. Guy Laserre,** Directeur de l'Institut de Géographie Tropicale de Bordeaux.
: **M. Jean Kahn,** Doyen des Commissaires du Gouvernement au Conseil d'Etat.
: **M. Jean Lamarque,** Professeur à la faculté de Droit de Bordeaux.
: **M. Meyer,** Professeur à la Faculté de Médecine de Paris.
: **M. Pappy,** Doyen de la Faculté des Lettres de Bordeaux.
: **M. Quemada,** Professeur à la Sorbonne.
: **M. Gérard Timsit,** Professeur des Facultés de Droit, Directeur de la Documentation et des Publications à l'Institut International d'Administration Publique.
: **M. le Professeur Auguste Viatte,** Président de l'Association France-Haiti.

Pourquoi un Numéro Spécial de Conjonction?

Pourquoi un Numéro spécial de Conjonction consacré à la Mémoire de Fernand Hibbert, d'Antoine Innocent et de Justin Lhérisson

Conjonction est une revue franco-haitienne. Elle s'est proposé, entre autres objectifs, «de resserrer les liens traditionnels unissant Haiti et la France, d'apporter une collaboration effective à l'épanouissement de la culture haitienne et de rendre compte non seulement des activités de l'Institut Français, mais encore de l'activité intellectuelle d'Haiti.» Elle ne pouvait rester indifférente au centenaire de la naissance de trois écrivains haitiens dont l'influence a été décisive dans le développement de la littérature haitienne, particulièrement du roman haitien.

Par une coincidence frappante, Fernand Hibbert, Antoine Innocent et Justin Lhérisson sont tous les trois nés en 1873, le premier à Miragoane et les deux autres à Port-au-Prince. Comme s'ils étaient destinés au même rôle, ils ont, tous les trois, avec Frédéric Marcelin, leur aîné de 25 ans, créé le véritable roman haitien.

C'est en 1859 que paraît dans notre littérature le premier ouvrage appelé roman par son auteur : il s'agit de **Stella**, de Emeric Bergeaud. Mais **Stella** est moins un vrai roman que l'histoire des guerres de l'Indépendance «mise en fictions». L'esprit de l'oeuvre est le même que celui des grandes oeuvres historiques de Thomas Madiou, de Beaubrun Ardouin et de Joseph Saint-Rémy : ranimer les grands souvenirs qui doivent être pour les Haitiens un motif de fierté et une raison de s'unir.

Viennent ensuite les romans de Demesvar Delorme : **Francesca** (1873), le **Damné** (1877) et de Louis Joseph Janvier : **Une chercheuse** (1889). Mais ces romans sont d'un exotisme si tranché que les lecteurs haitiens, malgré les efforts de certains critiques, ont décidé de les rayer de la littérature nationale.

...On peut dire que le roman haitien date du début de ce siècle. Ses créateurs sont précisément avec Frédéric Marcelin (1848-1917), Fernand Hibbert (1873-1929) l'auteur de **Séna** (1905), de Les **Thazar** (1906) de **Romulus** (1908) de **Masques et visages**, un recueil de contes (1910), et de **les Simulacres** (1923) ; Antoine Innocent (1873-1960), l'auteur de **Minola** (1906), et Justin Lhérisson (1873-1907) à qui nous devons deux désopilantes «audiences» : **la famille des Pititecaille** (1905) et **Zoune chez sa ninnaine** (1906). Ce qui frappe le plus dans tous ces ouvrages, c'est la peinture réaliste des moeurs, des coutumes, des croyances, des traditions familiales et habitudes politiques propres au milieu haitien ; c'est la tendance à agiter les problèmes les plus pressants de la politique et de l'économie haitienne ; (problème du conflit de l'autorité et de la liberté, problème du marasme qui sévit de façon pour ainsi dire endémique) ; c'est aussi la description minutieuse des sites et des lieux qui servent de cadre à l'action ; c'est enfin la profusion d'une langue qui accueille, dans le cadre de la phrase demeuré français, une masse de mots, d'expressions et de poverbes du terroir lesquels représentent un enrichissement pour le français.

Hibbert, Lhérisson et Innocent n'ont pas seulement créé le roman réaliste haitien, ils ont travaillé à l'essor de la francophonie et c'est à juste titre que Conjonction leur rend l'hommage d'un numéro spécial.

Conjonction

Fernand Hibbert,

Justin Lhérisson

et

Antoine Innocent

FERNAND HIBBERT, JUSTIN LHERISSON ET ANTOINE INNOCENT, ROMANCIERS REALISTES

par Pradel Pompilus

Nos manuels d'histoire de la littérature haitienne rangent dans le même chapitre Fernand Hibbert, Justin Lhérisson et Antoine Innocent ; sans aucun doute, parce qu'ils ont été contemporains et qu'ils ont publié leurs oeuvres presque en même temps. Mais il y a des raisons plus profondes qui portent à les rapprocher. Ce sont des écrivains réalistes : ils se rattachent à l'école littéraire française dont les champions, Champfleury, Honoré de Balzac, Flaubert, les Goncourt se sont refusés à peindre autre chose que la réalité, non pas une réalité choisie et simplement vraisemblable, comme celle des classiques, mais la réalité la plus commune, la plus ordinaire, la plus brutale, la plus laide au besoin.

Hibbert, Lhérisson et Innocent — ce dernier dans une mesure moindre — ont mis sous les yeux de leurs lecteurs la réalité politique de leur temps sous la forme d'un conflit entre l'autorité et la liberté. Le conflit se résoud plutôt à l'avantage de l'autorité qui, pour Hibert surtout, se confond avec le despotisme. Séna occupe une position excellente dans la vie politique d'Haiti tout le temps qu'il suit les voies traditionnelles, mais il est anéanti pour avoir affiché des tendances au libéralisme. Eliézer Pititecaille paie aussi de sa vie sa foi dans les idées libérales.

Les oeuvres de ces romanciers renferment aussi un tableau de la réalité sociale haitienne à la fin du XIXè siècle. A les lire, on se rend compte qu'il a existé des groupes de familles ayant un niveau économique à peu près égal, un genre de vie, des manières de penser et de sentir, des intérêts et des aspirations identiques et qu'un conflit tantôt latent, tantôt ouvert opposait ces groupes.

On peut discerner d'abord une haute bourgeoisie commerçante composée en grande partie d'étrangers, d'Allemands surtout, et vivant dans le haut de Port-au-Prince, à Turgeau, qui était alors la proche compagne. Ces familles vivaient en vase clos et préféraient pour leurs filles des mariages avec des étrangers.

Il y avait aussi une moyenne bourgeoisie comprenant de petits commerçants arrivés, puis ruinés, comme les Thazar, des politiciens parvenus comme le sénateur Jean Baptiste Rénélus Rorrotte, Séna, pour les intimes, des ambitieux comme Eliézer Pitite-Caille, Ce groupe est, lui aussi, égoiste et cynique dans l'ensemble. Ses membres aspirent à monter dans la considération sociale par l'accession aux hautes fonctions publiques et par des mariages reluisants : au cours de son voyage en France, Séna, en dépit de la métamorphose mentale et morale qui s'est opérée en lui, choisit un mari pour sa fille aînée Matoute en la personne de Krausman, un garçon d'hôtel.

A l'arrière-plan grouille tout un monde de petites gens : des parasites comme le «chef de bouquement» Boutenègre (**la famille des Pititecaille**), de jeunes paysannes mises en service à la ville et vouées à la prostitution comme Zoune (**Zoune chez sa ninnaine**), des veuves infortunées comme Madame Georges (**Mimola**).

Nos trois romanciers se rapprochent encore par les caractères de l'action. L'intrigue de leurs romans ne présente pas les qualités classiques d'unité, de progression et de proportion des parties. Souvent elle n'existe même pas ou ne tient qu'à un fil ténu comme dans les **Thazar**. Lorsqu'elle existe, elle est interrompue de temps à autre par de longues conversations sur les problèmes politiques et sociaux, sur les questions de l'actualité haitienne et internationale. Le schéma général de l'action est le même que celui de tous les récits : un héros ou une héroîne — (Séna, Démétrius Thazar, Eliézer Pititecaille, Zoune) cherchent à atteindre le bonheur à travers la considération sociale, l'amour, l'argent. Dans sa quête, il rencontre des adjuvants (des parents, des amis, des alliés, des partisans), mais il a en face de lui surtout des op-

posants parmi lesquels l'ordre politique et social traditionnel. Et le protagoniste échoue invariablement, soit qu'il connaisse une simple désillusion (Démétrius Thazar, Cécile Thazar, Lionel Erion, Madame Georges, etc.) soit qu'il aboutisse au grand échec, à la mort plus ou moins violente (Séna, Pititecaille).

Hibbert, Lhérisson et Innocent se rapprochent aussi par leur langue et leur style, qui témoignent de la façon dont le créole et le français coexistent chez nous. Leur langue, c'est la langue française du XIXè siècle, légèrement teintée d'archaismes chez Hibbert, «truffée d'haitianismes» chez les trois romanciers. Dans l'oeuvre de Lhérisson, l'emploi des haitianismes est poussé à l'extrême et le langage de Boutenègre est un mélange informe, un vrai charabia. On comprend très bien cette tendance à employer des expressions et des termes locaux chez des romanciers qui veulent peindre le réel haitien : il est normal qu'ils désignent pa leur nom indigène des objets ou des notions qui sont particuliers à notre milieu et pour lesquels il n'y a pas de mots français. Mais Lhérisson recourt parfois au mot créole, même quand le français, qu'il connaissait bien d'ailleurs, possède le mot propre. Innocent est, lui, assez abondant en termes du terroir, surtout dans ses «enquêtes ethnographiques». Hibbert est plus discret à ce point de vue et ses transpositions ont souvent pour nous un certain charme : quand par exemple il écrit «M. Démétrius Thazar, couché **sous sa galerie calait un ouest** (1) avant le déjeuner,» nous ne sommes pas choqués, mais au contraire agréablement surpris par son innovation.

Evidemment, le style étant un élément absolument personnel, absolument individuel dans l'oeuvre littéraire, il diffère chez chacun de ces romanciers. Cependant un caractère commun rapproche Hibbert et Lhérisson surtout, même à ce point de vue, c'est la bonne humeur faite, tantôt d'une ironie légère et piquante, tantôt d'un sarcasme bruyant et accablant. Cette bonne

---

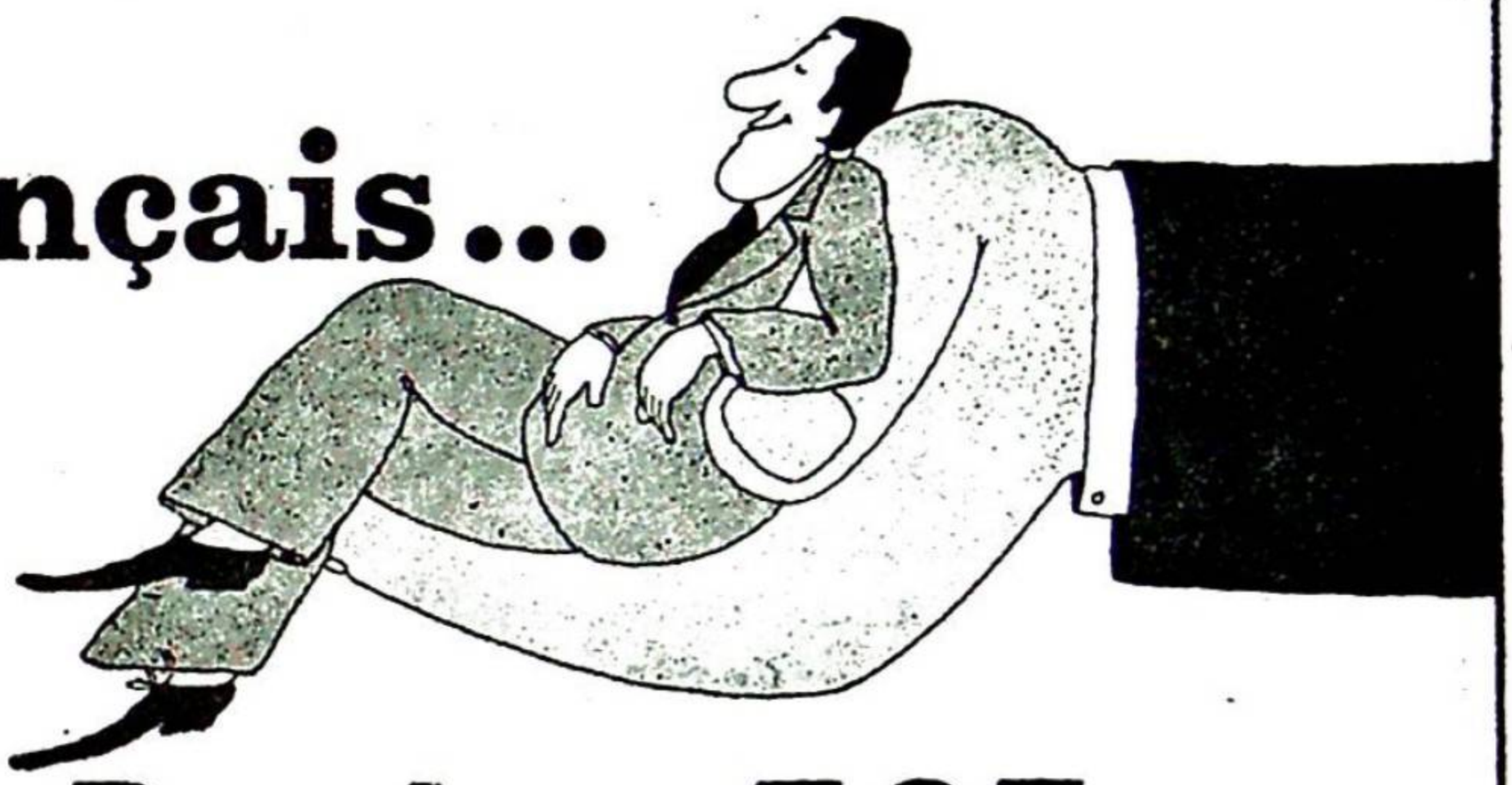
(1) — Prenait un somme

humeur se manifeste souvent dans les noms même des personnages (le sénateur Rénélus Rorrote, Madame Apice, Monsieur Ravet, le général Borome, le politicien Maché Henchatte.) Elle se manifeste dans la rapidité du récit, dans une remarque personnelle au détour d'une page. Ne serait-ce pas, comme l'a si bien noté M. Auguste Viatte, l'expression d'une pudeur, du besoin d'étouffer par le rire la tristesse ressentie par nos romanciers devant les scènes de la vie haitienne ?

...Alors que les poètes de la génération de Hibbert, d'Innocent et de Lhérisson — ce dernier a été aussi poète — ont encouru le reproche d'avoir fait de la littérature d'évasion et même d'avoir été «des écrivains français égarés sur la terre d'Haiti», eux se sont cramponnés à leur milieu pour nous en donner une peinture aussi vraie et aussi vivante que possible.

Pradel POMPILUS

Voyagez en Français...



Boeing 737
atterrissage doux !..

Liaisons au départ de Port au Prince

MIAMI - SAN JUAN (vols directs)
SAINT MARTIN - POINTE A PITRE
FORT DE FRANCE - PORT OF SPAIN GUYANES.

Boeing 747
le confort de l'espace !..

PARIS (Via POINTE A PITRE)
Transit direct sans formalités

AIR FRANCE

GALERIE
HERVÊ MEHU
PEINTURES - SCULPTURES
RUE PAN AMERICAINE No. 35

PETION-VILLE

expose en permanence une collection d'oeuvres des plus grands peintres primitifs haitiens.

Amateurs, connaisseurs, ou tout simplement curieux d'art et de peinture, passez à la Galerie d'Art de Pétion-Ville admirer ces tableaux qui étonnent les touristes du monde entier.

Hervé MEHU
Directeur

PHARMACIE
SEJOURNE

Fondé en 1864

ETIENNE SEJOURNE
(1889-1964)
FREMY SEJOURNE
(1889-1937)
RAOUL et MAX SEJOURNE
(1937)

LABORATOIRE D'ANALYSES

Laboratoire de préparation d'ampoules stérilisées

Port-au-Prince

RHUM

BARBANCOURT

Apprécié depuis 1862

57, Rue des Césars, 57

Tel. 2-0710

Port-au-Prince

GLISSEZ-VOUS DANS LA
FRAICHEUR BIENFAISANTE
D'UN CONDITIONNEUR D'AIR

WESTINGHOUSE

Téléphone 2-2092 **BOUCARD & Co. — Distributeur**

Fernand Hibbert

DE LA COLONIE A L'OCCUPATION : LES ETRANGERS CHEZ FERNAND HIBBERT

par Yvette Tardieu Feldman

Mensonges, masques, mise en scène, arsenal de la mauvaise foi réjouissante ou perfidie qui régit les rapports sociaux, politiques et amoureux : autant d'illustrations du Simulacre défini comme loi universelle, autant de cibles pour la satire de Fernand Hibbert, maître caricaturiste des joyeusetés haitiennes et féroce observateur de son «pays terrible.» Tout en partageant avec Flaubert une passion pour la Bêtise et ses profondeurs, il savoure en connaisseur le spectacle de l'énergie au service de l'intérêt personnel et décrit avec délices ses offensives obstinées visant l'argent ou le pouvoir, objectifs interchangeables dont la possession assure les satisfactions de la vanité et du désir. Malgré son exécution hâtive, cette oeuvre prise dans son ensemble — comme y invite le rappel balzacien des personnages — constitue un répertoire de caractères nationaux encore inégalé par la verve, la variété, l'exactitude mordante du trait.

Dans cette Comédie Haîtienne où les acteurs sont presque tous des bourgeois de la République de Port-au-Prince circulent néanmoins d'exotiques comparses, les Etrangers, qui malgré une implantation récente paraissent maîtriser à fond les règles du jeu haitien, comme en témoigne leur éclatant succès financier. Ce rôle inattendu du Blanc au pays de Dessalines mérite commentaire. Alors interviennent les brillants porte-paroles de l'auteur : avocats de métier et philosophes dans le civil, ils évoquent l'influence historique d'autres Etrangers, les responsables du passé

colonial dont l'Haitien moderne se trouve bon gré mal gré le légataire encombré, peu conscient de son héritage. Mais ces analystes lucides et informés s'arrêteront perplexes devant un nouveau régime d'exception où l'intrus est cette fois un militaire. L'Occupation américaine aux desseins alors indéchiffrables ne semble rien présager de trop heureux à l'époque où se termine le cycle d'observations (1923). Ainsi de l'empreinte française à la pénétration yankee, l'identité haitienne, tributoire d'un passé mal inventorié et affectée dans son avenir par un facteur encore mystérieux, s'avère inséparable chez Hibbert de la **réalité et du mythe** de l'Etranger.

Dans les «Scènes de la Vie Haitienne,» la réalité de l'Etranger à l'époque 1885-1915, c'est avant tout la présence triomphante de l'Allemand qui domine le marché local par son pouvoir économique. Souvent démuni à l'origine, donc monnayable et d'autant mieux poursuivi, il est l'objet privilégié de la chasse à l'époux Blanc, véritable curée matrimoniale à laquelle se livrent avec ténacité la jeune fille calculatrice, sa mère intrigante et le père disposé à payer ce qu'il faut. Une courte nouvelle, «Le Mariage d'Otto» (**Masques et Visages**), offre le modèle hyperbolique du Teuton rustre et bâfreur que les familles s'arrachent à coup de banquets. Certains futurs gendres sont mêmes recrutés à l'extérieur par les beaux-pères, tel Franz Kraussmann (**Séna**), jeune déserteur sans un sou, végétant à Paris comme garçon de courses et devant lequel le général Rénélus Rorrotte fera adroitement miroiter l'image de l'Eldorado proverbial. Ce rescapé de Mayence, aussitôt épousé par la volontaire Matoute, deviendra directeur de la Banque Kraussmann et Co., métamorphose classique «en deux commandes, trois emprunts» de la modeste maison de «finesses» qui servit d'appât initial. Son compatriote Gustave Henger (**Séna**), homme de confiance de la maison dite «Saigné et Co.», est depuis longtemps installé dans la place ; aussi bête dans sa vie privée qu'avisé en affaires, il se montre agioteur virtuose, père prévenant, mari fidèle et cocufié. Quelques échantillons exceptionnels réussissent à demeurer célibataires, malgré les luttes d'influence engagées à leur propos, comme Lorenz Ticker (**Séna**), **blanc-**

pays «très riche de l'or haitien,» noceur émérite et déclaré, rare exemple de sexualité non domestiquée par les «demanderesses.»

Pourtant le spécimen Saxon est moins stéréotypé que ne laissent supposer sa description physique uniforme — gros, blond, yeux bleus —, son accent tudesque monotone et transcrit à la manière de Balzac, et un appétit pantagruélique rarement assouvi. Certains originaux s'élèvent par leur curiosité ou leur culture au-dessus de la vénale médiocrité qui caractérise selon Hibbert l'espèce humaine tout entière, et pas seulement le genus germanicus. Ainsi Schlieden (**Les Thazar**) qui occupe la fonction obligatoire de procurateur de banque est un homme instruit, musicien et polyglotte, ayant le rare mérite de s'intéresser à la philosophie. Cet étranger sympathique, le plus complexe du groupe, capable d'éprouver et de contrôler ses sentiments, n'a cependant qu'une rhétorique amoureuse rudimentaire. Bien qu'il ne possède pas le don verbal de l'analyse psychologique où excelle son rival — formé à l'école française —, la victoire lui est néanmoins assurée pour les raison épidermiques habituelles, sans qu'on puisse lui imputer aucune manoeuvre malhonnête.

On pourrait s'attendre à ce que le Français, contrasté à son voisin d'Outre-Rhin, jouisse au moins d'un certain prestige culturel, à l'instar des subtils raisonneurs qui chez Frédéric Marcelin et Léon Laleau sont les représentants d'une civilisation idolâtrée en «France Noire.» Vain espoir : le Français très rare n'est guère à l'honneur, et la Française à peine entrevue apparaît au mieux sous l'aspect d'une coquette prise à son propre piège («Le Sentier» dans **Masques et Visages**), et au pire dans sa profession classique et fin-de-siècle — cocotte anonyme ou courtisane capricieuse (**Séna**). Le commis-voyageur bordelais Pierre Leroux (**Séna**), trafiquant en vins et amant parasite, semble n'avoir à son actif qu'une belle barbe blonde, objet d'extase pour sa maîtresse dont le riche époux — allemand — s'obstine à ne pas mourir, et ruine ainsi ses combinaisons d'avenir. Au cours d'un apprentissage cahoteux des moeurs loca-

les, la surprise amusée de Jules Ravet (**Les Thazar**) devant les mystères de la logique haitienne permet surtout de signaler divers tics exaspérants du tempérament national : le personnage fonctionne à la manière d'un révélateur, comme le Persan ou l'Ingénu, et reste à l'état d'ébauche. De brèves vignettes présentent le Français fonctionnaire-aux-îles, amateur de chansons graveleuses, et les Français observés en Métropole ne sont que de simples figurants subalternes — concierges, maître d'hôtel gouailleur, agents de police ou commissionnaire — à l'exception de Raoul de Nôle (**Séna**), silhouette de petit-maître roué et exploiteur de femmes.

Cet étrange assortiment de visiteurs recèle aussi un groupe antillais fort réduit : deux mulâtres Martiniquais, Lebonze et Tralala (**Séna**), gros bonnets au Bord-de-Mer, obsédés par leur Mère Patrie, la France, et partisans enthousiastes de sa politique étrangère dont ils attribuent le succès mondial à l'action vigoureuse de leurs amis députés, natifs de Fort-de-France. Quant au Cubain Pablo Alcantara (**Les Simulacres**), ce n'est qu'un bel aventurier de passage, escroc et suborneur, qui table sur la crédulité avide de sa victime et lui dérobe femme et argent sous prétexte de lui faire découvrir un trésor.

Ni culture, ni capital, ni connaissances techniques, pas d'imagination, pas de charme personnel, pas de talent créateur. Par quel bizarre privilège cette «meute de va-nu-pieds» d'Europe ou des Caraibes, une fois transplantée en territoire haitien, reçoit-elle l'accueil enthousiaste des autochtones et des avantages financiers invrasemblables sous forme d'indemnités et de remboursements consentis par un gouvernement au bord de la banqueroute et qui a déjà ruiné ses propres ressortissants ? «C'est là un fait unique dans l'histoire économique des peuples que cet écrasement systématique des territoriaux au profit de parasites ... qui n'ont pas même apporté de capitaux dans le pays,» déclare Gérard Delhi (**Séna**), interprète de l'auteur. La comédie de mariages forcés et des filous prospères s'efface alors

devant un réquisitoire sarcastique qui culmine en véritable diatribe contre les responsables de la «décrépitude précoce et désespérante» rongeant de toutes parts la nation haitienne. Dans le sillage intellectuel d'Hannibal Price (**De la Réhabilitation** ... 1900), cet inventaire critique établi par Hibbert dans **Séna** (1905) anticipe les thèses de Price Mars (**La Vocation de l'Elite,** 1919) : l'échec national est attribuable à l'exploitation des masses par deux parasites, les gouvernants qui «n'ont jamais voulu qu'une chose, l'égalité dans la servitude,» et leurs complices, les Etrangers, qui profitent de l'influence néfaste que les anciens maîtres continuent à exercer. En effet le système de valeurs transmis par le colon français conditionne l'Haitien moderne, victime de ses origines esclavagistes.

Victime sur le plan politique : après la destruction radicale du régime colonial, les nouveaux chefs d'Haiti reprirent à leur compte le despotisme des Gouverneurs de Saint-Domingue et plongèrent le pays dans le cycle infernal des guerres civiles. Victime sur le plan des rapports sociaux : le préjugé de couleur qui valorise tout imbécile importé, entretient les divisions intestines et impose une hiérarchie épidermique fut une création des colons, minorité capitaliste blanche désireuse d'exploiter avec plus de sécurité la majorité esclave et de mieux contrôler les affranchis. Victime sur le plan financier ; l'essor économique d'Haiti s'est trouvé freiné par l'indemnité révoltante qu'exigea Charles X en vue de reconnaître l'Indépendance. Avec cette obligation scandaleuse a commencé le cercle vicieux des emprunts dont l'Etranger — et ses quelques acolytes haitiens — demeurent les principaux bénéficiaires, tandis que le paysan, écrasé sous les impôts, continue à régler «les intérêts immoraux, fantastiques, monstrueux, extravagants d'une Dette fallacieuse déjà payée au **moins douze fois si l'arithmétique n'est pas un leurre !»**

Ainsi au début du XXe siècle l'Etranger établi se trouve paradoxalement en meilleure posture que son ancêtre propriétaire de plantations et d'esclaves : il n'a ni surveillance à exercer, ni

danger à prévoir pour ses spéculations bancaires cautionnées par les pouvoirs publics. Un néo-colonialisme financier a avantageusement remplacé l'exploitation agricole. Quant au commerce haitien, anéanti par les guerres civiles endémiques et leurs séquelles, il est passé «aux mains des Allemands, des Martiniquais, des Juifs et des Arabes dénommés Syriens et passant pour Anglais et Américains.» A l'abri d'un drapeau quelconque, protégé par une légation prompte à réquisitionner les services d'un bateau de guerre, le moindre boutiquier se fait dédommager au centuple de pertes qu'il a souvent lui-même occasionnées, alors que l'Haitien doit en pareille instance «s'estimer heureux de n'avoir été que ruiné.» Enrichis aux dépens de la communauté haitienne, ces Etrangers — pas plus que leurs acolytes nationaux — n'ont jamais rien créé de durable comme oeuvre d'utilité ou d'agrément et montrent une complète absence de générosité envers un pays qui les a comblés.

Cette exploitation des masses par des parasites avides venus d'ailleurs se poursuit grâce à l'appui de gouvernants incapables, corrompus, intéressés eux-mêmes aux bénéfices et dont le féroce appétit exclut toute possibilité de réforme fondamentale — «ils aiment le pouvoir comme un loup aime l'agneau» —

Faudra-t-il donc, ultime dérision, que cette société arrivée au dernier degré de l'anarchie fasse appel à un protectorat étranger pour mettre enfin le pays sur la voie du progrès ? Au stade de Séna (1905) l'espoir patriotique d'une auto-régénération est encore permis, et Gérard Delhi imagine un sursaut national, un mouvement collectif, l'apparition d'un sauveur providentiel au moment voulu. A l'époque des **Simulacres** (1923) l'irréductible réalité de l'Occupation Américaine n'autorise plus de telles spéculations et le problème de l'Etranger se pose alors pour l'Haitien en termes de refus, de neutralité ou de collaboration avec l'envahisseur.

Par une de ces ambivalences maintenant familières mais toujours aussi désarmantes, l'influence française qui est jugée

désastreuse pour Haiti dans ses conséquences socio-économiques n'en jouit pas moins sur le plan culturel d'un prestige absolu, exclusif, reconnu exemplaire à tous les degrés de réceptivité. Dans le chef-d'oeuvre d'Hibbert, **Séna**, le bateau de la Transat sur lequel voyagent les passagers haitiens se métamorphose symboliquement en Nef des Fous, microcosme de la société bourgeoise haitienne. Et la mémorable traversée qui occupe le centre du roman figure l'archétype de l'itinéraire rêvé par tout Haitien, le pèlerinage sacré menant vers «la capitale du monde civilisé» une cohorte disparate où coexistent fantoches et grotesques du «noyau central» et la «crème fouettée» de leurs compatriotes spirituels et cultivés — car si les Haitiens se proclament les Athéniens des Antilles, Hibbert leur rappelle volontiers que la Béotie est voisine de l'Attique.

Le culte de Paris est un rituel haitien collectif auquel chaque célébrant participe selon ses ressources imaginatives : haut-lieu générateur d'ivresse esthétique et foyer d'intellectualité intense chez les raffinés, projection plus ou moins absurde selon l'optique utilitaire ou le snobisme borné de l'observateur. C'est là qu'on va étudier, écrire, aimer, souffrir, flâner, perdre son temps, dépenser son argent, se ruiner ou ruiner sa famille ; on s'y enfuit après avoir incendié la trésorerie ou vendu très cher à l'Etat une maison sans valeur ; on y meurt de paralysie ou de déception amoureuse.

Chez les bruyants bavards du «noyau central» la perception directe de la Ville-Lumière dégénère en caricature et s'accompagne de déceptions, de malaise ou de frayeur. Rénélus Rorrotte trouve que Lutèce est incomparable pour ses femmes, sa viande et son service de voirie mais il lui reproche de pousser la tyrannie jusqu'à interdire aux gens de cracher. Mais comme l'expérience de ces aimables primaires ne fonde jamais leur discours, et le dithyrambe étant de rigueur pour tout ce qui concerne la France, leur réflexe oratoire se déclanche à tout propos. En effet l'exercice de

la parole est une activité de prédilection chez ces Grands Rhétoriqueurs dont l'éloquence se déploie indépendamment de la situation réelle où elle n'a que faire de s'intégrer. D'où une recrudescence de proclamations, remerciements publics, harangues et hommages au valeureux peuple français, envolées emphatiques où se bousculent clichés, formules creuses, trouvailles involontaires, coq à l'âne le tout déclamé dans le plus grand sérieux.

Par delà l'humour irrésistible qui s'en dégage, ces parodies font pour la prose ce que les «poèmes» d'Hibbert font pour la vraie poésie : elles débusquent les manoeuvres du mimétisme culturel haitien, démontent ses mécanismes, exorcisent par le rire démystificateur ces tentatives confusionnistes, variation linguistique du Simulacre. Sclérose du psittacisme, logomachie de parade, assimilation factice, phraséologie d'emprunt, grandiloquence greffée sur le vide, triomphe de la non-signification et du contresens, crise du langage ivre de soi-même et débouchant sur un «tumulte au silence pareil,» autant de symptômes d'une épidémie qui ravage l'expression et jusqu'à la pensée. Cette fureur imitative dépourvue de sens critique est diagnostiquée tout au long d'un sottisier touffu qui évoque le Dictionnaire des Idées Reçues : à maint égards le «noyau central» rejoint Bouvard et Pécuchet. Inversement tout parti-pris de purisme est dénoncé par Hibbert comme une affectation ridicule même chez le romancier français, voire chez son confrère haitien.

Pour un groupe flottant de bourgeois snobs et ruinés, à mi-chemin entre la Béotie et l'Attique, Paris n'est plus qu'un lancinant souvenir, un Paradis Perdu dont on garde la nostalgie permanente. La fixation spécifique du regret varie selon le degré de futilité du personnage. La hantise quotidienne des «choses de là-bas» acquiert une connotation mystique chez les Dames Ravignan (**Le Manuscrit de mon Ami**). Pour le mythomane Cresson la fabulation compensatrice opère au niveau mondain : la qualité et la quantité de ses relations parisiennes atteignent des proportions d'autant plus grandioses qu'elles sont invérifiables (Les

Thazar). La remarque la plus banale d'une conversation languissante se transfigure en réplique scintillante quand elle rappelle à Madame Daltona les inflexions chéries des acteurs de Boulevard (Séna). Madame Thazar conserve à grand peine le gracieux ton parisien qui la place au nombre des élus ayant visité la Terre Promise. A défaut du contact vécu, on se procure des objets de consommation, les articles de Paris, émanations tangibles attestant sinon le goût du moins l'affluence des acheteurs : robes et colifichets expédiés à toutes ces dames, journaux de vulgarisation qui donneront aux maris une érudition de quinzième main, ameublement de salon qui excitera l'envie des visiteurs.

Au niveau de la «crème fouettée» haitienne qui groupe les intellectuels et affiliés — étudiants au Quartier Latin, amateurs de peinture, de théâtre et de musique au plein sens du terme —, le séjour à Paris, patrie spirituelle, est initiatique et révélateur : il offre à l'esprit une joie désintéressée et stimule la sensibilité esthétique et affective. Mais ce bonheur est de courte durée. Les favoris de l'auteur — gens raffinés, malheureux et intelligents — doivent se résigner à vivre le plus souvent loin du lieu privilégié qui distille la culture. Cette même culture transmise par le livre sera leur défense et leur évasion hors du milieu haitien qu'ils jugent «flasque et terne.» Grâce au travail intellectuel ils réussissent à ne pas se laisser écraser par leur environnement et à s'entourer de «beaux décors d'idées» ouvrant sur les hauts sommets de la pensée française, de Pascal à Stendhal, et sur la philosophie et la poésie allemandes — Goethe, Heine, surtout Kant et Schopenhauer. Ce goût fondamental pour les idées se retrouve dans leur pratique fréquente de l'allusion et de la référence qui enrichissent, approfondissent et renforcent chez eux l'expérience et l'analyse. Ce qui était dissociation pour le «noyau central» est ici processus d'intégration de la culture à la vie.

La souveraineté absolue des valeurs latines ne signifie pas chez Hibbert le rejet obtus du monde anglo-savon. Malgré son ignorance radicale de l'apport intellectuel anglais et américain — lacune typique pour sa génération et au delà — il juge le spectacle de la civilisation urbaine des Etats-Unis assez impor

tant pour faire l'objet d'un reportage épistolaire dans **Le Manuscrit de mon Ami** (1923). Ce texte publié dès 1910 en feuilleton dans «Le Matin» offre une description impressionniste de New-York et de Washington. Par ailleurs il constitue sans doute dans le contexte littéraire haitien l'une des premières enquêtes où le sphinx américain est interrogé sur son propre terrain.

Puissance et Jeunesse, telles semblent être pour le narrateur les deux caractéristiques principales de ce nouveau monde. Sur le plan des réalisations techniques, le développement extraordinaire des Etats-Unis, «pays du bien-être pour tous,» est admiré sans réserves. New-York apparaît comme une ville colossale, débordante d'activité, animée d'un mouvement incessant, pas belle de jour mais splendide la nuit, plus grande et plus luxueuse que Paris. Aves ses foules et ses devantures, le panorama de Broadway surpasse en valeur suggestive celui des Boulevards. Certes, malgré la Cinquième Avenue «merveille de calme aristocratique,» malgré les attractions féériques de Luna Park, il faut aller ailleurs pour rêver, dans les villes du passé «où chaque pierre raconte une histoire.» De même il manque à New-York le charme et la gráce, ces «articles de Paris» que l'on n'achète pas. Mais à son actif il y a l'organisation silencieuse des hôtels Léviathan, les grands magasins, les cafétérias gigantesques et l'architecture originale des gratte-ciel de verre, «babels troublants» comme posés sur le sol.

L'élément de jeunesse se retrouve dans les arts : raideur attendrissante de la statuaire équestre, passion de la mythologie — cette manie des nations nouvelles — que proclament les décorations murales des bâtiments publics. Il affleure dans la paradoxale «latinisation» des citoyens, amateurs de parades et de discours, qui menacent de succomber à la double contagion militariste et oratoire. Il se manifeste aux coups de pétards par lesquels la foule célèbre la fête de l'Indépendance : «comme certain peuple jeune de ma connaissance, les Américains «rinmin tiré fisi». Le théâtre est encore puéril, avec ses représentations à grand spectacle et ses farces de vaudeville.

Mais si les Américains «ont la science, l'argent, l'orgueil,» ils ignorent «la séduction des riens inutiles,» c'est-à-dire pour Hibbert les valeurs les plus désirables, philosophie, poésie, joie des formes, délices du sentiment. Ce matérialisme triomphant où l'argent prime tout n'est pourtant pas leur apanage exclusif : il a déjà pénétré en milieu haitien, et l'auteur a beau jeu d'exercer sa misogynie coutumière sur les Américaines dont la tendresse est réservée au Dieu Dollar, dignes soeurs des Haitiennes et des Françaises. Quant à l'Américain, il est rasé de frais, adore se faire cirer les chaussures et contrairement au stéréotype se conduit de manière irréprochable en public, témoignant du respect à la femme et de l'affection pour les enfants. Par le même retournement du cliché culturel, le seul personnage américain d'Hibbert, le commis-voyageur muet de **La Réclamation Hopton** (1916), n'est pas l'Etranger filou et rusé, mais l'innocente victime d'un escamotage haitien.

Hibbert est aussi à son époque l'un des rares romanciers haitiens pour qui le Noir américain existe : sa curiosité n'est certes pas solidarité, mais il est au courant des lynchages, du mouvement abolitionniste et il souligne que le terme «colored man» inclut à la fois le Nègre et le Mulâtre. Si le protagoniste du **Manuscrit** passe sans encombres pour Sud-Américain et habite un luxueux hôtel, par contre son grand ami noir, le Docteur Rémo, délégué à un congrès médical, sort rarement de peur d'être humilié et se trouve en état d'alerte constant. Mieux informé et plus sensibilisé que le narrateur au problème de couleur, c'est Rémo qui expose l'origine historique de la discrimination raciale aux Etats-Unis — Guerre de Sécession, ruine des Sudistes, égalité du Noir par le vote — et analyse son aspect bio-psychologique à partir d'un axiome de Stendhal. «Différence engendre Hostilité». Le narrateur se borne à constater que le physique du Noir américain semble peu avantagé, dépourvu de la grâce et de la finesse haitiennes, mais il admire l'énergie avec laquelle cet homme contraint au séparatisme réagit en élaborant un système parallèle d'institutions qui pallient à la ségrégation de fait. Et il enre-

gistre un plaisir intense à la vue d'un Noir trônant dans un fauteuil avec deux cireurs blancs à ses pieds.

La distance est confortable et l'expérience stimulante et variée quand on visite chez lui le grand voisin du Nord **(Le Manuscrit de mon ami).** Mais lorsque celui-ci vient occuper le territoire national **(Les Simulacres),** il acquiert une caractéristique unique, aveuglante, celle d'un envahisseur. Devant cette présence concrète de l'Etranger, Hibbert est encore l'un des premiers à répondre en écrivain, présentant un éventail d'attitudes vis-à-vis de l'Américain qui reflètent des prises de conscience à étiages divers. La structure de ce roman tend vers le contrepoint narratif : l'intrigue centrale est une escroquerie d'initiative privée — et cubaine —, simple conte à la Boccacio, autour duquel s'enroule le thème secondaire d'une probable escroquerie publique, celle qu'entreprennent les Américains avec la participation haitienne d'usage.

L'Occupant est d'abord évalué selon la perspective pseudo-nationaliste d'Hellénus Caton, ex-ministre candidat au «noyau central», qui ayant vu interrompre sa carrière de prébendes et pleurant son «avenir brisé» se proclame aussitôt patriote ardent. Sous couvert de l'étiquette protectrice il vomit à longueur d'audience les traîtres qui ont vendu la Patrie et l'ont livrée à l'Etranger — en fait, ses ennemis personnels. Mais après une visite de courtoisie que lui rend l'épouse du grand yankee, il se transforme en «américaniste — américanisant» convaincu et le reste jusqu'à ce qu'il se rende compte que les Occupants ne songent pas à lui pour la Présidence. Alors il redevient patriote irréductible et se déclare même en faveur du bolchevisme selon une version simplifiée qui l'encourageait à piller les nantis, car malgré sa fortune «étant un peu foncé il se croyait peuple.» Conspirateur professionnel et mégalomane, il s'imagine environné par un réseau d'espions et de détectives à la solde de l'Occupant. Au plus élevé de sa réflexion politique il hasarde un optatif : «Qu'ils nous laissent arranger nos affaires tout seuls et qu'ils commencent par

ficher le camp.» Ou il affirme sentencieusement que les Américains veulent la mort d'Haiti, «ni plus ni moins.» Habitué au trafic d'influence à l'échelle locale, il est pourtant incapable de suivre l'analyse de la politique étrangère américaine selon les rapports de force internationaux. Mais il soutiendra sans preuves, sur la base du télédiol et de son intuition, que les Occupants sont sur le point de retourner dans leur «sale pays à préjugés qu'ils n'auraient jamais dû quitter.» Et il leur reprochera alors de n'avoir pas installé de service d'arrosage à Port-au-Prince. La caricature est cinglante : pour l'opportuniste vénal et primaire, l'Etranger est soit trouble-fête, soit vache à lait.

A un niveau intermédiaire de perception se situe le commerçant Renaudin qui ne s'est jamais «occupé de politique» — détail toujours positif chez Hibbert — mais dont le bon-sens relatif a de sérieuses limites. Il semble davantage exaspéré par le gouvernement haitien que par l'Occupant et rejette sur le Président l'entière responsabilité des lois contraignant la presse. Puis il se contredit en accusant les Américains de mépriser les Haitiens au point de ne pas vouloir discuter avec eux des projets qui les intéressent, et de condamner le pays «a la dégradation et à la mort.» Son orgueil national se réjouit d'apprendre que le ministre américain Bailly-Blanchard juge les parlementaires Haitiens, roublards et retors, comme des virtuoses de l'opposition systématique. Selon Renaudin une telle appréciation est un hommage rendu à l'intelligence haitienne et non, comme le souligne Hibbert à travers son interprète Brion, une critique du goût qu'ont les Occupés pour la discussion stérile, une condamnation du sophiste toujours prêt à soutenir la proposition contraire selon le modèle moliéresque de Thomas Diafoirus. Il ne reste plus à Renaudin que le recours au gémissement devant son pays «ficelé comme un saucisson.»

Du côté de la «crême fouettée» s'affrontent les opinions de l'ironiste pur et celles de l'homme de bonne volonté, ultime interprête de l'auteur. Déterminé à conserver sa bonne humeur

malgré l'Intervention, Gérard Delhi, tout en se moquant de lui-même, conduit une grosse Dodge, «puissant dérivatif et parfait anesthésiant» qui lui permet aussi de satisfaire son patriotisme en dépassant le moindre petit Yankee coupable de rouler «sur le sol sacré de sa patrie.» Brillant avocat, cynique et hédoniste, volontairement superficiel, il a affaire à de nombreux clients Américains dont il devient l'ami personnel, mais il envisage avec entrain l'aube du Grand Soir où «sous l'invocation lyrique de Dessalines» il donnera une leçon tardive et méritée à «ces étrangleurs de petits pays, ces détrousseurs de nations faibles.» Si l'histoire d'Haiti avant l'Occupation était «une opérette sanglante... absurde mais assez supportable» sauf quand on fusillait l'opposition, qu'ont fait les nouveaux Etrangers pour remédier à la situation ? Simplement remplacé le régime de Simulacre antérieur par un équivalent tout aussi ignoble. Dans un rare moment de sérieux, il évalue l'Amérique comme une société d'une puissance économique colossale qui est destinée à s'immiscer dans les affaires politiques d'autrui. Mais plutôt que de poursuivre cette idée déterministe et sans appel, Delhi s'échappe sur une pirouette revancharde où il imagine la flotte française «flanquant une raclée» aux Américains lors de la prochaine guerre mondiale.

Par ses nuances et son évolution, la perspective modérée de Brion illustre les réactions de l'Haitien de bonne foi qui s'efforce à comprendre le phénomène complexe d'une Occupation étrangère. Dans cette optique réaliste, l'intervention est considérée efficace parce qu'en apportant la paix et l'ordre elle a liquidé le Simulacre sous ses formes les plus virulantes, l'anarchie et le carnage. Comme la dette publique haitienne est détenue par les Américains, il sera dans leur intérêt, tout en faisant des affaires, d'aider au développement du pays, à commencer par le problème clef, l'organisation de l'instruction primaire. Brion croit si profondément à une collaboration féconde qu'il a abandonné sa charge inamovible pour participer à un ministère de coalition qui n'a pu se maintenir. Il critique chez ses concitoyens

l'amour de l'opposition pour l'opposition, les jeux de roublardise qui retardent la mise en oeuvre d'un programme concret et montrent une fois de plus combien «le goût des Simulacres caractérise la mentalité haitienne.» Il trouve logique que les Américains aient dissous ces Chambres réfractaires et déclamatoires qui méconnaissent les réalités au profit d'une obstruction fallacieuse. Il considère les Etats-Unis comme une société aux buts plus économiques que politiques, mais qui n'oublie pas de protéger ses lignes stratégiques de défense où Haiti se trouve figurer accidentellement. Si le tuteur yankee se montre méfiant, taciturne et maussade, il ne faut pas pour autant lui imputer les pires intentions et penser que son idée fixe est de vouloir «humilier» les populations.

Mais le bref épilogue des **Simulacres**, visiblement raccordé à une date ultérieure, est un constat de faillite : les bienveillants frères de la République étoilée ne sont que des «régénérateurs de Simulacres» et les «champions des tarés.» L'espoir qu'avaient placé en eux les esprits libres et les honnêtes gens s'est rapidement effondré : «ces Simulacres que leur seule présence avait éloignés furent rétablis par eux et les dons qu'ils apportèrent furent vains et leur oeuvre demeura comme frappée de mort.» Par la solennelle mise en garde contre le danger mortel des Simulacres, par l'appel angoissé à la liberté, par l'exhortation aux mères d'élever leurs enfants dans la haine du mensonge, par l'absence de tout coefficient ironique, cette page testamentaire laisse la pénible impression qu'Hibbert succombe en fin de course sous le poids de l'amertume et oublie ainsi l'un des impératifs du métier, à savoir que l'écrivain satirique doit avoir le désespoir gai.

Devant ce tryptique Franco-Allemand-Américain il serait faux d'invoquer le double standard si répandu selon lequel la xénophobie s'exerce en deça des frontières et le cosmopolitisme se pratique au delà. Chez Hibbert le mal vient de plus loin que de l'Etranger — qu'il soit d'Europe ou d'Amérique — : le mal est

partout, le mal court, et les Simulacres sont blancs, noirs et jaunes. Car sa vision du monde est celle d'un disciple de Schopenhauer pour qui les hommes sont tous misérables et la douleur constitue l'essence même de la vie. Dans cette perspective globale qui rend impossible l'attitude nationaliste ou raciste, l'Etranger n'est qu'un cas particulier à examiner selon son niveau de développement humain. On ne saurait lui faire jouer le rôle de paravent ou de bouc émissaire, ni lui attribuer une supériorité quelconque à cause de sa race, ni entourer sa culture d'une servile adoration.

Dans les «Scènes de la Vie Haitienne,» alors que la médiocre majorité ne s'agite que pour satisfaire ses passions et ses appétits, les esprits supérieurs choisissent le quiétisme, la non participation «l'indifférence altière,» témoin la conclusion de **Séna** où les trois personnages les plus valables décident de «n'être rien.» Leur créateur engagé adopte une solution différente. Chez l'humaniste Hibbert qui ressent pour ses semblables «un grand amour, une grande pitié, un grand mépris,» l'impératif catégorique de la morale kantienne doit freiner l'universelle volonté de puissance que le satirique Hibbert donne à voir sous tant de formes. L'homme conscient trouve sa raison d'être en travaillant à cet idéal de Justice qui respecte la dignité humaine dans les autres et en soi-même. Pour le faire en tant qu'écrivain, il faut témoigner — «écrire c'est agir» — et malgré son scepticisme Hibbert affirme à plusieurs reprises que la littérature peut rendre service à la société, «éclairer ceux qui ne veulent pas voir et au besoin arracher le masque... et clouer au pilori.» Ennemi lucide du factice et du mensonge, partisan intègre du petit fait vrai; il mérite de recevoir l'hommage qu'il décernait lui-même à l'un de ses héros culturels : «voyant les choses comme elles sont, il les a peintes comme il les a vues.»

Avant de laisser Haiti ne manquez pas de visiter

« BALIND'JO » SHOP

l'endroit où vous pourrez faire le meilleur usage du dollar

Paille, pite, écaille de tortue, acajou, poupées indigènes,
Nous avons un Service d'emballage, et nous prendrons
soin de l'embarquement, si cela peut vous aider.

FABRIQUE ET MAGASIN

47, RUELLE WAAG, 47
PORT-AU-PRINCE, HAITI.

Mme. Blémur MAIGNAN,
Directrice.

LA GALERIE D'ART

«THE RED CARPET»

PETION - VILLE — RUE AMERICAINE — TELEPHONE 7449

PRESENTE EN PERMANENCE

les oeuvres des peintres et sculpteurs les plus célèbres d'Haiti.

Toute la culture haitienne y est exprimée avec une intensité rare dans des coloris magiques par des artistes de toutes les provinces, appartenant aux écoles typiques du terroir.

CHAUSSURES HAITI, S. A.

Bata

LA CHAUSSURE DE QUALITÉ A VOTRE PRIX

Le Centre d'Art

BERCEAU DE L'ART HAITIEN

vous invite à visiter son Exposition de Tableaux et d'objets d'Art.

Un accueil sympathique est réservé à chaque visiteur.

D'AVANCE, BIENVENUE A TOUS.

SALVITAE

NEPHRITE CYSTITE PROSTATITE URETRITE

Le SALVITAE neutralise promptement l'urine acide, caractérisée par une sensation d'ardeur, réprime le désir fréquent d'uriner, soulage toute irritation et inflammation de la Vessie et des Reins, enlève et dissout toutes les Matières Solides qui se trouvent dans l'urine, et a un effet diurétique et antiseptique à la fois curatif sur les canaux urinaires.

Dose : Une cuillerée à thé dans un verre d'eau toutes les quatre heures.

JOSEPH NADAL & CO.

Distributeur Exclusif

REGIE DU TABAC

Voilà enfin des Cigares merveilleux

COURONNE — VEVEY

PALME

POPULAIRE — CREMA

HIBBERT : SEXUALITE DES PERSONNAGES ET EROTISME DU ROMANCIER

Par Roger Gaillard

I

FOYERS CLOS

Dans chacun de ses quatre romans, Hibbert a peint, sous des noms différents, un même type de famille bourgeoise haitienne. Dans **Séna,** elle s'affirme et s'épanouit. Dans **Les Thazar,** elle décline. Dans **Le Manuscrit de mon Ami,** elle s'accommode de la stagnation. Et dans **Les Simulacres** enfin, elle éclate sous la pression de forces nouvelles.

Entre les trois premiers ouvrages, qui analysent l'ascension, la débâcle, puis l'immobilité, — et le dernier qui constate la destruction, se place l'événement dominant de notre histoire du présent siècle : l'intervention américaine (1)

---

(1) — Hibbert (1873-1929) publia **Séna** en 1905, **Les Thazar** en 1907, **Le Manuscrit de mon Ami** en 1923 (mais l'ouvrage avait paru en feuilleton en 1910). Puis, après le débarquement des forces américaines, Hibbert publiera **Les Simulacres** (1923).
Masques et Visages sont un recueil de contes, et non un roman. Nous en ferons occasionnellement état dans le présent travail. L'ouvrage publié en 1910, appartient donc à la série hibbertienne d'avant l'occupation.
Dans cet article, nous avons choisi les sigles suivants comme référence à ces ouvrages : S (pour **Séna**), LT (pour **Les Thazar**), LMA (pour **Le Manuscrit de mon Ami**), MV (pour **Masques et Visages**), et LS (**pour Les Simulacres**).

1915 coupe, en effet, cette production romanesque en deux. Un modèle, particulièrement odieux, de la famille bourgeoise haitienne se développe avant l'occupation, dans toute sa purulence. Et, avec cette occupation, ce même modèle se désagrège. Par suite, en effet, du lynchage de Vilbrun Guillaume, «les blancs débarquent», et quelques années suffisent pour faire craquer une structure périmée.

La coupure

Voilà donc, **avant** 1915, la famille Thazar qui se ruine, et nous assistons à sa décrépitude sociale et morale, bien que ses dehors reluisent d'aisance et d'honnêteté. Voilà ensuite le clan de Séna, qui s'enrichit ; et Hibbert nous décrit la «montée» de ce clan dans les «hautes sphères» et vers le raffinement, au moment même où la «philosophie éclairée» de son chef entraîne ce dernier à la mort. Voici enfin Lambert Trévier, étonnant Salavin avant la lettre, qui, se refusant à «s'élever», s'arrange à ne pas choir, et plutôt que de «combattre» avec des armes déshonnêtes, préfère, le pauvre diable, se **débattre** dans une médiocrité tranquille.

Avant 1915, la famille petite-bourgeoise et bourgeoise de Port-au-Prince avait ainsi le choix entre trois styles de vie : la vilenie pour ne pas tout perdre (**Les Thazar**), l'iniquité pour continuer de grimper (**Séna**), l'inertie pour s'abriter des hasards **(Le Manuscrit de mon Ami).**

Après 1915, ces ruses et vertus ne comptent plus. Jusqu'alors, en effet, tout se déroulait entre nous. Mais, à partir de cette date, avec l'exploitation de nos ressources par le capital étranger (Pablo des **Simulacres**), ou avec l'administration de nos biens par des commis venus de Washington, il faudra d'autres armes. M. Hellenus Caton n'aura pas le temps de les inventer : il perdra et de l'argent, et sa femme, et l'esprit.

Le mode de vie bourgeois et petit-bourgeois d'une époque aura ainsi vécu.

Retrait dans le gynécée

Quelles sont les particularités de cette famille aisée port-au-princienne peinte, dans ses trois premiers romans, par Fernand Hibbert ?

Rappelons qu'en 1883, les familles commerçantes de Port-au-Prince et de Miragoâne (d'où provient d'ailleurs celle d'Hibbert), la plupart mulâtres, avaient été violemment persécutées et leurs ressources économiques anéanties, à la suite de la répression exercée contre elles, et contre leur opposition systématique, et finalement armée, — par le gouvernement «noir» de Salomon.

Pendant que les entreprises étrangères, dédommagées par l'Etat, se relevaient et prospéraient de plus belle, les «maisons» de la classe aisée de nos compatriotes des villes périclitaient et finissaient pour la plupart, par disparaître.

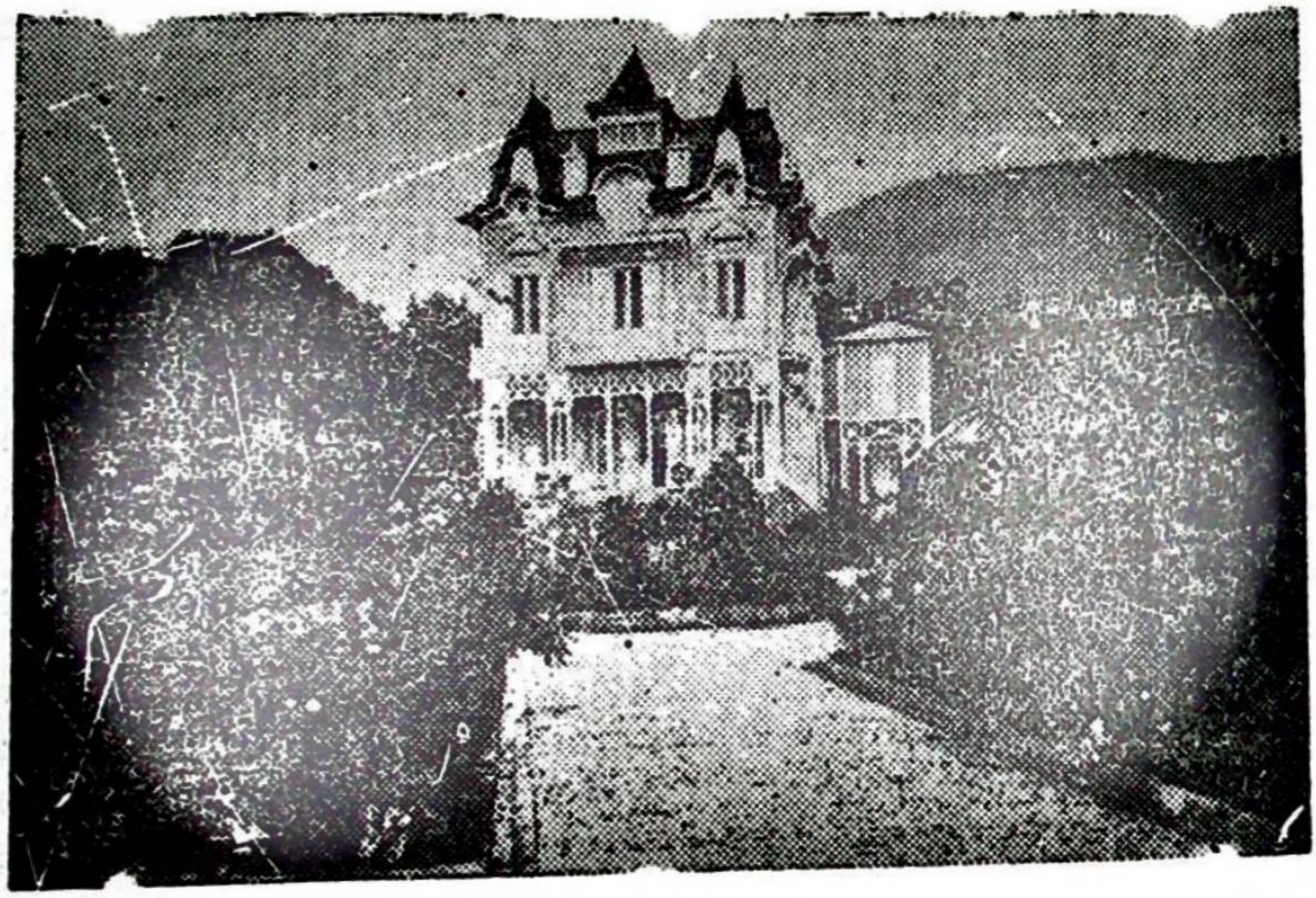
Un changement notable s'ensuivit dans l'activité publique de nombre de femmes de notre bourgeoisie. Jusqu'alors (comme cela continua pourtant dans plusieurs de nos villes de province, comme Jérémie), le couple s'était adonné à deux «commerces» distincts : les hommes s'occupant de l'exportation de nos denrées, leurs épouses se livrant à l'importation des produits manufacturés.

Cette pratique ne faisait que prolonger d'ailleurs, dans les moeurs bourgeoises, une coutume solide de notre monde rural. La paysanne de chez nous a toujours aspiré, en effet, à posséder en propre une boutique, montée peut-être avec les capitaux de son homme, mais gérée en parfaite indépendance par elle, comme son mari, de son côté, en toute autonomie aussi, a traditionnellement administré ses terres.

Cette séparation dans les activités économiques, conduites pourtant au profit d'une famille unique, a fondé, et fonde encore parmi nos agriculteurs les moins démunis, une égalité de l'homme et de la femme dans nombre de leurs rapports concrets. Cette égalité ne va certes pas jusqu'à la reconnaissance à la femme d'un droit inconditionnel à l'initiative, mais, en tant qu'**auxiliaire** éco-

nomique du mari, cette division la pose comme respectable et respectée.

Avant 1883, la femme bourgeoise haitienne disposait donc aussi de ses propres sources de revenus, et jouissait en conséquence d'une confortable marge d'indépendance.



Résidence bourgeoise construite avant l'occupation
(«Blue Book of Hayti» 1920)

Après 1883, ce fut, par la force des circonstances, le retrait dans le logis ; ce fut le gynécée (2). La situation de la femme en Europe, et spécialement en France (telle que la peignent alors les romans de Paul Bourget) contribua d'ailleurs, pour une grande part, à fournir des justifications morales, voire esthétiques, au nouvel état de fait local. Il est, de plus, vraisemblable, que les messieurs eux-mêmes, s'habituant à leur prépondérance, ne manquèrent pas de trouver maints arguments intéressés pour confirmer l'épouse dans son généreux emploi.

(2) — Je dois ce mot, parfaitement éclairant, à une conversation fort instructive pour moi, avec L. L.

Ainsi parut, dans la famille haitienne de **l'élite,** cette monarchie bicéphale avec la devise tout aussi chevaleresque que mystificatrice : **l'épouse reine à la maison, et le mari roi au dehors.**

Hibbert, fils lucide et fidèle de ce milieu, peindra avec férocité cet univers perverti, dégagera les pseudo-valeurs de ce monde, source intarissable de frustrations pour l'un comme pour l'autre conjoints, source de malheurs pour leur progéniture innocente, source de dérèglements enfin pour le clan tout entier, ainsi que pour ses familiers.

Comment l'Occupation réveilla la femme

On sait que, selon le mot de M. Léon Laleau, l'intervention américaine eut, pour notre **élite sociale,** valeur de **choc.**

Sur le plan général de sa mentalité, ce **choc** lui fut bienfaisant : elle procéda, en effet, dès lors, à l'inventaire de ses ressources morales, démêla avec bonheur l'écheveau gallo-africain de son héréditè culturelle et raciale, se mit en quête de son authenticité, et découvrit, pour un temps, l'ardeur du sentiment national.

Ce choc psychologique fut sans doute plus bénéfique encore pour la femme haitienne.

L'occupation mit d'abord fin à la parenthèse du **gynécée,** car pour des raisons économiques, la femme fut forcée de sortir de son foyer. En effet, l'intervention «créant» volontairement et systématiquement, dans le milieu urbain, de nouveaux besoins matériels (auto, radio, téléphone, glacières, eau courante, etc.), il fallait que chaque membre de la famille travaillât pour atteindre ce nouveau **standing.** Mais, dans nombre de familles **nationalistes** bourgeoises, les garçons, décidés à refuser tout emploi rémunéré par l'occupant, se contentèrent souvent, ailleurs, de salaires au-dessous et de leurs mérites, et des besoins croissants de leur famille. Les demoiselles alors, avec l'énergie que l'on devine, franchirent le seuil du foyer devenu prison, et prirent place dans les bureaux publics comme secrétaires ou dactylos. Le branle était ainsi donné.

Le **choc** répercuta aussi ses bienfaits d'émancipation sur le plan politique.

On sait que, dans le **mouvement nationaliste** antiaméricain, le rôle de la femme haitienne, entre 1920 et 1930, fut considérable : elle se dressa au premier rang des démonstrations de rue, avec une Clara Perez (épouse de Jean Price-Mars), une Régina Carrié (compagne de Perceval Thoby), une Léonie Coicou (femme de Justin Madiou), une Julie Guérin (soeur d'Elie Guérin, valeureux éditeur du **Petit Impartial**).

Dans ce combat, nombre d'entre elles endossèrent même, pour l'ensemble de leurs familles, des risques financiers et moraux que l'homme, sans leur appui, n'aurait jamais osé courir.

Ce **choc** eut enfin d'énormes, quoique plus lointaines, répercussions sociales.

Les femmes de vingt à trente ans d'après 1915, n'avaient fait, en réalité, que reprendre la position de leurs mères d'avant 1883, qui n'avaient été (rappelons-le) qu'**auxiliaires** de leurs maris. Mais, avec la génération de 1930, elles prirent elles-mêmes les initiatives, se battirent à leur façon, se donnèrent des objectifs sociaux, revendicatifs, voulurent ouvertement leur propre émancipation. Le mouvement **féministe** haitien (mouvement bourgeois avec ses limitations bourgeoises) était né, et c'est Jeanne **Pérez** (belle-soeur de Jean Price-Mars) qui lui donna le départ.

*

La famille **haitienne** bourgeoise et petite bourgeoise, du début de ce siècle, et décrite par Hibbert, apparaît donc comme un accident, une voie de garage, à côté de la trajectoire de son évolution prévisible. Cette **déviation,** provoquée par les circonstances politiques d'après 83, consolidée par les hommes, subie avec rancoeur et, à la fois, avec complaisance, par les femmes, sera étudiée ici, à travers les romans d'Hibbert, dans une de ses manifestations particulières :

— la sexualité des personnages et l'érotisme propre au narrateur.

II

LES EGAREMENTS DE L'ESPRIT ET DU CORPS

On rencontre, chez Hibbert, de fort curieuses âmes d'élite.

Ce sont tous des hommes. Remarquablement instruits pour leur temps, raffinés de manières, sensibles à l'art, ils tranchent sur le vulgaire en tous points. Et surtout dans leurs rapports amoureux avec la femme.

La plupart des Haitiens, nous dit le romancier (et il exclut ainsi le **happy few** qu'il connaît bien), sont fort **portés sur la chose** (LT, p. 26).

Céphise Caton, **jolie brunette,** n'à qu'à se poster, à Lalue, l'après-midi, devant sa maison, pour recevor, quoiqu'en puissance de mari, force **coups de chapeau de tous les messieurs qui** (...) **soit en auto, soit en «buss» ou «buggy», soit à cheval, soit à pied,** remontent seigneurialement l'avenue (LS, p. 18).

Galanterie que, bien sûr, on dénote par tous pays, mais qui, chez nous, sembla alors avoir été la préoccupation majeure. Ainsi **la circulation, rue des Miracles, devenait un peu frétillante à certaines heures ; les Messieurs du Bord-de-Mer, étrangers comme Haitiens, n'entendant passer que là, afin d'envoyer des oeillades dévorantes** à une certaine Circé. Et Hibbert de décrire implacablement **tous ces yeux lubriques, toutes ces trognes allumées, toutes ces faces en rut,** levés vers la très attirante **Vénus animale** (MV, 29.)

Telle est la griffe de notre romancier. Mais ces galants sont, tout de même, des hommes du commun !

Des mâles aliénés

Quelques âmes d'élite, comme le renard de la fable, n'ont guère de goût pour ces sortes de treille.

Ainsi de Brion.

A Paris, où il fit ses études de droit, il rencontra une comtesse slave, qui, après un amour brisé, **cherchait un homme (...) qui voulût bien s'éprendre de son âme.** Notre compatriote, ravi, joua ce rôle de chérubin. Et, plus tard, dans les salons des Thazar, il évoquera, avec un soupçon d'ironie, mais non sans vanité, **ces relations du plus pur et du plus immaculé platonisme** (LT, pp. 58-59).

Dans cette même compagnie, Brion énumérera ses plaisirs préférés : livres, musique, statues, paysages **aux soleils attiédis.** En tout premier lieu, pourtant, il avait cité les femmes, mais pour souligner bien vite qu'il ne recherchait que leur **société** (LT, p. 186)

Une autre sensibilité d'exception, Gérard Delhi, semble pareillement épris de platonisme, puisque **son âme élégante et fine le portait à chercher la société des femmes bien nées qu'il aimait plutôt écouter** (S, p. 90). Devant la très jolie Madame Henger, par exemple, **désirable à croquer** pourtant, il ne ressent d'abord que froideur. **Il préférait le rêve. Une belle femme enchantait ses yeux, sa pensée (si elle avait de l'esprit), et c'était tout** (S., p. (167).

Notre Gérard Delhi, incorrigible, tentera même, à plusieurs reprises, de fonder métaphysiquement cet éloignement dédaigneux de la chair. Il citera Huysmans, selon lequel **il n'y a que ces amours réelles et intangibles qui valent** (S., p. 152). Amours **réelles,** car l'aimantation physique y joue à plein son rôle ; mais **intangibles** puisque la satisfaction strictement génitale est délibérément écartée.

Ce refus se veut même philosophique, car, énonce Gérard Delhi, **ceux qui cherchent le bonheur dans la possession d'une femme (...) poursuivent une chimère, car s'ils arrivent à posséder cette femme, ils désireront une autre femme, et encore une autre, et ainsi sans trève (S., p. 240).**

L'instinct amoureux n'est donc point, en lui-même, **dégradant.** C'est son **empire** sur nous-mêmes qui rabaisse (S., p. 243). Privilégions donc le désir, car **le désir est supérieur à la possession** (S., p. 242).

Pour cette raison, sans doute, un troisième personnage, le docteur Rémo, qui vient d'enlacer Madame Thazar, **peut-être se sentant faillir, fait mine de se détacher d'elle.**

Vraie femme, cette dernière questionne, justement alarmée :

— **Alors vous ne me désirez pas ?**

— **Ma passion pour vous est très pure, répondit-il. C'est une erreur de croire que, chez l'homme, le désir vise essentiellement à la possession. Pour moi, je considère votre amour comme un rêve exquis. — et vous savez que réaliser son rêve, c'est le détruire.**

Elle pensa que c'était parce qu'elle n'était plus jeune qu'il parlait ainsi (LT p. 169).

Moins jeune, donc moins désirable. Son inquiétude, face à son douteux archange, était, avouons-le, réaction saine.

Comment la mère tue l'épouse

Face à ces hommes du monde dévirilisés qui peuplent l'univers d'Hibbert, voici maintenant les femmes et leurs frustrations.

Tout d'abord, elles ignorent l'amour. Plus exactement la **passion** amoureuse, définie par le romancier comme un **état mental durant lequel tout s'abolit en nous, dans notre pensée, dans notre coeur et dans nos sens : ambition, devoir, passé, avenir, habitudes, besoins, à la seule idée d'un certain être** (LT. p. 10).

Plutôt qu'à l'amour, la femme **hibbertienne** rêve au mariage **Le mariage, n'est-ce pas là, la vocation de l'Haitienne** ? (T, p. 66).

Ainsi à un aventurier cubain, qui tente de détourner Céphise Caton de ses devoirs, Brion explique avec éloquence, mais non sans amertume : **Ici nous avons des moeurs douces. L'amour est tranquille. Nous cherchons et trouvons le bonheur dans le mariage. L'amour se transforme bien vite en un devoir aimable, et notre grande préoccupation est d'élever les enfants (LS, p. 45).**

Cet humour discret de Brion fait place à la moquerie discourtoise de Cresson, dans ce dialogue avec Madame Thazar :

— **Ici, chère amie, il n'y a que des mères de famille, rien que des mères de famille ! C'est honorable, je le reconnais, mais ce n'est qu'honorable.**

— **C'est déjà ça, mon pauvre Cresson.**

— **Oui, mais c'est insuffisant.** (LT, p. 26)

Un tel dépit s'aigrit encore à la comparaison entre chez nous, **où la vie féminine est surtout végétative** (LT. p. 14), et l'Europe, spécialement Paris, où elle serait pleinement épanouie. **Il n'y a de femmes que là-bas,** est, en effet, un leit-motiv nostalgique et hautain de nombre de ces jeunes gens distingués (LT, p. 26)

Le docteur Remo le confirme à sa façon. Devant la splendeur de Madame Thazar, et les aptitudes qu'il décèle en elle à toutes les audaces, il avoue : **Les créatures de votre espèce (...) sont femmes avant tout, — denrée que le terroir haitien ne produit guère !** (LT, p. 159).

Qu'est-ce donc qu'une VRAIE femme pour ces célibataires frustrés ?

Essentiellement être capable d'aimer corps et âme, dans la divine impudeur et le risque.

Voilà Séna qui, précisément à Paris, en fait la découverte. Dans les bras et le lit parfumé de Yolande, qui, pour une semaine s'est toquée de l'épais Haitien, il se débat, tous sens perdus, dans l'orage :

Il crut que son coeur allait éclater, une griserie intense l'affola... Le pauvre homme n'était pas habitué à ces chatteries agaçantes, (...) à ces caresses hardies d'une VRAIE femme ayant des lèvres, des joues, des chairs d'une fraîcheur de fruit, et des mains finies, aux doigts fuselés et polissons ! (S. p. 236).

Ces talents se rapportent au corps, mais par le dedans aussi, par l'âme, les femmes de **là-bas** sont encore seules, comparées à nos bourgeoises, à être **véritables.**

Brion ne voulant pas dire, en propres termes, que l'Haitienne n'aimait pas les aventures (...) s'exprima ainsi :

— L'Haitienne est une femme qu'aucune considération sentimentale ou autre, ne fera quitter le connu pour l'inconnu (LS, p. 47).

Se refusant à jouer le va-tout, la femme de chez nous, par souci de sa sécurité matérielle, ferait même, du calcul intéressé, le régulateur suprême de ses élans.

Lambert Trévier, triste personnage de comédie, en fait la constatation décevante. Devant se rendre à New-York pour affaires, il fait part de sa décision à sa fiancée, et est tout remué de la voir désespérée à l'idée de cette séparation pourtant brève. Dans un accès de lyrisme, il lui fait alors une proposition romanesque :

— Si je renonce à ce voyage, c'est cinq à six mille dollars que je perds, que NOUS perdons. Maintenant si tu m'ordonnes de ne pas partir, eh bien, je ne partirai pas.

La crainte de laisser s'envoler tant d'argent ayant suffi à sécher les larmes de la promise, le jeune homme commente :

Emma Bovary se fut écriée : «Qu'importe l'argent, pourvu que tu restes !» Mais la lecture des romans sentimentaux ne va pas jusqu'à abolir l'instinct pratique des Haitiennes.

Et il ajoute incontinent, révélant qu'il était aussi de cette nature terre-à-terre : **Je préfère cela** (LMA, p. 84).

Et pourtant la frigidité physique et la mesquinerie morale des Haitiennes n'est point un trait de nature, car Gérard Delhi l'a lui-même constaté : **Les femmes de notre pays ne vibrent qu'à l'étranger ; en Haiti, ce sont des bornes** (LMA, p. 7)

La faute en est alors à qui ?

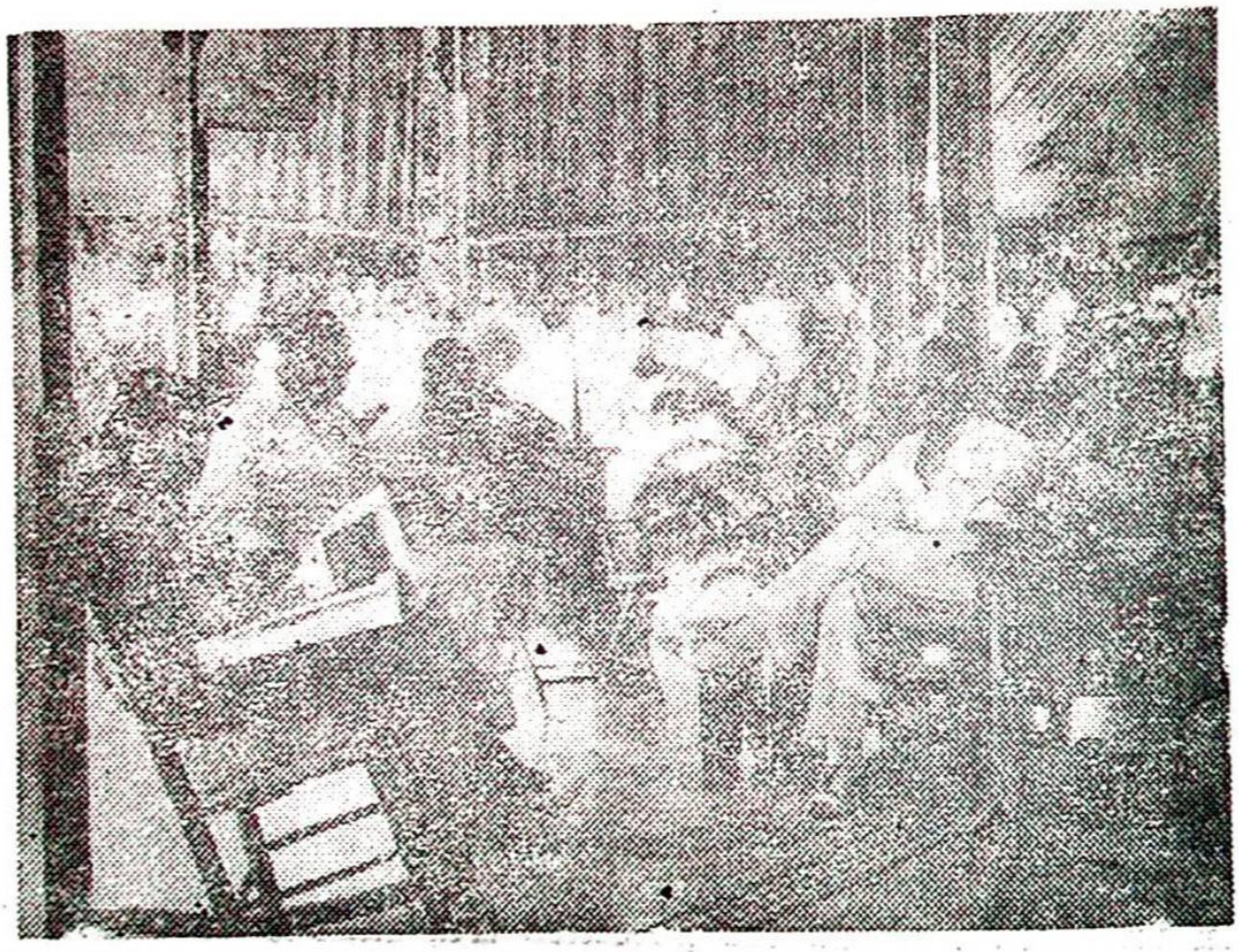
Le licou conjugal

La responsabilité de ces pesantes frustrations revient d'abord, semble-t-il, à la structure même de la nouvelle famille haitienne du début du siècle, ce **gynécée,** qui, né des circonstances et de la sagesse courageuse, est devenu très vite forme privilégiée de l'oppression de la femme par l'homme, et finalement fardeau pour tous les deux.

Une règle domine les rapports conjugaux de l'époque, et c'est Brion qui, sur un ton faussement désinvolte, l'énonce à l'intention du trop entreprenant Cubain : **Les Haitiennes sont en général honnêtes (...) et même quand elles reconnaissent que leur mari n'est pas digne de leur tendresse, elles ne font pas d'histoires pour cela** (LS, p. 45).

On me permettra de placer ici cette maxime véridique, énoncée par une sentencieuse grand-mère encore vivante : **Une femme bien élevée aime son mari.** Dans n'importe quel cas.

De la naissance à la mort, la femme est donc soumise et claquemurée. L'office, comme on appelait alors la pièce intermédiaire entre la cuisine et la salle à manger, la galerie et le jardin sont son royaume.



Famille aisée port-au-princienne, aux environs de 1915
(Illustration tirée du livre de Hans Schmidt : «The United Stated» Occupation of Haiti». 1971)

Quand Madame Thazar doit faire des courses, il est préférable qu'une amie, en général plus vieille, la chaperonne (LT. p. 78) Sa fille, la très jolie Cilotte, ne se rend en ville qu'en «buggy», constamment protégée par le cocher (LT, p. 20). Ici et là, une réception dans une Légation, un bal au cercle. Et dans l'intervalle, rien.

Ainsi Lambert Trévier note, perplexe :

Il y a des choses qui, semble-t-il, ne se voient qu'en Haiti ; j'ai pour Mme Herlon un sentiment profond, elle habite Port-au-Prince comme moi, elle demeure à une demi-heure de ma maison, et voilá dix-huit mois que je ne l'ai vue. (LMA, p. 10)

Ce paradoxe nous a été confirmé par un contemporain d'Hibbert, auprès duquel nous nous sommes informés. Amusé, il a bien voulu nous faire cette confidence : «J'habitais jadis rue X. Dans la maison d'en face, vivait une jeune fille de mon âge. Je n'ai pourtant connu son existence qu'après avoir déménagé. Elle avait réalisé le tour de force de ne pas se faire voir, durant les six mois de notre curieuse co-existence, alors que (je l'ai su plus tard par une de ses amies) elle aurait éprouvé pour moi une inclination assez vive.»

Rares étaient donc les occasions de rencontre, et plus rares encore celles des tête-à-tête. On profitait alors des hasards, ou plus hardiment on provoquait des circonstances.

Déguisements, feintes et perversités

Quand pouvait-on s'apercevoir, et comment faisait-on pour se joindre ?

Tout d'abord, on agrippait les occasions.

Par exemple, à Carnaval, les dames et demoiselles se postaient à leurs fenêtres. On leur permettait de regarder les **beaux** masques. Mais quand débouchaient au carrefour les «bandes» lascives du bon peuple, on fermait hâtivement les persiennes. Passée la cohorte grouillante, elles se montraient de nouveau. Et, dans

la rue, défilaient en tenue gracieuse, les garçons de leur monde. Rien que les garçons, bien sûr, car ces amusements innocents, leur étaient réservés. Tout le monde en tirait pourtant de l'émoi !

Quel était le jeune homme qui ne se déguisait point en ces jours de folie ! Que de raffinements d'élégance pour aller intriguer les demoiselles et les dames qui emplissaient les balcons et les galeries des maisons de Grand'Rue. (...) Que de déclarations passionnées sous les masques, et combien n'est-il pas sorti de mariages de coeur en ces périodes étourdissantes ! (MV, p. 37).

Dans cette animation, on se devinait, on se parlait même, mais on ne se touchait point, puisque on était dans la rue, et, plus qu'ailleurs, il y fut correctement se tenir ! Mais le hasard pouvait aménager de brefs instants de solitude dans la maison même du garçon ou de la fille. C'était l'occasion, vite empoignée de maigres, mais combien enivrantes privautés !

Ainsi, depuis des semaines, Paulémon Tavernier et Mlle Pretty, séparés tout juste par la largeur d'une rue, échangeaient pardessus les passants, des regards de connivence. La bonne fortune voulut que, profitant d'une visite rendue par la demoiselle à sa mère un peu souffrante, Paulémon la conduise à l'étage.

Silence. Frôlement dans l'escalier. Je lui baise la paume de la main. Nous frissonnons tous deux. Je la respire délicieusement. Pour la première fois de ma vie, j'éprouve une émotion toute de douceur et d'infinie tendresse (LMA, p. 47)

Empressons-nous d'ajouter que ce Roméo compte trente-quatre-tre ans d'âge (LMA. p. 7) ! Même en faisant à la charge du romancier une part généreuse, l'indication est ici éloquente.

Les rencontres furtives pouvaient aussi se produire sous le toit conjugal, comme le docteur Remo qui se trouvera seul avec Madame Thazar, une fois dans l'office, une autre fois dans la salle à manger. Lors de la première occasion, ils s'embrasseront follement. Mais durant la seconde, craignant l'apparition inopinée des domestiques, ils se tiendront sur le qui-vive, sans toutefois se priver d'un capiteux baiser que j'appellerai par médiation. Voici la scène, qui ne manque point de perversité.

Remo, négligemment, s'approche de Madame Thazar en roulant une cigarette. Arrivée tout près d'elle, il la lui tend sans l'avoir évidemment cachetée, sans l'avoir mouillée du bout de la langue. Personne autour d'eux. L'ingénue le regarde, et murmure dans un souffle : **Humectez pour moi.** Remo s'exécute, et Madame Thazar, en approchant la cigarette de ses lèvres, commente quelque peu canaille : **Ça vaut un baiser, hein** ? Et lui, reconnaissant, de répondre : **Presque.** (LT, p. 218)

Où pouvait-on encore s'offrir un **duo** ?

En un endroit assez insolite, l'un des rares où une «femme du monde» pouvait se rendre seule, sans éveiller de curiosité malveillante : le cimetière.

Pour les étreintes furtives en ce pieux asile, le lundi de bonne heure (selon un de mes informateurs égayés) était jour béni. Dans un roman d'Hibbert, voici Léon Dionis et Mme Poren, veuve, devant, précisément, la maçonnerie encore fraîche du caveau de feu Georges Poren.

C'était au cimetière, dans le petit kiosque élevé autour de la tombe de Georges. Ils étaient seuls tous les deux, Léon et elle. Et Mme Poren, qui était plus perverse encore que romanesque, s'était flattée que (...) Léon Dionis lui aurait pris un baiser qui eût été supérieur, vu le lieu et les circonstances (MV, p. 302)

Dépravation des messieurs

Ces plaisirs frelatés goûtés hors du foyer, se trouvaient encore relevés, **pour les hommes,** par la compagnie ouverte et libre des prostituées.

A cette époque, nous a-t-on confié, on faisait l'amour **bourgeoisement** avec sa moitié. Le commerce sexuel était volontairement sevré de délices. Le mari s'interdisait délibérément certains «jeux», dont la licence pourrait suggérer à son conjoint des idées malsaines, des tentations. Faible par nature, la femme ne devait-elle pas être protégée du vice ?

La femme bourgeoise, bien entendu. Quant aux autres, leur fonction était, royalement, de le dispenser.

Voici dans une «bande» populaire de carnaval, un couple masqué, **croupionnant** avec furie. Dans cette lie, l'homme, sous son déguisement, trahit pourtant son appartenance au meilleur monde. Qui donc peut-il être ? se demande Hibbert.

Assurément un original. Un de ces êtres de qualité qui trouvent un piment de plus dans la volupté quand elle descend jusqu'à la crapule (MV, p. 40.-41).

Mais cet exutoire qui, on le voit, s'accompagnait ouvertement du mépris invétéré de classe, laissait, en fin de compte, au bourgeois, ses convoitises pourtant satisfaites, un goût âcre. A la jouissance succédait la rancoeur : **Les filles de joie (...) sont la tristesse et la vulgarité même. Sans compter qu'elles sentent la pommade, quand ce n'est pas le suif, et habitent des taudis où la crasse s'étale avec ostentation** (LMA, p. 21)

Refusant et la médiocrité conjugale des «beaux quartiers», et la puante prostitution de la zone des «Pisquettes», certains optaient l'abstention. Et voici reparaître les «âmes d'élite», si chères finalement à Hibbert. Pourtant dans notre perspective actuelle, ils font proprement figure de **dévirilisés.** Pas à leurs yeux, bien sûr, car la vanité (mal commun chez nous) les aveugle. A les entendre parler d'eux-mêmes, on les croirait habitués, en amour, aux plus étonnantes performances. Un **Haitien** (et on pense entendre ricaner le romancier) **est capable de supporter bien des épreuves, mais un doute sur sa valeur dans les joutes amoureuses, ça non !** (LT, p. 13)

Pourtant peu, à pied d'oeuvre, témoignent, chez Hibbert, d'un quelconque souci du bonheur de l'autre. Voici, par exemple, comment, au cercle, un donjuan termine le récit de sa dernière conquête : **Je la saisis à bras le corps avec une sorte de frénésie sauvage. (...) Et quand, un quart d'heure après, elle me quitta, elle avait su me rendre complètement heureux** (MV, p. 163).

A soixante ans de distance, on a envie de crier : **goujat** !

Séna se vante bien autrement. L'étrange association de son complexe de supériorité sexuelle et de son sentiment d'infériorité raciale, produit ce comportement équivoque qui est tout un chef-d'oeuvre. Le voici évoquant, pour Gérard Delhi, sa première nuit avec la luxurieuse Yolande :

Savez-vous, Gérard, ce dont j'étais le plus fier, lorsque je tenais, vaincue et pâmée dans mes bras, cette femme qui est l'adulation de Paris ? Ce n'était pas pour moi que j'étais fier, c'était pour le pays. Sois à la hauteur de la situation, Rénélus, me disais-je ; si tu faiblis, songe que tu compromets le bon renom de toute une Race ! Et je vous réponds, Gérard, que cette pensée aidant, j'ai fait des prodiges de valeur ! (S, p. 278)

Yolande, pourtant, quittera vite notre champion. Et sans regrets.

Peut-être sa frustration sexuelle conduit-elle le mâle haitien plus loin qu'à la jactance ? Vers ces frontières interdites des amitiés particulières ? Il vaut la peine d'être conté, cet épisode parisien de Remo !

Comme le jeune docteur n'avait point de maîtresse, ses camarades, par plaisanterie, l'appelèrent un jour **Mademoiselle Remo.** Suprême insulte ! Notre compatriote se fâcha, se battit en duel avec l'un des humoristes, (première preuve qu'il était un homme !), **s'afficha bravement avec une maîtresse** (deuxième preuve !), laquelle **lui donna l'année suivante un petit garçon** (preuve convaincante et dernière, qui, au demeurant, pas plus que les autres, ne prouve rien !) (LT, p. 13) Trompé par cette compagne, Remo renonça définitivement à ces sortes d'aventures, et s'adonna à la passion du jeu.

Gérard Delhi, beaucoup plus tard, s'intéressera, lui, à l'automoble : **C'est un parfait anesthésiant,** explique-t-il, satisfait. Ça **vous dispense d'agir, de penser, de rêver, de lire, de fumer, de manger, de faire l'amour. On conduit, ça suffit** (LS 42).

Le **gynécee** édifié par l'homme se retourne donc contre lui, et le transforme radicalement en **eunuque.**

A moins qu'il se résigne au cynisme, à l'adultère bourgeois (c'est-à-dire sans risque) au coeur même de la maison conjugale. Le coup alors, selon mes informateurs, était classique : on devenait l'ami intime de la famille, le meilleur ami, le familier, le parrain d'un des enfants, le parent, et, un beau matin, en toute sécurité, on enlevait la place.

C'est à cette manoeuvre que finalement Remo s'abaisse. Conseiller désintéressé, médecin non rémunéré de la petite société, il devient indispensable. Madame Thazar se met à souffrir de migraines constantes et incoercibles, et le docteur passe, toutes les matinées, deux heures avec elle, dans sa chambre, à la soigner, pendant que Monsieur se promène en ville. Contrairement à sa coutume, Hibbert ne rit pas en décrivant cet aboutissement

Gardons-nous, pourtant, d'exagérer. La description de notre romancier est souvent caricaturale. Quelques hommes, à l'âme stendhalienne, se passionnaient pour la conquête, courtisaient, ravissaient, risquant leur situation, leur réputation, leur peau même. Mais, dans la société étriquée d'alors, ces conquérants étaient tout de même l'exception. Les autres, au lieu d'agir, parlaient. Et, pour les âmes timorées, **parler d'amour, c'est un peu le faire** (MV, p. 294). Ou alors, profitant d'une rapide circonstance (celle du mari envoyé par la femme au premier, quérir un livre introuvable), on assouvissait son désir. **Ou à peu près.** Et ce mot terrible et définitif, est de notre auteur (LMA, 35)

La morale austère de la classe dominante n'a abouti, en fait, qu'à la corruption des consciences. On ne peut observer ces bourgeois sans nausée.

III

EMBRASSE QUI TE MORD

Ecrire sur la sexualité d'autrui, c'est nécessairement dévoiler la sienne. Ou tout au moins indiquer, quoique inconsciemment, ses goûts, ses préférences, les particularités de son propre érotisme.

Qui était, de ce point de vue, notre Fernand Hibbert ? Sa vie intime est encore secrète, et sans doute le demeurera. Mais, ici et là, son oeuvre parle, et révèle un érotisme d'Hibbert, ou plutôt un érotisme du romancier. Dans tous ces écrits, en effet, la sexualité, autant que l'argent, plus que l'argent, est présente. Mais elle n'est qu'exceptionnellement génitale. C'est l'obsession de certaines parures, de parties du corps sexuellement neutres, et leur description sans cesse reprise, qui témoignent de la sensualité particulière de notre auteur.

Ainsi une fois seulement, il nous est donné de contempler, dans ses ouvrages, une femme intégralement dévêtue. Faut-il être vieillard de la Bible, pour ne vouloir perdre aucune image de ce film montrant Cilotte au bain ?

L'eau du bassin était claire et transparente. (...) Cilotte se dévêtit avec une lenteur infinie. (...) Soudain, elle se leva, s'avança de deux pas, et, tout en s'étirant, elle contempla l'image de ses formes nues sur la moire cristalline. Elle se trouva belle, et doucement, très doucement, en une sensation heureuse et fraîche, elle se coula dans le bassin, et frissonna délicieusement sous les caresses de l'eau (LT, p. 74).

Adhérer, c'est dénuder

Mais il était infiniment rare que, dans la vie d'alors, le regard de l'homme caressât ainsi la nudité absolue. Il se contentait de la toilette, demandant seulement au tissu opaque de couvrir le corps au plus juste, afin qu'on pût mieux le déchiffrer. **Vous avez des formes d'un plastique merveilleux** (dit goulument Remo à Madame Thazar) **et vos robes vous moulent** (LT, p. 159).

Ce délice éprouvé par son personnage, traduit les goûts même du romancier, car, intervenant directement dans le récit, Hibbert statuera plus loin : **il importe que le vêtement soit esthétique, c'est-à-dire révélateur des formes humaines** (LT. p. 240).

Ainsi, tout en cachant, on doit laisser voir. Ce qui adhère, dénude. Cette ruse, curieusement, est valable encore pour les pieds et les mains. Souliers, et surtout gants, peuvent devenir source d'émerveillement sensuel.

Voici Madame Thazar, **fraîche, radieuse, beau fruit mûr à point,** cambrant la taille devant sa glace, quelques instants avant de sortir. Hibbert la présente **achevant de boutonner ses gants** LT, p. 40). Elégance commune à l'époque sans doute, que l'on rencontre aussi chez Mme. Henger qui, à l'arrivée au Hâvre, tient un joli face à main ciselé, **de ses doigts gantés gris de perle** (S, p. 178).

Mais la signification des gants apparaît plus nette, lorsque Hibbert nous décrit Mademoiselle Pretty, **robe délicieusement collante, et gants longs couleur chair** (LMA, p. 35). Là encore, buste, hanches, mains et bras, montrent d'autant plus leur forme (et, dans le cas des bras, leur couleur) qu'ils sont plus strictement recouverts.

De même, la robe de Cilotte l'épouse de si près, qu'Hibbert écrit qu'elle **la gantait en quelque sorte** (LT, p. 240). Et la même image est audacieusement employée pour le pied. **Ce qui achevait de troubler complètement Brion, c'était le pied** (de Cilotte), **un petit pied, ganté dans un élégant richelieu blanc, et qui se montrait coquettement** (LT, p. 79). Quelle charge émotive enfermée dans cette anodine partie du corps féminin !

Egalement, la courtisane Yolande qui s'offre à Séna, est **couchée dans son grand lit Louis XV, la chair à peine couverte (...), laissant pendre au rebord du lit son pied nu, un petit pied d'enfant, frétillant, délicat et rose.** (S, p. 236).

Source d'émoi pour celui qui regarde, ce membre, tantôt nu et tantôt enveloppé, peut devenir, pour celle qui le possède, champ magnétique de voluptés. Madame Henger, par une maladresse, vient de perdre l'une de ses chaussures. Gérard la lui rapporte. **Insolemment, il prenait le pied de Madame Henger, et l'introduisait lentement, avec des haltes savantes, dans le soulier. Sous cet attouchement expérimentateur, Madame Henger vibra** (S, p. 157). Encore une fois, bien des caresses peuvent non seulement figurer l'étreinte, mais en tenir lieu, et même, par le mécanisme de l'imagination, en déclencher les effets !

On pourrait de même parler de la fonction érotique, chez Hibbert du chapeau, de la toque, du toquet, de la casquette, de la coiffure féminine en général. Contentons-nous ici de la fascination qu'exerçaient, sur le romancier, les dents.

Un éclat qui peut blesser

La plupart des **hibbertiennes** sont belles, en effet, par leurs dents.

Céphise Caton laissait voir, quand elle **riait, toutes ses dents qui étaient d'une blancheur éclatante** (LS, p. 18). Mélina, **la bonne à tout faire** de Brion, **jolie brunette** ornant sa cour, sa maison et son lit, est chantée en ces termes par son propriétaire ravi : **Elle est belle ! oui, belle ! car c'est de la beauté que ce teint de moscatel, ces lèvres de cassis, ces dents éclatantes !** (LT, 235). Pour dégeler Séna, qui, n'en croyant pas ses yeux, n'ose pas la prendre à pleins bras, Yolande **lui tendit ses lèvres entr'ouvertes qui laissaient voir des dents d'une blancheur éclatante, serties dans des gencives de rubis** (S, pp. 236-237).

Nous pourrions continuer : **Madame Tyrlir avait un teint duveté de beau fruit, des dents blanches** MV, p. 28). Monsieur Thazar toujours amoureux de sa femme, la vante à un familier : **Elle a un si agréable sourire. Quelles dents ! mon ami, quelles dents égales et blanches** ! (LT, p. 33)

On ne s'étonnera pas alors que le romancier ait parlé avec lyrisme du baiser, allant jusqu'à écrire : **Ce qu'il y a de meilleur dans l'amour, c'est le baiser, — car les baisers d'une vraie femme enfantent le rêve.** Et, à la page suivante, cet aveu inattendu et quelque peu poignant : **Les femmes dont nous gardons le meilleur souvenir, ce sont celles qui ne nous ont donné que leurs lèvres, parce que si une jolie femme qui se donne, peut nous lasser, les baisers d'une jolie femme que nous n'avons pas eue, ne nous lassent jamais** (S, p. 244).

Nous voilà peut-être revenus à l'infinie distance objective existant alors, en Haiti, de la coupe aux lèvres. On se contentait souvent de la bouche, et cette dernière, prémisse du bonheur, finissait, à elle seule, par le recéler tout entier.

*

On peut encore aller plus loin, dans l'analyse de cette facette de l'érotisme d'Hibbert.

Gérard Delhi, à Paris, vient de connaître Madame Henger. Son amie s'est rhabillée et va prendre congé. Alors se passe une scène curieuse : **Il lui prit le menton et la fit hausser légèrement la tête, elle sourit. Alors se courbant un peu, il lui embrassa les dents. Elle frémit toute** (S, p. 206).

Et de nouveau, la même séquence. Le docteur Rémo, pour la premmiière fois, vient d'enlacer Madame Thazar : **Elle respirat avec effort, et ses lèvres entr'ouvertes découvraient des dents intactes, splendides.** L'écrivain va alors à la ligne, et trace seulement quelques mots : **Il s'y acharna avec délices** (LT, p. 168). Sur les dents.

Il y a sans doute une clef à ce comportement **hibbertien**. Elle se trouve peut-être dans le premier conte que le romancier publia, à 29 ans, **La Bachante,** dans le numéro du 15 janvier 1902 de la revue **La Ronde**.

Messaline, **à l'haleine chaude et pure, aux dents éclatantes** (déjà), est décrite dans un combat amoureux avec le consulaire Silius ; et au moment où son amant défaille, elle s'acharne sur lui, tel un fauve : **Ses baisers** (note Hibbert) **s'étaient changés en morsure.**

Les dents fascinent et blessent. La bouche attire, mord, repousse. Mais le héros **hibbertien** toujours, et avec acharnement embrasse lèvres et dents. Notre auteur a dit peut-être ainsi l'attirance naturelle des deux sexes l'un vers l'autre, et les ressentimnets éprouvés, en même temps, l'un pour l'autre, du fait de la barrière édifiée par eux, barrière les séparant et les déchirant.

IV

DEBUT DE LA LIBERATION

L'écrivain de moins de trente ans, dans **la Bacchante,** sous les dehors glacés du style parnassien, avait chanté la joie paienne d'aimer.

Mais voici que cette Messaline de l'antiquité, impudique et souveraine, libre et femme véritable, rêvée en 1902 (avant donc l'intervention américaine), resurgit, audacieusement réelle, sur la terre d'Haiti, dans un roman d'Hibbert d'après 1915. C'est Céphise Caton.

Un mari impuissant, la solitude, jettent la jeune femme dans la détresse. **Elle éprouvait comme un grand besoin de tendresse, et elle étreignait des fantômes.** Et voilà qu'elle décide de séduire

son grave et éthéré voisin, notre Brion. **Un soir, en se promenant sur la route, elle osa entrer chez lui, le taquina, et sous prétexte de plaisanter, elle l'embrassa à pleine bouche.** C'est (situation renversée !) le mâle haitien qui a maintenant peur du qu'en dira-t-on. Elle réplique d'un trait : **Si ça m'est égal à moi, que l'on me critique.** Mais Brion, **qui a une peur écarlate de l'opinion,** la tient épouvanté, à distance. Elle se lamente alors, se confie : **Oh ! je suis altérée de tendresse, de caresses** (LS, p. 97). Mais notre héros, qui ne sait que **parler** d'amour, et en parler aux sylphides, renvoie Messaline-Céphise chez elle. Se coucher seule.

C'est le dernier roman d'Hibbert. Il l'a appelé **Les Simulacres,** terme qui désigne **les mensonges derrière lesquels les hommes masquent la vérité, ou leurs intérêts et leurs appétits** (LS, p. 10). Ces mensonges ont peut-être nom : amour du peuple, patriotisme, fidélité conjugale, évolution, respect de l'époux. L'Occupation aurait pu balayer tout cela et nous aider à retrouver une âme neuve ; mais (signale Hibbert) elle s'est développée elle-même dans et par ses propres simulacres, dans et par sa propre insincérité, et elle a renforcé ainsi NOS impostures.

L'hypocrisie reste maîtresse du terrain. Toutes les hypocrisies. Céphise DOIT rester «honnête», attitude mensongère, source de troubles et de malheurs. Céphise Caton, non encore émancipée dans son esprit et dans son corps, se trouve condamnée à la paix ? Quelle paix ? Hibbert, à la fin de son ouvrage (qui prend figure de testament moral) s'écrie : **Une paix vivante n'est possible qu'avec la liberté, — qu'avec toutes les libertés** (LS, p. 101).

Toutes ? Celles donc, aussi du coeur et de la chair...

*

Pour remettre les choses à l'endroit, dans la famille petite-bourgeoise haitienne d'aujourd'hui, il faut sans doute, comme elle semble s'amorcer, une libération totale (et donc sexuelle aussi) de la femme de **notre** monde.

Mais le mâle haitien devra, auparavant, renoncer à l'impossible choix entre l'ange et la bête, entre la frustration impuissante et le **machisme** mystifiant (3). Sinon on risque fort de perpétuer durablement chez nous, l'hostilité de l'homme et de la femme, et de répéter un jour, devant cet affligeant spectacle, les paroles désabusées d'Hibbert face à la crasse de la prostitution haitienne : **La grossièreté des hommes a fait cela comme elle a fait tout dans ce pays** (MV, p. 116).

Novembre 1973 - Janvier 1974

Roger Gaillard

(3) — **Machisme**. De **macho** (espagnol). Culte que l'homme latino-américain rend à sa condition masculine, à sa supériorité prétendue sur la femme, et aussi sur les autres hommes quand ils sont incapables comme lui, d'affirmer leur force et leur orgueil de mâle. Sorte de **phallolâtrie**.

CONSUL / - CORTINAS S. W.

En vente à la Maison

LES MOTEURS REUNIS, S. A.



Boîte Postale
No. 746

Prix très avantageux

Rue du Magasin de l'Etat, No. 124 P-au-P., Haiti W. I.

Commerçant, étudiants, résidents, touristes pour vos voyages, achetez vos tickets à

CAP-TRAVEL SERVICE

Un personnel courtois et entraîné y est à votre entière disposition.

CAP-TRAVEL SERVICE

Compétence, Sérieux, Rapidité.

Agence de Voyage
15, Avenue Marie-Jeanne
Cité de l'Exposition
Port-au-Prince

RODOLPHE SOLAGES

Propriétaire du

« MARKET ST. PIERRE »

Angle des rues Darguin et Grégoire,
Pétionville

vous offre les articles suivants :

Provisions alimentaires, Poissons,
Volailles, crustacés.
Boucherie — Charcuterie — (Self-Service)

LA LANGUE ET LE STYLE DE FERNAND HIBBERT

Par Frère Raphael I. C. et Pradel Pompilus

Dans les **Simulacres,** Hibbert, par la voix de Gérard Delhi, caractérise en ces termes le français d'Haiti : «Par l'action du milieu, le français que nous parlons n'est pas plus le français de France que l'anglais des Etats-Unis n'est l'anglais des Iles Britanniques, et j'ajoute que rien n'est plus ridicule qu'un puriste haitien.» (Ep. cit. — p. 66) Sans doute voulait-il justifier l'emploi très large qu'il fait des expressions et des termes régionaux, soit qu'ils s'imposent à lui pour désigner des faits ou des objets inconnus en France, soit qu'il les choisisse délibérément par souci du pittoresque et de la couleur locale. Il ne se borne pas à prêter à ses personnages peu cultivés ce langage farci d'haitianisme, il le prend fort souvent à son propre compte, et Delhi, Brion, Rome eux-mêmes, qui sont des clercs ne le dédaignent pas. En voici quelques exemples : «L'armée assiégeante, heureuse de cette conjoncture, se mit alors à tirer des coups de carabine en l'air et à danser au son des tambours un **coudiaille** forcené». (Romulos, p. 114). p. 114).

«M. le Sénateur Jean-Baptiste Rénélus Rorrotte **calait un Ouest** en attendant le déjeuner.» (Séna - p. 12)

«Toutefois, M. Thazar ne changea pas grand'chose à ses habitudes : Il lisait beaucoup les journaux français et le «Courrier des Etats-Unis», et presque chaque matin il poussait une pointe jusque chez son vieil ami Loiseau, derrière l'Exposition, **donnait une bonne audience** (C'est nous qui soulignons cette fois-ci) et regagnait le Bois-Verna par Turgeau». (Les Thazar — p. 252)

Comme beaucoup d'écrivains de sa génération qui était profondément marquée par la littérature classique française, Hibbert a gardé des tours de la langue du XVIIe siècle : il avait un faible particulier pour le pronom **soi** renvoyant à un sujet déterminé et animé :

«Et de ses grands yeux brillants de larmes, elle fixait devant **soi,** immobile, comme pétrifiée» (Les Thazar, p. 230)

«Il vécut là de ses modestes revenus, dans l'oubli de **soi** et des autres» (ib. p. 250)

Et il aime à placer avant l'auxiliaire le pronom complément d'une locution verbale : «Ne lui parlez pas des causes lointaines, si celles-ci n'ont pas une action déterminée, concrète, sur ce qui la peut toucher personnellement». (Les Thazar, p. 99). «Elle lui tendit la main en l'invitant à la venir voir de temps en temps» (ib. p. 147)

Le censeur le plus sévère ne saurait tenir rigueur à l'auteur pour ces faits de langue qui ont leur charme. Mais on ne peut lui passer certaines négligences, quelque effort qu'il fasse pour les justifier : après que, suivi du subjonctif (les Thazar, p. 103) ; (Romulus D. 94) chaque devant un nom pluriel accompagné d'un adjectif cardinal (Masques et Visages, p. 277), pour que avec l'indicatif (Séna, p. 65) ; des accords impossibles (Le Manuscrit p. 99) des lapsus dans l'emploi des propositions : «Imaginez-vous que Siraudin, un beau jour a renoncé d'écrire des pièces de théâtre qui faisaient courir tout Paris pour s'établir confiseur» (Les Thazar, p. 128), des cascades de «que» etc...

En dépit de ces inadvertances, le style garde une très grande clarté. Il frappe par son adaptation aux caractères des personnages et aux différentes situations qui nous sont présentées : élevé et grave dans les dissertations de Brion ou de Delhi sur des sujets philosophiques ou historiques, élégant et même un tantinet précieux quand Brion et Cilotte entonnent leur duo d'amour, familier ou ampoulé dans la bouche de Séna ou de M. Thazar, il nous attache souvent par l'entrain, le discret sourire ou même la malice de l'auteur qui veille pour ainsi dire à voiler son amertume et à nous épargner des réflexions trop amères : quiproquos, gestes comiques, poèmes bouffes, discours insipides, noms plaisants (Madame Tiampan, le député Mangoussa, le Sénateur Rénélus Rorrotte, Cicéron Lapouyte) etc..., tous les moyens sont bons pour atténuer notre dégoût devant le spectacle de la méchanceté des hommes et de la bêtise haitienne».

La qualité éminente d'Hibbert, c'est l'esprit, c'est-à-dire la faculté de percevoir entre les êtres ou les choses des rapports inattendus. C'est son esprit qui lui dicte, ici des traits simplement malicieux qui égratignent un personnage, là des notations acerbes, mordantes qui vous l'éreintent. En voici quelques exemples entre cent :

Madame Daltane à Rorrotte : «vous ne ressemblez pas, dit-elle, aux autres hommes, vous que j'ai appris à estimer — et elle appuya sur ce mot comme pour lui donner son sens intime — parce que sans avoir jamais quitté le pays, vous avez toutes les manières d'un gentilhomme français.

Rorrotte sentit son moi se gonfler comme un ballon.

«— Madame, Madame, exulta-t-il vous ne vous êtes point trompée sur mon compte, je suis bien le gentilhomme que vous avez deviné. Je suis même mieux que ça, Madame. Car étant aussi un bourgeois, je me trouve être par un rare bonheur ce que l'on appelle un bourgeois gentilhomme.» (Séna).

Toujours dans Séna, Rerrette aperçoit à l'opéra quelqu'un qu'il ne connaît pas, mais qui lui a tout l'air d'un Haitien. Réflexion de l'auteur : «C'était un Haitien, en effet, M. Alfred Nangy, étudiant en médecine à perpétuité».

Que l'on prenne seulement un texte, comme l'aventure de nos Haitiens à Paris avec des sergents de ville : que de mots drôles et de réflexions ridicules chez ces personnages !

Mais Hibbert ne se contente pas de faire sourire aux dépens de certains personnages, il lui arrive parfois de les esquinter d'un grand coup de griffes ou de déchaîner sur eux un vaste éclat de rire. Cicéron Lapierre (Séna) était arpenteur. En réalité, ajoute l'auteur «il n'avait jamais arpenté un mètre de terre, ni rien fait du tout du reste». Ce personnage était d'une ignorance crasse et un peu bègue. Mais le sénateur Rorrotte, son beau-père, réussit à en faire un député. **Son silence à la chambre — et pour cause — attira l'attention au point qu'il faillit devenir ministre.**

Dans les Thazar, Madame Thazar vient à tromper son mari pour la première fois avec le docteur Remo. M. Thazar, rentré chez lui, trouve le docteur sur le pas de la porte, le chapeau à la main :

«J'espère que ce n'est pas moi qui vous fais fuir ?

«Nullement, réplique Remo. Il me faut partir pour deux raisons : J'ai un malade à voir avant qu'il fasse complètement nuit, et à sept heures et demie je dîne à Bellevue avec mes amis...»

«Monsieur Thazar l'accompagna jusqu'à l'escalier du perron et clama en lui serrant la main avec effusion, sans se douter de ce qu'il disait :

«Faites ça plus souvent, docteur !...» (ep. cit. p. 170)

On comprend que c'est à se tordre de rire quand de telles gens doivent faire un discours ou écrire une lettre : Rorrotte termine ainsi une missive au Vieux Nestor : «Je presse ardem-

ment vos phalanges et vous salue, mon cher concitoyen, en la Patrie». Voici le début d'une lettre de Perus dont la spécialité sont les lettres d'amour «Eh bien ! puisqu'il le faut, je vais me déboutonner devant vous, me déshabiller des pieds à la tête, enfin je vais me mettre complètement à nu, et après j'attendrai le verdict qui sortira de vous» (Séna).

Frère Raphael, I. C. et Pradel Pompilus

(Extrait de : Histoire de la littérature haitienne, manuscrit du tome II)

Banque Nationale De la République D'Haiti

(DEPARTEMENT COMMERCIAL)

a inauguré le 26 novembre 1951 son service de :

LOCATION DE COFFRES - FORTS

Amélioré, modernisé, ce service vous offre à l'intérieur de sa voûte blindée un coffret du dernier modèle en usage aux Etats-Unis, dans lequel vous pourrez déposer :

VOS BIJOUX

VOS PAPIERS PERSONNELS

VOS TITRES

EN TOUTE INDEPENDANCE

ET EN TOUTE SECURITE

AVEC DISCRETION

ET CONFORT

Nous avons l'honneur de solliciter votre VISITE et votre PATRONAGE.

Justin Lhérisson

JUSTIN LHERISSON
Par Felix Courtois

Le centenaire de la naissance de Justin Lhérisson ne peut nous laisser indifférent.

Outre les paroles de la «DESSALINIENNE» qui à elles seules assureraient sa survie et sa gloire, il a écrit deux petits romans : «La Famille des Pitite Caille» et Zoune chez sa Ninnaine,» qui sont encore dignes d'intérêt, qui sont, à leur manière, un enrichissement de la littérature haitienne.

En dépit de certaine critique inutile d'un de nos poètes, on fit bien de choisir les vers de Justin Lhérisson dont les strophes vigoureuses et martiales conviennent à notre chant national. On y sent une inspiration véritable, avec le souffle épique et puissant de 1804 ; on y sent vibrer l'âme d'un patriote, avec cette flamme ardente qui anima les Preux qui firent de nous des hommes libres.

Justin Lhérisson aimait beaucoup son pays, comptait parmi ces patriotes malades d'Haiti, souffrant réellement de ses malheurs, et qui, avec une sincérité de coeur, appelaient sa régénération.

Peut-être me faudrait-il reconstituer l'époque où s'est écoulée sa jeunesse frémissante et celle de sa maturité, ces années terribles où les Haitiens étaient tellement divisés, et d'autres qui étaient loin d'être heureuses, où la misère nous enserrait d'une étreinte presque mortelle pour saisir ce grand coeur de patriote en alarme devant nos défaites inévitables, inquiet sans répit devant les menaces d'un sombre avenir.

Je ne me ferai pas l'annaliste de ces temps défunts. Mais rien qu'à parcourir les deux oeuvres que Justin Lhérisson nous a laissées, où, sous la forme la plus cocasse, il a conté des histoires tirées de notre milieu, nous devinons son intention de nous confronter à une réalité indéniable, à un témoignage véridique de notre vie politique du temps passé.

La plupart des personnages qu'il a présentés ne sont guère rassurants. Quand il en fait la charge, dans un grossissement comique, est-ce que cela peut masquer ce quotidien de tragédie qui, pour les Haitiens, était le mémento de la vie courante ?

Directeur du journal «Le Soir,» il menait chaque jour le combat, étant l'esclave de l'actualité. Sous le couvert de blagues, de facéties, il publiait les informations les plus graves, disait des vérités qu'il eût été imprudent d'exprimer crûment.

Lorsqu'un soir, vers dix heures, pour ne citer qu'un cas, un citoyen connu, dont je dois taire le nom, fut assailli, dans l'obscurité qui enveloppait la ville, par des commissaires de police, à la rue Bonne Foi, à la hauteur de la légation américaine, il relata le lendemain l'incident comme une farce, dans un langage mi-français, mi-créole, sous une forme telle que le lecteur pouvait avoir le choix entre le rire et l'indignation.

Henri Rochefort, écrivant sous un régime qui était loin d'être libéral, informa que la France avait vingt-cinq millions de sujets, sans compter ceux de mécontentement. Lhérisson, lui, insinuait fréquemment des assertions de ce genre, avec presque autant d'esprit que le directeur de «La Lanterne.»

L'autorité n'était pas bête au point de ne pas percer ces histoires, de ne pas déchiffrer certaines énigmes que Lhérisson proposait, de ne pas saisir, sous des allusions diaphanes à dessein, tout ce qu'il écrivait de déplaisant pour le gouvernement. Peut-être celui-ci, pour sévir, attendait-il le journaliste dans des occasions beaucoup plus graves qu'il ne fournissait jamais.

Lhérisson pratiquait l'insinuation, le langage des équivalents — dire une chose pour une autre, selon Jules Lemaître — avec un art consommé, avec une telle maîtrise qu'il suscitait l'admiration de ses lecteurs et peut-être aussi la sympathie vague de certains de ceux qui eussent pu lui nuire, séduits malgré eux par des tours d'une savante acrobatie.

Dans un autre ordre d'idées, je crois que le genre — en partie burlesque—qu'il avait délibérément adopté, qui a fait de ses ouvrages, pour une bonne part, un mélange de français et de notre créole, lui a permis de gloser, d'exprimer à sa façon, des vérités désagréables à certains. Mais avec un tel genre, il ne pouvait rechercher la pureté du style, la beauté de l'expression littéraire.

Aussi il se crut obligé, pour ne pas blesser des susceptibilités ombrageuses, de présenter des personnages vulgaires, grossiers, et convenant aux récits qu'il faisait de leurs démarches, de leurs comportements. Mais comment traduire dans une prose châtiée les invectives d'un policier fort en gueule, les jurons que se jettent au visage deux poissardes près d'en venir aux mains ? (Cela dit, sans enlever au créole la possibilité d'être un langage littéraire).

Je pense aussi, que, s'il se dégage de ses romans une atmosphère ancienne, c'est parce qu'il a abusé de certaines expressions, de bien des tournures de notre patois tombées à un oubli complet, — ce qui toutefois ne diminue pas l'intérêt de ses ouvrages.

Honnête homme, Justin Lhérison l'a été totalement. C'est cette honnêteté, et aussi sa loyauté, qui lui ont interdit d'occuper de grandes charges auxquelles semblaient lui donner droit ses connaissances générales et spéciales. Il ne pouvait nullement y prétendre, en raison de son attitude envers l'autorité régnante.

Il se contenta d'une modeste chaire d'histoire d'Haiti au Lycée Alexandre Pétion, modeste non par la matière à enseigner, mais par la modicité du salaire.

Mon souvenir me le représente dans ces années lointaines où il était mon maître, avec sa redingote d'alpaga noir qui dégageait une certaine dignité, son pantalon de drill de teinte neutre, sa cravate de toile de fil nouée de façon à figurer un X, et sa serviette bourrée de livres ou de paperasses du journaliste.

Il se présentait, à nous de la seconde, avec l'auréole d'une très belle réputation. Nous l'admirions parce qu'il était l'auteur glorieux d'ouvrages que nous n'avions pas encore lus, et parce qu'il faisait partie de cette phalange de «fils de la lumière», au regard ardent et pur, venus de «La Ronde,» que nous rêvions déjà d'imiter un jour : les Windsor et Dantès Bellegarde, les Mirabeau Drice, les Seymour Pradel, les Pétion Gérôme, les Justin Godefroy, les Amilcar Duval, les Charles Bouchereau, les Damoclès Vieux, les Félix et Clément Magloire etc.

Nullement pédagogue, il faisait fi des programmes officiels, nous donnant un enseignement imprégné de son esprit, de son coeur, enseignement à base de patriotisme, plutôt une causerie sur Haiti, sur ceux qui l'ont faite, où luisait l'indéfectible espoir de lendemains radieux.

Nous n'appartenions pas aux mêmes villes, bourgs et bourgades : chacun, comme devoir, devait lui présenter l'histoire du lieu qui l'avait vu naître. Toutes ces petites patries, en dépit de leurs différences, des moeurs qui divergeaient, malgré les coutumes particulières qui les séparaient, c'était toujours Haiti avec ses heurs et malheurs.

Je crois qu'à un moment où certains désespéraient du pays, il visait à fortifier notre amour de notre coin de terre. De fait, nous sortions de ses cours avec une plus haute idée du pays, et je pense que, sans l'exprimer, chacun se promit, quand il serait un homme, de ne jamais faire souffrir sa petite Haiti.

C'est en 1907 que Justin Lhérisson nous montrait un visage d'inspiré, avec aux yeux cette lueur qu'on devait voir au regard des prophètes.

C'est cette année fatidique qu'il mourut, laissant inachevée une grande et noble tâche.

Depuis un ou deux mois, nous lisions sur son visage une expression triste, avec un air de fatigue. Il était presque toujours grippé et souvent interrompait son cours pour sucer des pastilles de réglisse. Je savais qu'il était marié et père de plusieurs enfants, et je songeais à la demi-misère qui étreignait les professeurs payés avec un grand retard et dans une monnaie que dévalorisait le change au dollar.

Un jour, il cessa de se présenter au lycée. Nous ne devions plus le revoir.

La mort de Justin Lhérisson ne fut certes pas un deuil national avec des pompes éclatantes. Ce fut un événement douloureux qui attrista ses élèves et assombrit ses amis, faisant à ceux-ci perdre un peu de leur confiance en la vie, en un destin favorable.

C'est cette même année 1907 que succomba Justin Godefroy, notre maître aussi, âme d'élite, grand caractère, en qui se réunissaient tant de qualités intellectuelles et morales. Toujours cette année-là trépassèrent d'autres membres du personnel du lycée.

Cette succession de décès, qui émut les esprits, était dûe, d'après certains hommes d'expérience de l'époque, à des troubles physiologiques consécutifs à la longue sous-alimentation que connurent beaucoup de nos enseignants.

Justin Lhérisson était, de tous ces jeunes et brillants intellectuels de sa génération, l'un des plus estimés. Il l'était, pour son talent d'écrivain, son courage de journaliste, l'autonomie de sa volonté. On savait aussi que l'amour de la patrie, la droiture de caractère, le dévouement au bien public étaient de ses certitudes essentielles, et tout cela formait l'unité de sa vie.

Justin Lhérisson : flambeau éteint ; grande espérance perdue ; tragédie des destinées exemplaires, hélas, inachevées ; modèle de vertus civiques ; renommée à l'abri du temps ; et pour tous : gloire commune...

FELIX COURTOIS

LA LANGUE ET LE STYLE DE JUSTIN LHERISSON

par Frère Raphael I. C. et Pradel Pompilus

La langue des deux «audiences» de Justin Lhérisson donne une image assez juste de la situation bilingue dans lequel nous vivons. Le narrateur utilise un français très correct, nuancé, adapté aux différents épisodes du récit. Mais quand le récit passe au mode dramatique, les personnages parlent comme dans la vie, français et / ou créole, suivant leur classe sociale et leurs habitudes de langage. Boutenègre parle un charabia qui fait pouffer de rire, mais ce jargon n'a pas été inventé de toutes pièces.

Quant au style, il a pour principal caractère la bonne humeur, reflet de la bonne humeur du narrateur. Celui-ci n'hésite pas à descendre parfois jusqu'au ton gouailleur : dans ce cas il cède la place à la populace, mais il lui arrive aussi de prendre lui-même le ton vulgaire. La constante bonne humeur de Golimin tient tantôt aux noms bouffons des personnages (Eliézer Pititecaille, Boutenègre, le général Borome, le Colonel Cadet Jacques, le nommé Maché Henchatte, le ministre Dellamin Allamin) : tantôt aux métaphores excessives du narrateur :

«Au carabignin final, Pitite Caille avait tellement émerveillé la foule que celle-ci (permettez-moi cette réminiscence) avait dépassé les colonnes d'hercule de l'admiration.» (p. 59).

«Un tremblement de terre d'applaudissements salua cette harangue» (p. 69) ; tantôt à l'enflure du style, aux impropriétés de termes et aux incohérences de la pensée, que Lhérisson prête à Pititecaille : «dans la sphère sereine de nos consciences droites et tangibles ; sous l'obédience de nos connaissances supra-sensibles ; il serait nécesaire que nous nous transportassions sur le mont Sinai et sur le mont Nébo et que de là nous proclamassions en face du grand Jéhovah, la trêve suprême et extrême (p. 31) ; tantôt à l'emploi inattendu et juste du mot créole dans le cadre de la phrase française : «Pititecaille et Boutenègre, heureusement avaient eu le temps de ouêter» (= de filer) (F.P. p. 65). Ce sont là les procédés les plus courants du comique de Lhérisson, procédés qui agissent pour la plupart sur les seuls Haitiens baignant dans la même culture que l'auteur. Mais il exploite bien d'autres moyens pour entretenir une gaîté souvent disproportionnée avec le tragique de la situation. En effet, les épisodes tragiques ne manquent pas dans la FAMILLE PITITECAILLE ni même dans ZOUNE CHEZ SA NINNAINE : Si Eliézer Pititecaille est bête et suffisant, il est loin d'être odieux et ses écarts ne méritent pas la sanction suprême, la mort.

Frère Raphael I. C. et Pradel Pompilus

Extrait de Histoire de la littérature haitienne,
manuscrit du tome 2.

LA SOCIETE HAITIENNE D'AUTOMOBILES S. A.

est fière de présenter au public haitien

Good Year

GOOD YEAR, une conception complètement nouvelle en matière de pneu.

GOOD YEAR, le pneu dont la caresse est en cordes de Polyester, ceinturé de fibre de verre.

Exigez GOOD YEAR, le pneu de durée imbattable

Exigez GOOD YEAR, à la société Haitienne d'Automobile.

L'ATELIER

INSTITUT DE DESSIN ET DE PEINTURE

33, Rue José Marty et Bellevue, 33

Boîte postale 181 — Port-au-Prince, Haiti W.I. — Téléphone : 2-4525

GALERIE D'ART — Studio NEHEMY

Cours de Dessin, de Peinture et d'Histoire de l'art

Ouvert tous les jours de 8 h à 6h p.m.

Dimanche et jours fériés sur rendez-vous

Tableaux des meilleurs artistes du pays

PRODUITS INDISPENSABLES

Rien ne remplace le BRASSO et le SILVO POLISH pour votre argenterie, vos objets en nickel, en cuivre, en métaux divers, etc...

Pour vos toilettes, le fameux HARPIC nettoie et désinfecte en même temps.

Utilisez le DETTOL, l'un des antiseptiques et désinfectants les plus puissants du monde, pour votre maison, votre hygiène personnelle, des petites blessures ou piqures d'insectes.

Comme laxatif, rien n'est comparable aux BROOKLAX, RY. W. L., G.S. TABLETTES,

doux et agréables à prendre. Essayez et vous ne serez pas déçus.

Adoucissez vos mains et votre peau avec la LOTION JERGENS, unique en son genre ainsi que les :

Savons JERGENS pour le visage.

Savon PERGENS pour le bain.

JERGENS Stick Déodorant. Cologne - DRYAD déodorants parfumés et les autres produits WOODBU-

---

Utilisez les chaises THONET de qualité supérieure,

en vente à la

TIPCO

Place Geffrard.

Achetez à la SHEICA ou à la TIPCO : Mosaiques, Céramiques, les plus jolis coloris.

Machines à coudre LA MADONA parmi les toutes meilleures sur place.

Plus de « black out » grâce aux Lampes à Kerosene 200, 350, et 500 bougies en vente à la TIPCO, Place Geffrard.

Antoine Innocent

ANTOINE INNOCENT, ETHNOGRAPHE*

par le Dr. Jean PRICE-MARS

Je suis l'un des rares compagnons de sa jeunesse qui ont eu le privilège de le coudoyer sur les bancs du vieux Lycée Pétion, il y a quelque cinquante ans.

Nous achevions alors nos classes d'humanités sous la direction des mêmes maîtres. Nous étions consumés par la même flamme d'espérance vers la conquête des mêmes objectifs de gloire et de considération.

Et depuis, nous nous sommes souvent rencontrés chacun selon sa tâche dans la même directive de l'honneur et de la droiture...

Cependant quoiqu'il eut été savoureux de rappeler «les neiges d'antan» ce n'est pas sous le signe du souvenir que je vous prierai de mêler nos joies éphémères à notre dilection de nous retrouver côte à côte, ce matin, pour apporter nos hommages à Antoine Innocent.

Je voudrais vous convier à quelque chose d'autre, à la mission plus instructive de découvrir quelques uns des aspects les plus originaux du talent de notre écrivain.

Il s'agit de démontrer en quoi Antoine Innocent s'est révélé dans «Mimola» un historien des moeurs, un analyste de nos coutumes, un ethnographe enfin, avant que cette discipline se fut implantée dans les préoccupations de nos hommes d'étude.

Mais, me direz-vous, **Mimola** n'est-il pas un roman dont la fabulation repose sur les péripéties de la vie d'une petite fille qui apesantie de lourdes hérédités souffrit du déséquilibre de sa personnalité à l'assaut des effluves pubères.

Peut-être est-ce bien là, apparemment du moins, la trame de ce petit livre qui n'a d'ailleurs énoncé d'autres prétentions que celles d'être un conte, une nouvelle, une oeuvrette d'imagination. Peut-être n'avez-vous été attaché, à la lecture de **Mimola** qu'au recit re-

---

* Extraits d'un discours prononcé à l'occasion du jubilé d'Antoine Innocent, le 29 mai 1949. (Conjonction No. 48 Décembre 1953)

latif à l'histoire de cette cassette dont les protagonistes du drame ont voulu se débarrasser en la jetant à la mer, sans penser que leur geste pouvait avoir des répercussions profondes et inattendues sur la courbe de leur vie.

Mais il y a quelque chose d'autre dans **Mimola.** Antoine Innocent, en analysant les motifs d'action de son héroine, s'est attaqué à la complexité d'un problème plus grave. Il a essayé de démontrer que nos plus lointains ancêtres peuvent exercer un apport à la constitution biologique de notre personnalité mais aussi par leur participation inexplicable au mécanisme psychologique de cette personnalité.

Troublante énigme qui, en ce moment-ci même, divise les savants les plus notoires du monde entier. Ne fait-elle pas surgir la question de l'hérédité psychologique et celle des caractères acquis ?

N'essayons pas en un tournemain de prendre position dans ce débat épineux. Il dépasse nos moyens d'information et d'investigation. Il s'inscrit dans les terribles conjonctures d'une joute scientifique qui dresse aujourd'hui l'Orient contre l'Occident dans une âpre bataille idéologique dont le destin même de notre planète est le dramatique enjeu.

Du reste, Antoine Innocent n'a fait qu'ébaucher les données du problème comme une illumination de précurseur en le posant en manière de substrat sur quoi s'échafaudent les croyances dans les profondeurs de l'inconscient.

Alors, dans la description des états de conscience de son héroine, il a été amené à faire valoir quelques traits de moeurs haitiennes qui sont si caractéristiques d'une époque maintenant périmée, qu'il est bon de nous y arrêter un instant afin de marquer combien la course inexorable du temps peut rendre inutile et inopérant tel aspect des croyances qu'on imaginait fondées en raison.

Vous connaissez tous, n'est-il pas vrai, dans quelle attitude d'anxiété et d'angoisse vivait Madame Georges, la mère de Mimola, lorsqu'elle s'est trouvée en présence de la maladie de langueur qui faisait dépérir sa fille, sujette à des crises morbides au cours desquelles cette jeune personne perdait connaissance et restait

inerte pendant des heures sans qu'aucune médication rationnelle put la soulager, encore moins enrayer le retour de ces crises inquiétantes.

Il vous souvient, n'est-il pas vrai, que c'est au cours d'un rêve que Tante Rosalie, l'aieule africaine, de Madame Georges, apparut à Mimola et lui fit savoir que Madame Georges avait transgressé les injonctions des dieux du Vodou en jetant à la mer la fameuse cassette suivie des reliques du culte ancestral consistant en jarres, **couis,** assiettes et autres objets tabou après la mort de Tante Rosalie, l'Africaine.

Enfin vous vous rappelez qu'incontinent Madame Georges jura de reprendre les traditions cultuelles qu'elle avait voulu abjurer. Dès lors, elle fit des **promesses** aux dieux de leur consacrer des offrandes, des libations, des repas en cérémonies d'expiation pour les avoir offensés inconsciemment afin d'éloigner le malheur qui semblait menacer la vie fragile de sa fille unique.

Et les premières réalisations de ces promesses se concrétisèrent en aumônes collectives, en des actes spécifiques de repas piaculaires et communiels divisés en quatre catégories distinctes :

Un café-les-pauvres
Un manger-les-âmes
Un manger-les-morts
Un manger marassa

*

De ces quatre ordonnances, nous ne retiendrons que les deux premières parce que depuis qu'elles ont été décrites, elles ont disparu de nos moeurs et ensuite parce que leur disparition même comporte un enseignement dont nous tirerons profit.

Elles ont disparu parce qu'elles correspondaient à un besoin qui a cessé d'exister. Elles étaient les organes d'une fonction aujourd'hui désuète.

Mais au fait savez-vous ce que fut il y a 40 ou 50 ans **Un café des-pauvres ?**

Encore que ces vocables soient suffisamment expressifs, ils ont tout de même besoin d'une explication complémentaire.

Le café des-pauvres consistait en une distribution solennelle d'un bol de café noir préalablement édulcoré accompagné d'un petit pain qu'à une occasion donnée on offrait à un groupement donné de pauvres gens habituellement logés ou réunis quelque part dans une ville déterminée.

Supposons que la ville dont il s'agit fut Port-au-Prince. Eh bien ! en notre capitale, il y avait jadis trois endroits expressément désignés où l'on pouvait rencontrer les pauvres assemblés dès quatre ou cinq heures du matin jusque tard avant midi. Ce fut l'esplanade de la vieille cathédrale, celle de l'Eglise Sainte-Anne et celle de l'Eglise Saint-Joseph. Que si donc quelque **ordonnance** eut assigné la dévotieuse distribution d'**un café aux pauvres,** il fallait préparer une quantité du breuvage, une trentaine ou une quarantaine de litres environ destinés à être transvasés dans un nombre adéquat de récipients, accompagnés d'autant de petits pains pour en faire l'offrande aux pauvres de la Cathédrale, de Ste.-Anne ou de St.-Joseph, tôt, aux heures matinales où l'on était certain de rencontrer ces troupeaux à leurs postes.

Puis-je évoquer ici un souvenir personnel ?

Dans ma petite ville, à la Grande Rivière du Nord, une telle offrande avait presque toujours lieu quelque part, près du marché, le plus souvent le jeudi, le vendredi ou le samedi, dans un vieux hangar où les «pauvres» de l'endroit avait leur permanence.

Plus rarement ils étaient appelés dans les maisons privées. Le groupement avait son chef et si je ne me trompe ce chef avait «un ménage» de sa condition. C'était à lui qu'échéait le privilège d'attribuer sa part à chacun des convives du repas collectif. La cérémonie commençait et s'achevait par des prières et des cantiques de circonstance composés d'un jargon dont ma mémoire malgré sa défaillance a retenu quelques bribes.

Un air de cantique :

«En donnant aux pauvres
Ça qui l'aura

Ça qui sacrifiera
Pour l'amour de Marie». etc.

Voilà ce que fut le café des pauvres dans une ville de province et le cérémonial n'était pas bien différent du spécimen dont Antoine Innocent nous a donné la description dans **«Mimola»**.

Il faut tout de même remarquer que jusque dans cette condition de misère humaine, il y avait des prétentions de hiérarchie, voire de distinction qui dénotent la profondeur de nos vanités.

Vous connaissez, sans doute, la boutade indignée de ce «pauvre» d'aujourd'hui qui répliqua fièrement à ce qu'il considérait comme un manque d'égards : **«m'pas pauvre con toute pauvre moin cé pauvre Sacré Coeur»**.

Je suis sûr que peu de gens dans cette assistance savaient ce que signifiait au juste l'expression pittoresque de **café des pauvres** pour la raison bien simple qu'elle énonçait l'existence d'une coutume qui a disparu ou presque disparu de nos moeurs — tout au moins à Port-au-Prince.

Sauf aux jours de fêtes paroissiales, la Police a débarrassé les abords de nos églises du troupeau d'infirmes, de loqueteux, d'estropiés qui en étaient les hôtes habituels.

Beaucoup d'entre eux n'encombrent plus la circulation dans les grandes villes. Ils sont maintenant gardés et soignés dans les Asiles de telle sorte que le café des pauvres qui était en fait une forme d'assistance sociale parée d'une résonance religeuse a également disparu de nos coutumes.

Ne faut-il pas savoir gré à l'auteur de «Mimola» de nous en avoir retenu le souvenir ?

Mais il a signalé deux ou trois autres traits de moeurs dont il convient de noter l'étrangeté.

*

Et d'abord il a consigné des habitudes qui furent communes, semble-t-il aux vieilles personnes proches de leur ascendance africaine et dont la perpétuation serait considérée, en ce moment, comme d'intolérables outrages à l'hygiène.

En effet, il a noté avec quelque malice que Tante Rosalie l'aieule, toute pleine de l'onction que donne l'autorité de l'âge, usait d'un geste singulier envers les jeunes gens qui s'arrêtaient devant elle pour lui présenter leurs respectueux hommages. Elle leur prenait la main dans ses mains osseuses et tremblantes et crachait trois fois dessus.

Drôle de moeurs.

Ne nous en moquons pas cependant.

J'ai entendu Monsieur Alfred Metraux dans la première Conférence qu'il fit jadis à la Société d'Histoire et de Géographie d'Haiti, raconter que quelque part, en Afrique, le Souverain d'une principauté a provoqué un grave incident diplomatique entre son pays et l'Angleterre pour avoir lancé un jet de salive au visage d'un Chef de Mission anglaise venu en visite dans son palais. Ce qui avait été considéré par le fils d'Albion, comme il eut été pour nous la plus incisive insulte n'était pourtant pour le Chef Africain qu'une marque de haute satisfaction et d'estime.

Si fantastique qu'ait été ou que nous paraisse ce paradoxe du protocole africain, il n'en a pas moins exprimé un aspect des coutumes du pays. Tant il est vrai que selon l'axiome bien connu chaque pays a ses coutumes et ses moeurs.

Qui sait peut être si le geste de Tante Rosalie n'était pas qu'un souvenir venu de quelque coin du Vieux Continent...

*

D'autre part, Antoine Innocent nous a donné des recettes culinaires de mets africains dont beaucoup ont eu leur vogue autrefois, en ce pays.

Par exemple, connaissez-vous le **Tom-tom** mélange de bananes mûres et vertes réduit en pâte par l'action du pilon et du mortier ? le **cham-cham** mélange pulvérisé de sésame (roroli) de pistaches grillées et de piment ? le **moussa** préparation de farine de mais cuite dans de l'eau de poule bouillie ?

Ce sont autant de spécimens de mets africains qui n'ornent plus les tables haitiennes et dont on ne peut plus retrouver les traces qu'à la campagne parmi les traditions religieuses des masses rurales.

*

Par ailleurs, notre écrivain a livré à la dilection de ses lecteurs des tranches de vie si saisissantes dans leur respectabilité d'un demi-siècle d'existence que leur analyse procure un indicible plaisir à l'observateur d'aujourd'hui.

Tel est le **manger des âmes.**

Il consistait tout à la fois en un rite de pénitence et en un acte de pitié sociale. Il était, par essence, un devoir solennel de charité accompli au bénéfice d'une multitude d'hommes perdus de détresse et confondus de misère. Il s'adressait à une catégorie de pensionnaires de la terrible institution de la Rue du Centre : la Prison. Il consistait en secours culinaires à apporter à un groupe spécial de prisonniers d'avant l'Occupation Américaine de 1915, avant la réforme des prisons.

Et savez-vous ce que furent ces prisonniers ? des condamnés de droit commun aux travaux forcés à perpétuité, des repris de justice dangereux, soustraits à la circulation pour la protection de la société, des meurtriers et des voleurs en instance de jugement et fort souvent oubliés par les juges d'instruction d'alors — tous des inconnus à jamais ignorés de la pitié humaine, et se mêlant à eux dans la confusion des détresses insondables — un ramassis d'être étranges et extravagants, les détraqués, les fous, les déments sombrés dans la déchéance irrémédiable de leur personnalité, tous jetés pêle-mêle dans une promiscuité sordide, malodorante et sans issue. Telle fut la catégorie des âmes auxquelles la pitié sociale de temps en temps accordait le bénéfice d'une assistance temporaire sous forme de mangeaille collective.

Ce fut à cela qu'on décocha la qualification de **manger des âmes,** il y a quelque 50 ans. Et ce fut l'accomplissement de cet acte de solidarité humaine que les croyants du Vodou transformèrent en rite religieux en attribuant une vertu de rédemption à la soumission du fidèle aux impératifs de cette ordonnance des dieux.

Et d'abord, avant d'y obtempérer il fallait offrir un témoignage d'humilité.

En général, ce devoir incombait aux femmes. La croyante, vêtue ou non d'une robe de pénitente en calicot, brabant ou toile écrue, devait se munir d'un panier et d'une écuelle et pénétrer dans les marchés publics ; puis devant chaque étalage solliciter l'aide d'autrui en clamant : «manger les âmes» sans se soucier ni des railleries ni des quolibets éventuels. Mais je dois dire tout de suite, qu'en général, elle était accueillie partout avec bienveillance et c'était à qui s'empressait de jeter dans le panier ou l'écuelle de la pénitente tout ce dont il pouvait disposer.

Ainsi, en fort peu de temps, elle pouvait convertir sa provision en d'imposantes victuailles préparées à l'intention des prisonniers.

Alors, au jour fixé, on pouvait voir défiler, à travers Port-au-Prince, indifférent une grande procession de porteurs de baquets et d'ustensiles divers, recouverts de nappes blanches, en direction de la Prison.

Voici d'ailleurs comment Antoine Innocent décrit la scène à l'arrivée de la procession.

«Après avoir franchi la grande barrière rouge et l'avant-cour, il fallait traverser un long corridor aboutissant à la cour intérieure.

C'est là que l'orgie doit avoir lieu.
On dépose à terre gamelles, casseroles, terrines, marmites, paniers.

Aussitôt sortent des cellules sombres où ils sont parqués par vingt, trente, quarante, des monstres à forme humaine, à demi nus, aux torses luisants et crasseux, aux pantalons effilochés, aux guenilles sordides.

Tout ce bétail couvert de **carangues** et d'autres vermines parasites, se rue sur ces femmes peureuses qui finiraient par abandonner la place sans l'intervention de la garde.

Alors les coups de bâtons tombaient dans le dos, sur la tête de ces affamés qui se sauvaient et revenaient encore sous cette grêle réclamer leur pitance.

Ce n'était plus une rûche mais une caverne de brigands, de voleurs, de bandits de toute espèce, de toute nuance, de tous les degrés.»

Telle était la caractéristique du **manger des âmes** en l'an 1906.

N'est-ce pas que la coutume et le spectacle méritaient d'être rappelés du point de vue folklorique puisque tout cela s'est évanoui aujourd'hui que le régime des prisonniers de toute catégorie s'est amélioré par un contrôle plus effectif de l'Etat ?

Et puis, enfin, non seulement notre âge est devenu plus sceptique sur l'efficience des gestes mystiques tels que celui qui incarnait le **manger les âmes** mais, la circulation effarante de l'automobile n'eut point permis le pieux défilé des processions destinées à transporter le matériel des banquets de commisération sans compter que la pression économique rend la générosité publique plus réticente en tout ce qui concerne la collecte pour des fins comme celles dont il s'agit.

*

Et maintenant faut-il poursuivre nos remarques en considérant dans l'oeuvre d'Antoine Innocent l'apport qu'il a fourni aux études d'ethnographie haitienne en décrivant le **manger des morts et** le **manger marassa** ?

Si pittoresque et si vivante que soit la relation qu'il en a faite dans **Mimola,** ces cérémonies forment l'ossature des offrandes piaculaires et commémoratives des rites vodouesques encore en honneur dans les centres ruraux. D'ailleurs la matière a été si souvent discutée, sassée et ressassée depuis que notre école ethnographique en fait l'objet de ses recherches, qu'il serait superflu d'en parler ici.

Ce qu'il faut en dire de suite c'est qu'Antoine Innocent fut le premier à l'utiliser dans l'élaboration de l'oeuvre d'art.

A ce propos, il a situé à Saut d'Eau le pèlerinage obligatoire qui associait la démarche des vodouisants à la ferveur chrétienne des désespérés en quête d'un soulagement à leurs misères. Aussi nous-a-t-il donné un tableau d'une randonnée à Ville-Bonheur fort dis-

semblable du spectacle qui s'offre à nous à l'heure actuelle au jour de la fête paroissiale de cette petite localité. Tout de même c'est en décrivant les préparatifs du pèlerinage qu'il a mis sur les lèvres d'un personnage de Mimola la candide chanson suivante :

A la dix zè sonnin
Maman mété m' déhô
Machine moin en bas bram'
Pititt' moin sou coté m'

Refrain

Pas pleuré mon enfan
Pas pleuré
Pas pleuré mon enfant
Pran courage (bis)

*

Quel qu'en soit le mérite au jugement de la plus lointaine postérité, elle (l'oeuvre d'Antoine Innocent) gardera à jamais celui d'avoir été l'initiatrice du mouvement qui fit entrer la matière des croyances populaires dans un ouvrage de fiction.

Certes, à la même époque que parut Mimola, Justin Lhérisson fit état de la même matière dans «La Famille des Pitite Caille». Mais c'était pour corser son immortelle satire sociale et politique qu'il utilisa un fait social du moment à la portée de l'observateur le moins attentif tandis que Antoine Innocent a mis en relief l'importance capitale que revêt le phénomène des croyances dans la structure psychologique de la personnalié haitienne. Il a un J. B. Cinéas, un Maurice Casséus, un Phito Marcelin, un Pétion Savain pour ne citer que les plus notoires.

CABLE ADDRESS
VALCANEZ

VALERIO CANEZ & CO.

PORT-AU-PRINCE, HAITI

P. O. BOX 243
TEL 2-0636

DISTRIBUTOR FOR :

GENERAL ELECTRIC

PRODUCTS

INTERNATIONAL
GENERAL ELECTRIC CO. INC.

Radios
Hi-Fidelity
Freezers
Réfrigérateurs
Cuisinières Electriques
Chauffe-Eau
Moteurs
Appareils à Air Conditionné
Ampoules Electriques
Appareils de Rayons-X
Appareils Thérapeutiques
Stérilisateurs
Metabolor
Tables & Lampes d'Opération
Matériel Electrique
Lustres & Appliques Electriques

E. I. DUPONT DE NEMOURS
& CO. INC.

Films de Rayons-X
Produits Chimiques

BLAUPUNKT-WERKE
Radio-Phono- Radio Auto

WINPOWER Mfg. Co.
Générateurs-Diesel & Gasoline

THE PERMUTIT Co.
Appareils de Purification d'eau

AMPEX CORPORATION
Stereophonic Tape Recorders

UN STYLE UNE DIMENSION
A LA MESURE
DU BUDGET DE TOUTE FAMILLE
LES REFRIGERATEURS
GENERAL ELECTRIC
QUALITE SUPERIORITE SATISFACTION
VALERIO CANEZ & Co.
DISTRIBUTEUR POUR HAITI

Pour

bonne

Impression

rien

ne

vaut

l'IMPRESSION

HENRI

DESCHAMPS

Téléphone : 2-2215

2-2216

Bonnes pages des trois Romanciers

UN MENAGE DESUNI : LES THAZAR

Cilotte était à peine au lit que des cris de colère, partis de la salle à manger, lui arrivaient, comme sonnant le glas de son amour.

— Mon Dieu, sanglotait la pauvrette, mon Dieu, il n'y a que le puissant et maudit argent qui soit capable d'introduire la paix dans cette maison...

Les cris montaient, montaient toujours.

— Je suis un honnête homme, clamait une voix,

— Vous êtes une nullité, répliquait une frémissante voix de femme. Et qui pis est : un imbécile, un triple, un quadruple imbécile.

C'était tout simplement une scène qui venait d'éclater entre Madame et Monsieur Thazar — à propos de bottes

A force de mener un train de maison et de vouloir vivre sur un ton que ses moyens ne lui permettaient pas de soutenir, Madame Thazar succombait littéralement sous le poids des ennuis d'argent. Elle avait usé de toutes les ficelles, des plus subtiles navettes, et la vie devenait plus difficile, les dettes plus impérieuses, et les dettes de Madame Thazar ne manquaient pas d'une certaine allure : la superbe Valentine n'avait pas seulement une dette intérieure, mais elle avait encore une dette extérieure, tout comme les Etats dignes de ce nom. Aussi les papiers timbrés des avocats de messieurs les fournisseurs pleuvaient-ils dru sur la malheureuse ; Delhi qui était passé maître au barreau dans l'art de traîner en longueur les affaires de justice, sut obtenir pour elle

des sursis invraisemblables, si bien que du côté extérieur Madame Thazar était assez tranquille. «Je lutterai, disait-elle avec énergie, je lutterai». Par des manoeuvres habiles, combinées de concert avec Cresson, la dette intérieure fut tant bien que mal comba tue ; seulement voilà qu'une circonstance particulière venait tout déranger : le mariage prochain d'Aline Austis.

Il fallait une toilette et un chapeau dernier cri pour Cilotte, et l'heure de lancer la commande à l'étranger avait sonné, Cilotte assurément possédait plus d'une robe et plus d'un chapeau méritant de figurer avec honneur dans n'importe quelle cérémonie — c'est qu'on les connaissait déjà !

Vous voyez d'ici quel scandale cela serait lorsqu'en parlant des toilettes les plus fraîches, les plus sensationnelles de la noce Austis-Vianey , lorsqu'on dirait, par exemple, que Madame Grog était en surah, Madame Henger en foulard orné de broderie d'Irlande, Madame Gluten en voile façonné de Valenciennes, Mademoiselle Laubépin en crêpe de Chine, et puis de Mademoiselle Thazar on laisserait dédaigneusement tomber : «Oh ! vous savez, elle avait cette robe et ce chapeau déjà portés au mariage de X...»

Ah ! non. Madame Thazar n'était pas femme à supporter qu'on parlât ainsi de sa fille ! Aussi il fallait que la commande partit coûte que coûte ; — et en attendant qu'une combinaison à cette fin se présentât à son cerveau en travail — la terrible femme soulageait ses nerfs en faisant des scènes douloureuses au pauvre Monsieur Thazar, qui ne sachant où donner de la tête, déborda.

— Mais, sacré nom d'un chien, fulmina le brave homme, fichez-moi la paix à la fin ! Où voulez-vous que je prenne de l'argent pour vous en donner ? N'en avez-vous pas assez gaspillé comme çà ? J'ai suffisamment de revenus pour vivre tranquille ; dans ce dessein je vous en ai laissé la libre disposition, mais vous administrez si mal les intérêts que je vous ai abandonnés, vous avez su si bien tout embrouiller qu'il ne m'est plus possible de m'y reconnaître ! — Je ne dis rien, je souffre en silence, avec ça vous trouvez moyen de vous plaindre et de m'abreuver journellement d'injures. Je commence à en avoir assez, vous concevez !

Madame Thazar suffoquait.

— Comment !... Comment !... Vous vous permettez d'élever

la voix, vous, le triste sire, incapable de subvenir aux besoins de sa famille !

— Vos insultes ne sauraient m'atteindre, répliqua avec dignité M. Thazar, et comme disait Guizot dans une semblable occurence, elles n'arriveront pas à la hauteur de mon dédain !... J'ai travaillé comme un mercenaire pendant plus de vingt années, j'ai prouvé que ce n'était ni le courage, ni l'intelligence, ni l'aptitude au négoce qui me manquaient ; les mauvais jours venus, j'ai pu, par la rectitude de ma conduite, obtenir de mes créanciers un concordat que j'ai fidèlement exécuté, et, mes affaires honorablement réglées, je suis sorti avec de quoi vivre sans tendre la main à qui que ce soit. Cependant, seuls les miens se sont mis à m'accabler et m'ont fait un crime de n'avoir pas frustré mes créanciers ! Si je m'étais conduit comme un voleur, j'eusse été le mari le plus chéri, le père le plus gâté de la terre haitienne ; mais je suis un homme de bien, et voilà que l'existence qu'on me fait est pire que l'enfer !

Assise près de la table de la salle à manger, Madame Thazar se mordait les lèvres en trépidant nerveusement du pied.

M. Thazar continuait, intraitable :

On peut dire et faire ce qu'on voudra, je n'hypothéquerai ni ne vendrai aucun de mes immeubles, qu'on se le tienne pour dit ! Je sais que tous les mauvais traitements qu'on me fait subir dans cette maison, c'est pour me porter à capituler ; mais je suis haitien avant tout, on ne me dégoûtera pas ! Nous avons des revenus, vivons de nos revenus. Je m'en tiens là et ne veux rien savoir.

— Nos revenus, ragea Madame Thazar, nos revenus ?... Mais ils se chiffrent à 250 gourdes, nos revenus ! C'est à peine de quoi se nourrir au change actuel... Je sais que selon vous, du moment qu'on a le «ventre plein», le reste importe peu; mais l'on ne vit pas rien que pour manger, l'on vit surtout pour le monde où il est nécessaire que l'on tienne son rang. Pour cela, il faut se vêtir convenablement, mener un certain train de maison, recevoir, s'acheter mille riens indispensables, sauver les apparences enfin !

M. Thazar secouait négativement la tête :

— Quand on n'en a pas les moyens, on s'abstient, dit-il.

«Les Thazar p. 104 à 107»

Epicerie Rigaud

28, Angle des Rues Grégoire et Darguin

vous offre les articles suivants :
Vins, Conserves, Provisions alimentaires
toutes sortes de produits de beautés.

PRIX AVANTAGEUX

« Belle femm, cé bel malheu »
dit le proverbe créole

mais celle qui sort de l'Institut de Beauté Paule Duncan
est heureuse... et rend heureux

Institut de Beauté
Paule Duncan

61 Avenue des Dalles (Petit Four)
Port-au-Prince

Coin d'Art Paintings

Exposition Permanente
Travaux d'Art en tous genres
Joseph JACOB — Dir. Propriétaire
Artiste Peintre

— Et votre fille ? ... Vous ne pensez même pas à votre fille ! Quel monstre d'égoisme vous faites, c'est effrayant ! Cependant il faudra bien que Cilotte se marie, et brillamment, s'il vous plaît !

— C'est tout trouvé, il me semble que Monsieur Brion...

Madame Thazar éclate:

— C'est ça, un Haitien ! Vous trouvez tout naturel qu'une jeune fille comme Cilotte épouse un Haitien !

— Certainement. Outre que Monsieur Brion est très bien de sa personne et appartient à l'une des plus anciennes et des plus honorables familles port-au-princiennes, mais encore il a une situation et beaucoup d'avenir.

— Quant à bien, oui, il est bien, Brion, ça, personne ne peut le nier. Pour moi ce qui concerne son avenir, je vous le demande en conscience, quel avenir peut avoir un Haitien en Haiti ? surtout un Haitien bien... J'admets que Brion, quand il ne sera plus bon à rien et s'il reste bien tranquille, arrive par un hasard à être minitsre de la justice, un jour. Et puis après ?

— Je ne trouve pas que ce serait si méprisable...

— Moi, je trouve que ce n'est pas là une situation. Aussi Cilotte n'épousera qu'un étranger, fourrez-vous ça bien dans la tête !

— Alors pourquoi encouragez-vous Monsieur Brion à venir ici ? Pourquoi facilitez-vous ses assiduités auprès de Cécile !

— Pardi, pour porter Schlieden à marcher ! Quand Schlieden se rendra compte que Brion va lui souffler Cilotte, il demandera sa main, ça ne fera pas un pli. Brion est ce qu'on appelle —, ni plus ni moins.

— Est-ce que votre fille est au courant de ce beau plan ?

— Non. Si je la mettais au courant, elle commettrait des maladresses. Schlieden qui n'est pas bête, verrait le jeu. Il faut que Cilotte soit sincère, et elle l'est, car elle commence à aimer Brion ; donc Schlieden ne tardera pas à marcher. Et même il a commencé.

— Pauvre Monsieur Brion !

— Plaignez-le donc ! Si ce garçon avait une lueur de perspicacité, il aurait compris que Cilotte n'est pas pour sa «binette»... Non en vérité, voyez-vous cela ; J'aurais fait de Cilotte la perle qu'elle est pour la donner à un Haitien ! Merci bien.

M. Thazar se roidit :

— Monsieur Brion vaut Monsieur Schlieden !

— Je n'en disconviens pas. Aussi bien, là n'est pas la question. Brion est intelligent, beau, fin grand seigneur ; mais c'est Schlieden qui convient à Cilotte, parce que c'est comme ça. Sans compter qu'avec un gendre du calibre de Schlieden, vous prendrez immédiatement de l'importance et cesserez pour le coup d'être ridicule.

M. Thazar se busqua avec dignité.

— Je ne vois pas, s'écria-t-il, où vous prenez que je sois ridicule ! Je suis un honnête homme, j'ai travaillé toute ma vie. Des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont porté à régler mes affaires, je ne dois à personne ; il me semble, au contraire, que je suis un père de famille méritant le respect de tous. Je ne puis conséquemment souscrire à vos dires tendancieux : un petit blanc quel qu'il soit, ne saurait me donner du relief.

— Ou dèyè oui, compè, ala dèyè ou dèyè ! laissa échapper Madame Thazar dans un débordement d'exaltation.

M. Thazar en fut atterré : il s'affala dans une chaise.

Les Thazar p. 109 à 111

LE MARIAGE D'OTTO

— Alors, il a beaucoup dansé avec toi à ce bal ?

— Oui, mère.

— Et que t'a-t-il dit ?

— Oh ! presque rien. Il répétait tout le temps la même phrase et riait toujours.

— Ça devait être gai ! En tout cas, tu aurais dû l'inviter à nous venir voir.

— J'ai pensé que cela serait peu convenable ; mais mon frère n'a pas manqué de le faire.

— Alors, Arthur l'a invité, il fallait commencer par me dire ça.

— Oui, mère, et pour cet après-midi, quatre heures.

— Ah ! si ce mariage pouvait se faire.

Et Mme Austis se mit à songer... Evidemment ce n'est pas là le mari qu'elle aurait rêvé pour Aline, si fine, si jolie, si gracieuse dans sa sveltesse de petite princesse de rêve. Mais que voulez-vous ? Il n'y a qu'**eux** qui aient une situation convenable et définie, on est bien obligé de se les arracher.

— Et comment est-il, ce monsieur Tcherniüsst ? — mon Dieu il faut éternuer pour prononcer ce nom ! —

— Mais maman, il est à peu près comme les autres, seulement il est très rouge et a des cheveux «carotte».

— Pauvre chérie ! (Elle embrasse sa fille) — Et qu'est-ce qu'il est Monsieur, Hessois, Wurtembergeois, Bavarois ?...

— Il est Peméranien.

— C'est loin la Pemeranie, au nord de la Prusse, bigre ! Enfin c'est toujours un Allemand.

— Et puis — il est riche — il a des consolidés, ma chère.

En effet, M. Otto Seddlits Tcherniusst, débarqué gueux sur le Port-au-Prince, quatre ans auparavant, était alors riche et regorgeait de bons consolidés rapportant des intérêts fantastiques — que nous avons payés et payons pour savoir. Est-ce à un travail prodigieux, à une habilité sans égale ou bien à son génie d'homme d'affaires que M. Tcherniusst a dû gagner sa fortune stupéfiante qui fit l'admiration des simples ? Quelques légers coups de pinceau vont vous mettre au fait de son curriculum vitae.

Jusqu'à l'âge de trente ans, Otto mena une vie plutôt lamentable dans son pays ; il fut successivement palefrenier à Stettin, garçon de café à Berlin, et cireur de bottes à Hambourg ; il vaquait à cette profession libérale, lorsqu'il reçut une lettre contenant un chèque de mille marks de son ami et cousin Ottfried Bffisst, qui l'appelait en Haïti «un pays où l'on n'a pas besoin de travailler pour s'enrichir» et les mille marks, spécifiait Bffisst «étaient pour payer son passage et s'acheter un costume, du linge et quelques objets indispensables de toilette.» En finissant sa lettre, Ottfried atteignait presque au lyrisme : «C'est un pays riche ! riche ! vous n'avez pas idée comme ce pays est riche ! Et surtout combien les Haitiens sont bêtes ! ajoutait-il avec une juste admiration pour nous. En même temps il envoya à son ami une lettre de recommandation pour une maison de Banque de Hambourg. Et quand M. Otto Seddlits Tcherniusst s'embarqua sur le cargo boat qui devait le déposer à Port-au-Prince, il avait dans sa poche une autorisation, en règle, de tirer des traites sur la dite Banque jusqu'à concurrence de trente mille dollars...

Il y avait cinq jours qu'Otto foulait le sol sacré de notre patrie, quand l'Etat Haitien, lança ce qu'on appelle — par euphémisme sans doute — un emprunt qui fut couvert sans aucun retard. Otto s'empressa de réaliser ses trente mille dollars qu'il vendit immédiatement contre du papier à 18%, ce qui lui donna quatre-vingt quatre mille gourdes qu'il prêta à l'Etat, qui prit l'engagement, par l'entremise de la Banque Nationale, de lui rembourser quatre vingt quatre mille dollars avec les intérêts de un et demi pour cent par mois sur cette valeur. Et l'Etat toujours par le canal de la Banque Nationale, affecta des droits en or au dit remboursement, capital et intérêts.

Otto ouvrit ses grands yeux verts, passa ses grosses pattes velues dans ses cheveux roux et se dit : «Voilà un peuple bête ! C'est incroyable ! ! !

Au bout de quelques mois, Otto payait à la Banque de Hambourg les trente mille dollars, avec intérêts et commissions qu'il lui devait, et restait à la tête d'une fortune de plus de cinquante mille dollars qui rapportant près d'un millier de dollars par mois.

Il n'avait plus qu'à continuer et il continua. On voit qu'il n'eut pas à travailler, ni à dépenser du génie, ni même à faire un effort cérébral quelconque. Il y a bien quelqu'un qui travaille dans tout cela, c'est le paysan haitien, et ce sont les droits en or qu'on prélève sur le café qu'il cultive, qui servent à engraisser non seulement les Pffisst, les Tcherniusst et leurs pareils — mais encore toute la nuée des parasites indignes qui s'en va se succédant patriotiquement.

On comprendra sans peine, qu'étant devenu un personnage de cette importance, Otto ne suffisait pas pour les «demanderesses» comme on dit. On l'invitait à droite et à gauche. C'était une crême par ici, un lunch par là, un déjeuner à Pétion-Ville, un dîner à Turgeau, une promenade à cheval à Bizoton, une excursion en plaine. Otto se laissait faire, étonné de se trouver si

sympathique, si choyé, si goûté. Les Haitiennes lui semblaient sociables, infiniment aimables, s'ingéniant à faire oublier à un pauvre étranger qu'il était à plus de deux mille lieux de sa patrie et pour leur prouver sa reconnaissance,, il buvait et mangeait tout ce qu'elles voulaient. Le diable était de lui faire dire ses «intentions». Il s'obstinait à ne pas s'expliquer. Il disait toujours «oui», riait quand on riait — et la conversation s'arrêtait généralement là ! **(Masques et Visages p.6 - 8).**

Le mariage d'Otto et d'Aline Austis n'eut pas lieu : Otto happé par les Hanchois, oublia l'invitation d'Arthur Austis et, à la réception organisée par ses nouveaux amis, mangea si gloutonnement qu'il mourut d'indigestion dans la nuit même.

REGARDS SUR LA POLITIQUE

Sous la vigoureuse impulsion de Kraussman, la maison de commerce de Madame Rorrotte est devenue, en deux commandes, trois emprunts, la solide banque Kraussman et Cie. Matoute (1) a épousé Kraussman, et des gens qui affectaient de la dédaigner autrefois, l'accablent de visites aujourd'hui et sont énivrés d'orgueil lorsqu'elle leur fait l'honneur de leur en rendre une petite de cinq minutes et s'arrangent pour que tout le monde sache que «Madame Krausman était à la maison hier et a passé l'après-midi avec nous».

Et lorsque Madame Kraussman, parée comme une idole passe immobile et droite dans son buss, elle jouit profondément en s'imaginant que Port-au-Prince pétrifié la regarde avec admiration, rage et envie. Et ce sentiment fait tout son bonheur...

Dans la politique Sirius Neptune et Philipe Auguste ont réalisé leurs ambitions de non-valeurs ; ils furent quelque temps ministres, on a souri et ce fut tout.

En revanche, Pascal Larcher n'est rien ; il fait du tafia en province, et de loin en loin, publie des études pleines de vues neuves et débordant de sève, appréciées seulement par quelques esprits cultivés.

---

(1) — Fille aînée du sénateur Jean-Baptiste Rorotte dit Séna.

Gérard Delhi n'est rien, il vit seul à la campagne, en sage, voyant de rares amis, se contentant de peu, ce qui est peut-être la meilleure façon de n'être pas trop malheureux. Claude Sartène n'est rien, il donne des leçons particulières à des fils de famille, et plus hautain que jamais, «ignore» volontairement tout ce qui a trait à la vie publique ou privée en Haiti.

Au Sénat de la République, Rorrotte devint presque une puissance. Ses vues progressistes, son désintéressement nettement établi, sa modération digne et peut-être aussi sa fortune, attirèrent l'attention de ses concitoyens qui firent de lui, malgré ses protestations, un candidat...

Les citoyens besogneux, attendant la sportule du premier venu, le pronèrent à l'envie, comptant qu'il les gorgerait de faveurs ; les pharisiens le vantèrent, espérant des contrats et des concessions qui leur assureraient de belles rentes au détriment de la communauté.

Mais il valait mieux que toute cette écume, car en son âme et conscience il croyait que la seule excuse d'un homme placé dans un des postes élevés de l'état, fut d'être utile, c'est-à-dire de consacrer entièrement ses facultés à rendre l'existence tolérable au citoyen, par le respect de ses droits et la protection de ses intérêts.

Rorrote combattit courageusement les projets des ministres qui se faisaient les complices des étrangleurs de la nationalité haitienne. Sur les bureaux du Sénat, il déposa des propositions de loi excellentes qui furent votées, mais que les politiciens détournèrent de leur sens.

Comme il était riche, que son intelligence était désormais au service du bien commun, et que les soupirs d'Haiti mourante avaient trouvé un écho dans son coeur, les délateurs l'appelaient pertubateur et s'acharnèrent sur ses actes, sur ce qu'il disait et surtout sur ce qu'il ne disait pas.

Il dut s'enfermer chez lui, ne recevant personne, n'écrivant jamais une ligne, on trouva pourtant moyen de le «compromettre», il fut arrêté et jeté dans un cachot immonde. Les âmes d'élite le plaignirent, les faquins dirent qu'ils avaient «vu ça pour lui». Au malheur il opposa un front serein, et à ses persécuteurs, un sourire méprisant. Durant les quelques mois qu'il passa en prison, il garda l'attitude tranquille d'un philosophe et le silence dédaigneux d'un stoicien.

Un matin, on le trouva mort dans son cachot.

Epilogue de Séna

Claude Duval

RUE DES CASERNES

«Active member
of Automotive Engine Rebuilders Association»

Reconditionnement de moteurs à essence et Diesel

Cônes d'embrayage et de débrayage — Freins

et tous les travaux de mécanique automobile

Vente de pièces détachées
pour voitures et camions européens et américains.

VERSAILLES BIGIO FRERES

Montres Suisses : Oris, Movado, Girard Perregaux

Consul.

Parfums Français

Bijoux en or 18 carats.

LES PATES ALIMENTAIRES

« C O Q »

JEAN BARTHE

AVENUE DESSALINES

Coquilles — Coudes — Spaghetti — Coudes Côtelés

Nouilles — Lettres Rondelles — Chiffres — Fidelini est

en sachet de 1/2 et 1#

Une demi-heure après, lorsque Cilotte arriva au jardin, elle n'aperçut pas tout d'abord Brion. Le jeune homme, qui était vêtu d'un complet veston sombre et coiffé d'un feutre mou cassé sur les yeux, s'était dissimulé derrière un caimittier proche du petit bassin d'arrosage. De ce fait, il se trouvait à l'abri de tous yeux indiscrets et même des lueurs encore plus indiscrètes de la lune baignant le domaine entier. Comme il remarquait que Cilotte hésitait à avancer, il se montra :

— Vien par ici, dit-il, il y a de l'ombre.

La pauvre Cilotte était tremblante de peur et d'émotion. Elle avait arrangé dans sa tête tout un long discours pleins de ménagements délicats pour signifier à son amoureux que c'était fini... Et voilà qu'en se retrouvant près de lui, tout cela s'était évanoui, elle ne savait plus quoi dire... Brion l'avait prise dans ses bras et s'était mis à l'embrasser en lui disant des choses tendres, des folies ! Et elle pleurait, lasse, très lasse, se sentant mourir toute. Elle était à sa merci... Mais il avait trop de coeur, un trop haut souci de l'honneur pour abuser de la faiblesse d'une jeune fille.

— Mais pourquoi pleures-tu ainsi ?... Pourquoi ?

— Ah ! Lionel... Ah ! Lionel...

Elle n'en pouvait dire davantage et elle s'accrochait à lui désespérément, sentant qu'elle aimerait cet être toute sa vie et qu'il fallait pourtant s'en séparer, — parce que sa mère le voulait et parce qu'elle même aussi le voulait, hypnotisée par un avenir de luxe, une vision d'existence éblouissante et folle...

— Est-ce que je t'ai fait de la peine ? demanda-t-il en la respirant doucement.

— Non... oh ! non.

— Alors explique-moi.

— Eh bien !... «on» a demandé ma main... maman a accepté, et... moi aussi.

Elle avait dit cela simplement, d'une voix sourde, douloureuse, mourante... Mais elle avait dit cela et elle éprouva un grand soulagement.

Lui, n'avait fait qu'un geste, il s'était détaché d'elle et s'était appuyé contre l'arbre. Lorsqu'il put parler, il murmura.

— Quand cette demande a-t-elle eu lieu ? ... ce soir ?

— Non. Depuis hier après-midi.

Cette réponse lui causa une souffrance plus aigue peut-être que la terrible nouvelle qu'elle lui avait annoncée une demi-minute auparavant. Et il pensa au rôle qu'il jouait depuis vingt-quatre heures, au ridicule qui le couvrait, aux sourires dont il avait dû être l'objet de la part de tous... et il sentit monter en lui une rancune immense contre la jeune fille.

Elle dit :

— Je n'ai pas eu la force de te mettre au courant plus tôt... Voilà pourquoi j'ai tant attendu... comme c'est demain les fiançailles, alors tu comprends...

— Vous devez être contente, me voilà la risée de tous.

— Oh ! Lionel... personne ne sait encore... pas même papa.

— Mais «lui», il sait, lui ! Ah ! s'il croit que cela va se passer comme cela, il se trompe ! Et il peut demander à Remo si ma main tremble lorsque sur le terrain je presse la détente d'un pistolet !

— Ah ! non, pas ça... pas de rencontre... pas de scandale autour de mon nom. Promets-moi cela ! je te connais, si tu promets, tu tiendras ta parole... dis, tu me promets ?

Il garda le silence.

La conscience du danger la rendit vaillante. Elle ajouta, résolue, très maîtresse d'elle-même :

— D'ailleurs ce n'est pas sa faute à Schlieden. Il n' a demandé ma main qu'autorisé par moi. J'ai bien voulu... personne ne m'a forcée.

— Au moins, vous êtes franche.

— Cela vaut mieux. J'épouse Schlieden parce que je ne veux pas de la vie petite, mesquine, tracassière des ménages sans fortune. J'ai trop vu, hélas ! par l'exemple que m'ont montré mes père et mère quel abîme de tristesse, de mensonge et d'injustice l'insuffisance d'argent pouvait creuser entre d'honnêtes gens ! Moi seule sais ce que j'ai souffert et quelles angoisses ont souvent, trop souvent, déchiré mon coeur lorsque j'assistais à certaines scènes... — C'est pourquoi je me suis juré à moi-même que je ne ferais qu'un mariage solide, garanti, avec un étranger bien posé ! Evidemment tu n'es pas un pauvre diable, mais tu es Haitien, et ton petit avoir est à la merci du plus infime bouleversement. A ton premier exil, ce sera fait du peu que tu as : or, je ne veux pas souffrir... tu me comprends ?

— Oh ! c'est si clair !

— Tu me promets de ne plus provoquer Schlieden ?

— Du moment que c'est vous qui le choisissez, je n'ai plus rien à dire. Une provocation de ma part eût été un ridicule de plus dont je me serais drapé. Cela fût devenu une spécialité. Merci bien.

— Toi ridicule ! Mais tu es fou ! Est-ce que des êtres comme toi peuvent être ridicules ? Tu ne vois donc pas que je t'adore et que si j'épouse un autre, c'est en vertu de considérations absolument particulières. Quand j'envisage les choses de sang-froid, je me demande comment j'ai pu vivre ces jours-ci qui viennent de s'écouler sans devenir folle ! La nuit dernière je n'ai pas dormi une heure de temps. Je me levais à tout instant pour aller à la fenêtre chercher de l'air... j'étouffais ! Je ne pense qu'à toi, je ne rêve que de toi et je t'aime tellement que jamais, entends-tu, jamais aucune image d'être humain n'effacera la tienne dans ma tête et dans mon coeur.

— Cependant vous épousez cet imbécile...

Elle se rebiffa; et avec cette terrible mobilité des femmes à laquelle les hommes ont donné tous les noms, mais qui n'est que la

faculté d'emmagasiner des sentiments divers et opposés, elle s'écria :

— Schlieden n'est pas imbécile du tout ! C'est un bel homme, intelligent, instruit, capable, énergique, probe et qui m'aime beaucoup. Aussi je m'efforcerai de le rendre heureux, et il le sera, parce que je serai une bonne femme pour lui, attentive, honnête et droite.

Brion éprouva une douleur comme devaient en ressentir les condamnés à qui on faisait subir jadis le supplice de la roue :

— Il est certain, ma chère, dit-il d'une voix rauque, il est certain que vous ne savez plus ce que vous dites. Rentrez au salon, votre absence finira par être remarquée.

Le son du piano répercutait gaiment, sans s'arrêter, dans la nuit douce, molle et claire. Les arbres du jardin frémissaient dans l'éclat diaphane de la lune, et les feuilles des cocotiers et des bananiers étincelaient comme si elles fussent semées d'une poussière de diamants...

— Allons, bonsoir, dit-il, s'il me fallait répondre à vos pauvres raisonnements, j'aurais vraiment trop à dire.

Et Brion se retourna pour gagner la sortie par le champ d'herbe. Il n'avait pas fait trois pas, qu'il fut obligé de s'arrêter court, secoué d'un violent étourdissement. Il comprit qu'il allait être frappé de congestion — affection à laquelle il était prédisposé. Il eut assez de présence d'esprit pour se précipiter au bassin d'arrosage où il se mouilla les tempes d'abord, puis tout le visage, évitant ainsi une attaque.

Cilotte courut vivement à lui et remarqua que le jeune homme étanchait avec son mouchoir du sang qui lui sortait par la bouche.

Elle s'écria, effrayée :

— Lionel !... Lionel, chéri.

Il se releva et la repoussa d'un geste d'horreur.

— Ne me touchez pas, dit-il.

Sa silhouette se détachait nette, superbe, tragique dans le clair de lune magnifique.

La jeune fille s'approcha encore un peu :

— Mais tu souffres.,

Il répliqua fièrement :

— C'est que je pleure mon rêve ! C'est que je sens que c'en est fait de ma jeunesse et que quoi que je fasse, je ne croirai désormais plus à rien ! Vous avez tué l'espérance dans mon coeur— l'espérance, cette faveur divine sans laquelle la vie est sans objet ! Mais je me sens assez fort pour supporter le martyre de l'existence tel que votre sécheresse d'âme et mon erreur me l'on fait. Oui, mon erreur, car c'était à moi d'avoir assez de clairvoyance pour comprendre qu'en me donnant avec une foi aveugle et tout mon orgueil à une créature au coeur froid et à l'âme vénale, j'allais me briser contre la plus sanglante des déceptions... Maintenant, il importe que je relève certaines assertions inculquées à votre jeune cerveau par une mère trop âpre : je ne puis notamment accepter votre façon cavalière de me considérer comme un être sans destinée parce que je suis haitien ! Il est évident que le régime politique qui étreint ce pays de dissension où les hommes sont aussi faux mais peut être plus rusés qu'ailleurs, rend précaire la situation des citoyens de bonne volonté ; cependant on ne peut nier que le mérite réel finisse souvent par s'imposer dans ce milieu tel qu'il est, — par la raison que le mérite réel s'acquiert dans le travail, la réflexion, la douleur, et qu'un pays a toujours besoin de ceux qui savent parce qu'ils ont appris !... Et je ne vous reconnais pas le droit ni la qualité à vous et à personne, de douter de mon intelligence, de ma volonté, de mon courage pour me faire ma place au soleil. Libre à vous de refuser de lier votre vie à celle d'un haitien ; mais ne venez pas me parler d'amour, — car l'amour est un sentiment immense et mystérieux, fait de confiance, de bonté et de beauté où n'entre point le calcul. Et j'ajoute : quelle que soit l'aptitude d'un Schlieden au travail, en somme Schlieden n'a fait que venir s'asseoir dans une position toute faite, n'exigeant que les qualités secondaires d'attention, d'ordre et de discipline communes à sa race, tandis que moi, pour arriver au point où je me trouve — point qui est mieux qu'une étape, puis-

que j'ai une situation indépendante, — c'est non seulement en travaillant, mais encore en bataillant contre l'envie, le mensonge, la délation, les trahisons... Lequel de nous deux est le plus méritant ? De celui qui, haitien, est entré dans la vie, seul, sans protection, sans même le sourire d'une mère ou d'une soeur pour le soutenir dans les heures de découragement, s'est fait un nom dans le feu même des passions humaines, à travers les préventions et les haines injustifiées, et a obligé les autres de compter avec lui par sa seule valeur, ou bien de celui qui, étranger, allemand pardessus le marché, n'a eu qu'à s'installer dans une grasse prébende pour vérifier des chiffres, surveiller des partages illicites de titres haitiens subtilisés et écrire des lettres d'affaires le plus souvent suspectes... Tenez, demandez-le à Schlieden lui-même, si de nous deux c'est lui le plus méritant ?...

«Oh ! continua le jeune homme d'une voix mordante, pas nécessaire de détourner la tête, ma bien-aimée... si je parle ainsi ce n'est pas que je cherche à vous attendrir, mais bien pour vous expliquer deux choses : d'abord que je ne rougis pas du tout d'être haitien. — cela vaut encore mieux que d'être turc, égyptien, tunisien, cubain et même... allemand — oui, Mademoiselle ! — et ensuite que je n'entends pas que personne se permette de croire que je suis homme à accepter que l'on s'adresse à moi avec des accents de pitié... J'ai fini. Adieu... ma bien aimée ! Adieu, je vous pardonne, moi seul suis coupable... j'aurais dû deviner. Après les misérables propos que vous avez osé tenir là devant moi, vous ne m'apparaissez plus que comme une fille dévorée d'appétits et offrant ses charmes au plus offrant et dernier enchérisseur. Adieu, mon enfant... et que la vie vous soit légère !

Les Thazar p. 223 à 230

JUSTIN LHERISSON

SCENES ET SILHOUETTES DE LA VIE HAITIENNE :

1) UN MARIN PARVENU

Riche et habitant Turgeau, Eliézer Pitite-Caille trouva que son nom de famille ne lui allait pas bien. Il pensa à plusieurs reprises à s'en dépouiller ; pour le faire oublier, il voulut qu'on l'appelât Eliézer tout court ; malgré cette manoeuvre, on persista à l'appeler Pitite-Caille.

Pensez donc ! M. Eliézer n'était pas un premier venu. Il ne recevait chez lui que les gens «tout de bon». A ses bals, le High-life accourait ; — c'étaient les Gondinberg, les Voumworth, les Grandformat, les Volferrière, les Strixnaff, les Granchirez, les Hassounguès, etc.

Et l'ancienne tireuse de cartes, Mme Velléda Pitite-Caille, faisait les honneurs de ses salons admirablement.

Elle parlait français par routine ; et sans quelques défauts de prononciation, on eût cru qu'elle avait fait d'excellentes études.

Elle disait par exemple : «mercir, je vous en remercir», avec le plus bel aplomb !

Ses spirituels invités lui pardonnèrent tout, excepté ce «mercir» et ce «Je vous remercir», dont elle ne pouvait se corriger, malgré les violentes remontrances de son mari qui, lui, parce qu'il avait une grande facilité d'élocution, se croyait un phénix.

En tout cas, cet Eliézer n'était pas un petit bonhomme. C'était le bougre le plus remuant que notre sol eût porté. Il passait aussi pour être très fort. Il n'était jamais dans aucune affaire, pourtant il se mêlait de toutes les affaires. Il était au courant de tout ce qui se disait et se faisait, pourtant, quoique d'une grandiloquence solennelle et tapageuse, il se montrait circonspect, et, dans les graves circonstances, mettait dans ses phrases du vague et du mystère.

Il était patriote. Il le répétait à tout propos et hors de tout propos, en recommandant de ne le point confondre avec la foule innombrable de nos compatriotes de tout état et de tout crin ; pour lui, il était un homme de principes.

Il s'échauffait en parlant de son patriotisme et de ses principes, et quand il développait ses grands projets appelés notamment à révolutionner l'industrie nationale et notre agriculture, il se frappait la poitrine à coups redoublés et décrivait des gestes d'une telle amplitude qu'il faisait le vide autour de lui. Ses auditeurs étaient obligés de se tenir à distance, autrement ils recevaient par mégarde de rudes patassouels.

C'est ainsi qu'une fois, discutant un projet de banque agricole et de crédit foncier, il fit un geste si large et si vigoureux qu'un de ses admirateurs, qui était suspendu à ses lèvres, fut renversé de tout son long et se fracassa la mâchoire dans la chute.

Cet accident, qui faillit lui mettre un duel sur le dos, ne le corrigea pas de sa noble habitude... Il gesticulait toujours de plus en plus fort...

Les grandes manières d'Eliézer, ses nombreuses créances hypothécaires, ses propriétés en ville et à la campagne firent de lui un personnage. Il était de toutes les fêtes, laiques ou religieuses ; son nom figurait en tête de toutes les listes de souscription ; toujours ou lui ou sa femme était parrain ou marraine dans tous les baptêmes de monuments ou de statues de saints. Il s'en vantait c'était une gloire pour lui.

Cet homme fort avait cependant ce côté faible : il était vaniteux. Il aimait la flatterie. Les thionnels, — cette race sans scrupule — ne demandant pas mieux, lui donnèrent de l'encens en plein nez.

«Vous êtes un homme que... un homme qui...un homme dont...» c'est ce qui le chatouillait à tout instant.

Pour celui-ci, il avait les qualités d'un financier, parce que, dans ses violentes sorties contre l'administration haitienne, il parlait toujours de la nécessité «d'une réforme radicale et rationnelle basée sur le retrait du papier-monnaie, sur le monopole des denrées d'exportation et sur des encouragements à accorder à l'agriculture»; aux yeux de celui-là, il avait l'étoffe d'un homme politique, parce que dans ce pays, sont considérés généralement comme tels, les citoyens qui parlent beaucoup, et de toutes choses, ou les personnages qui, avec un air de penseur, n'ouvrent la bouche que pour n'en laisser choir que des oh !... et des ah !... ou qui, grâce à un maniement habile de leur cure-dent, — ingénieuse soupape de sûreté, — ne lâchent, par petits jets intermittents, que des phrases-formules ne pouvant en rien les compromettre.

Pourtant, Pitite-Caille, la question monnaie mise à part, n'avait pas inventé la patate boucanée. Bien qu'il eût chez lui une bibiothèque bondée de gros et de beaux livres, son bagage intellectuel n'était que fort léger. En grammaire, il avait retenu, entre autres règles, celles concernant Amour, Délices et Orgue et le participe entre deux que ; il maniait à la perfection l'imparfait du subjonctif : les assiez, issiez, assions fluaient de ses lèvres abondamment. En histoire, il ne connaissait que... des histoires ; en géographie, il pouvait fournir des renseignement sur les villes de la côte (n'oubliez pas que Pitite-Caille était un ancien marin), sur Saint-Thomas, le Havre, la Seine, Versailles (n'oubliez pas non plus qu'il avait fait son petit tour de France). En astronomie, si, comme les Inquisiteurs espagnols, il ne voulait pas admettre que la Terre tourne sur elle-même, il reconnaissait que la lumière nous vient du Soleil, et que la Lune (il était parfois spirituel) remplit chez nous une des attributions communales : le Service de l'Eclairage. En mathématiques, il possédait les quatres règles

et posait en principe qu'un zéro n'équivaut jamais au néant, puisqu'il peut devenir un 9 ou un 6. En philosophie (il disait à qui voulait l'entendre qu'il n'avait pas étudié la philosophie, mais qu'il l'avait devinée), en philosophie il n'avait à sa disposition que ces mots : à fortiori et à posteriori et que noms de Socrate, Aristote, Cakia Mouni. Pour le latin il épatait certains négociants de l'époque par ses citations et ses traductions... Il avait l'habitude de leur lancer des Quid, quidquid ? quand ceux-ci ne lui présentaient pas d'une façon convenable des problèmes commerciaux dont ils désiraient avoir la solution...

Dans les discussions élevées, Pitite-Caille avait un ton particulier, un glossaire spécial. Il était superbe d'audace et d'inouisme. Il appuyait toujours ses opinions de l'autorité de quelques auteurs dont il ne citait que rarement les noms ; et parfois même, pour embarrasser ses adversaires, il leur demandait à brûle-pourpoint :

— «Avez-vous lu le Dictionnaire Alphabétique de l'Impôt Foncier de Larose ?

— Connaissez-vous le grand ouvrage de Sternum sur le Mécanisme des volontés parrallèles ? très rare, mais très important d'Ezéchiel sur le régime pénitentiaire en Enfer et en Purgatoire ?

— Vous est-il jamais tombé sous les yeux la Philosophie par les quatre règles ? La Morale et l'Immorale de Glassoy ?

Répondez, Messieurs, répondez donc ? »

Les adversaires, ahuris, ouvraient de grands yeux ; la parole s'arrêtait à leur gosier, et par des signes de détresse, ils avouaient qu'ils n'avaient jamais lu ces auteurs.

Alors, dédaigneusement, triomphalement, de sa voix la plus sonore, Eliézer mettait fin aux débats :

«Lisez ces livres, et après nous pourrons discuter...»

Ai-je besoin de te dire que ces livres et ces noms d'auteurs n'étaient que le produit de la folâtre imagination de ce fameux homme ?

La Famille Pitite Caille p. 23 à 29

2) PITITE CAILLE EST RECU FRANC-MAÇON

Eliézer Pitite-Caille ne se contenta pas de la notoriété dont il jouissait ; il voulut être un homme populaire. Sa femme eut beau lui dire que cette popularité serait fatale à leur fortune...

— Ti Da, lui disait-il, en lui tapant affectueusement sur la joue, Ti Da, ma chère, ne crains rien ; je suis haitien dans mon pays et d'ailleurs je ne suis pas plus bête que personne. Il faut que je cherche à entrer dans les affaires pour essayer de faire quelque bien. Dans ce but, je dois, dès à présent, préparer mon terrain.

— A quoi bon, lui répliqua Velléda, à quoi bon. Nos moyens nous permettent de vivre tranquillement ; vivons tranquillement. Vous allez créer des ennuis et des ennemis pour rien.

— Ti Da, ma chère, laissez grainnin.

Sur les conseils de quelques amis qui lui répétaient que «l'homme pour être complet, doit passer par les épreuves maçonniques», il se fit maçon. Sa réception lui coûta deux mille gourdes, y compris les frais d'architecture (traduction en style profane : frais de boissons).

D'apprenti, il devint en peu de temps Maître Zorobabel, président du Chapitre de Royale-Arche. Coût : trois mille gourdes, y compris toujours les frais d'architecture.

Comme on lui connaissait de fortes tendances oratoires, on le pria, à l'occasion des cérémonies de la cène du Jeudi-Saint, de faire une conférence. Il hésita, mais sur les pressantes sollicitations du très Illustre et très Puissant Grand Maître, il accepta.

Devant un auditoire composé d'un millier de frères, il traita ce sujet : Les désaccords de l'Eglise avec la Maçonnerie.

Il eut un succès boeuf. Sa péroraison fut d'une profondeur vertigneuse...

— «Dans la sphère sereine de nos consciences droites et tangibles, conclut Eliézer Pitte-Caille ; sous l'obédience de nos connaissances suprasensibles, il serait nécessaire que nous nous transportassions sur le Mont Sinai et sur le mont Nébo et que de là nous proclamassions en face du grand Jéhovah, la trève suprême et extrême, l'incommensurable suprématie des sens sur la volonté et sur les destinées des végétaux et des animaux, appelés finalement à se fondre ensemble sur l'autel de la fraternité des races.

«L'homme doit aimer l'homme, a dit le poète Caton : Bis repetita placent.

«Or, a priori les coeurs unis sont des têtes unies et, à posteriori, les têtes unies sont des mains unies. Donc, pour que les convictions s'affirment et se manifestent totalement, nous devons tous travailler à mettre en union l'Eglise et la Maçonnerie, qui n'est que la conséquence logique et subjective des principes fondamentaux de cette société confraternelle ; et nous aboutirons ainsi à la commémoration et à la glorification de ce qui nous rend les solides pilastres du peuple maçonnique en Haiti.

«Serrons nos rangs, et crions tous avec Aristote, le grand philosophe français Dieu seul est grand, mes frères !»

Ces dernières paroles soulevèrent une formidable tempête d'applaudissements : le Temple en fut si violemment ébranlé dans ses fondements qu'une colonne symbolique rongée par des poux-de-bois, s'écroula avec fracas sur la partie la plus enthousiaste de

l'auditoire. Elle fit quelques victimes. Les plus endommagés furent les frères P'tit Guillaume, Durchemin, Fignoley ; le premier eut l'oreille droite emportée, le second perdit toutes ses canines, quant au troisième, il fut transporté sans connaissance chez lui, derrière le Fort-Per : il avait reçu le choc en pleine poitrine.

Le Vénérable montra le plus grand sang-froid au milieu de ce brouhaha. Il eut beau crier :

— Mes frères, la cérémonie continue ! ...

Le vacarme continua de plus belle. C'étaient des discussions furieuses entre une centaine de maçons qui se prétendaient victimes d'une mystification et la foule innombrable des frères admirateurs d'Eliézer Pitite-Caille.

Les mécontents furent expulsés du Temple, et l'on décida même de les brûler en effigie. Ces mesures énergiques ramenèrent enfin le calme.

Alors sur la proposition du Vénérable, — acceptée à l'unanimité, — le grand orateur fut conduit triomphalement chez lui, bannières déployées et musique en tête.

Eliézer, aidé de Mme Pitite-Caille, fit une grandiose réception à ses frères, ses immenses salons purent à peine les contenir. Il se mit en quatre pour que tous fussent plus ou moins à l'aise et emportassent un agréable souvenir de son hospitalité.

Jamais en place, il allait, il venait ; tantôt il était dans la pièce de devant, tantôt dans celle de la cour, tantôt dans celle du milieu. De temps en temps, il appelait sa femme à part et lui parlait doucement à l'oreille... Puis on le voyait gravir précipitamment les degrés de l'escalier ; un instant après, sans qu'on remarquât par quel endroit il était descendu, — souriant, — il faisait une brusque apparition parmi ses convives.

— Mes amis, ne se lassait-il de leur recommander, — mes amis, ne vous gênez pas. Ici, vous êtes chez vous, nous la caille nous. Et puis il y a de quoi ! Chargez vos canons ! Buvez, mangez, — mangez, buvez, mes frères.

Les domestiques étaient sur les dents, ils haletaient : Eliézer les menait «tambour battant, mêche allumée». Ceux qui disaient : A la tracas ! et qui montraient de la mauvaise volonté, recevaient des taloches ou de vigoureux coups de pieds.

Ces corrections sommaires faisaient marcher le service militairement.

Piff ! Pouff ! cling !... Les verres s'emplissaient et se désemplissaient ; les plateaux, chargés de sandwichs, étaient enlevés avec une furia japonaise.

Les frères admirateurs d'Eliézer, grand alloufas devant l'Eternel, faisaient provision pour une semaine... Ils n'étaient pas bêtes, allez ! De pareilles occasions sont exceptionnelles...

C'était d'ailleurs l'opinion qu'exprimait à voix basse à un de ses voisins, frère Belventre, tapi dans un coin et amoncelant sandwichs sur gâteaux et gâteaux sur sandwichs...

— Côté gangnin bouéssons étrangers et bon manger, gangnin quimbé tête. Quant à moi, je suis là jusqu'au pipiritt chantant !

Frère Belbouè et frère Djolerose, n'avaient pas besoin, eux, de faire connaître leur ligne de conduite : dans les services, mariages, veillées, réceptions de ce genre, ils arrivaient toujours les premiers, les premiers et partaient toujours les derniers.

Fortement éméchés, ils tenaient la corne. Ils parlaient haut, criaient, chantaient des cantiques maçonniques, crachaient à droite, à gauche, se mouchaient avec fracas, — le nez entre le pouce et l'index... Des amis voulurent les porter à être plus polis. Bichi ! ils eussent mieux fait de les laisser tranquilles ; ces frères parlaient plus fort, criaient plus fort, chantaient plus fort et couvraient panneaux décoratifs, meubles, coussins et... leurs voisins d'un jet continu de salive.

Quand ces bougres-là pérorent, Dieu lui-même ne peut mettre un frein à leurs flots de palabres. Ils ne s'arrêtent que de leur plein gré. Vouloir leur imposer silence, c'est les exciter davantage...

Eliézer le comprit si bien qu'il fit signe à ses frères de ne pas les troubler...

Frère Tuyélampe, gravement grave occupait, lui, la position la plus stratégique de la maison. Il s'était posté à proximité de la cambuse et de là surveillait attentivement les moindres faits et gestes des domestiques. Aussi, tandis que les discoureurs jacassaient, piaillaient, bêtisaient, cet homme d'action opérait de savantes manoeuvres. Il ne laissait passer que le rhum.

— quant aux vins fins et aux liqueurs extra, il s'en emparait et les dégustait avec délices en se pourléchant les babines et en faisant claquer sa langue...

A lui aussi, étaient les meilleurs morceaux, il en mangeait une partie, et le reste (ô prévoyance paternelle !) était acheminé, avec une dextérité merveilleuse, vers les amples poches de sa redingote solidement doublées de toile cirée...

Tout à coup, un bruit de chaises...

Tous les convives sont debout et à l'ordre ! C'est le frère Rhummin qui ouvre la série des toasts.

Il fut d'une longueur énervante. Pendant une heure, se balançant sur place, tenant son verre d'une main où semblait passer un courant électrique, — il parla, parla de tout. Enfin il conclut, au grand soulagement général :

— Au prime abord, personnel, — je bois à un, et un personnel personnellement, — tant pis pour tout le monde à la ronde ! Vive mon député Fitite-Caille ! Ça cé ça, saq pas content embarqué. Très illustre frère Pitite-Caille, donnons l'accolade.»

Et le frère Rhummin, de ses lèvres violacées et baveuses, déposa un flasque baiser sur la bouche résignée de Pitite-Caille, tandis que la musique, sous la direction du maestro Papayoute, exécutait la «Marseillaise»...

Puis cinquante frères prirent tour à tour la parole. Des bravos, bravissimos soulignaient les périodes les plus échevelées, — les paroles les plus incohérentes, les plus absurdes.

Les domestiques étaient sur les dents, ils haletaient : Eliézer les menait «tambour battant, mêche allumée». Ceux qui disaient : A la tracas ! et qui montraient de la mauvaise volonté, recevaient des taloches ou de vigoureux coups de pieds.

Ces corrections sommaires faisaient marcher le service militairement.

Piff ! Pouff ! cling !... Les verres s'emplissaient et se désemplissaient ; les plateaux, chargés de sandwichs, étaient enlevés avec une furia japonaise.

Les frères admirateurs d'Eliézer, grand alloufas devant l'Eternel, faisaient provision pour une semaine... Ils n'étaient pas bêtes, allez ! De pareilles occasions sont exceptionnelles...

C'était d'ailleurs l'opinion qu'exprimait à voix basse à un de ses voisins, frère Belventre, tapi dans un coin et amoncelant sandwichs sur gâteaux et gâteaux sur sandwichs...

— Côté gangnin bouéssons étrangers et bon manger, gangnin quimbé tête. Quant à moi, je suis là jusqu'au pipiritt chantant !

Frère Belbouè et frère Djolerose, n'avaient pas besoin, eux, de faire connaître leur ligne de conduite : dans les services, mariages, veillées, réceptions de ce genre, ils arrivaient toujours les premiers, les premiers et partaient toujours les derniers.

Fortement éméchés, ils tenaient la corne. Ils parlaient haut, criaient, chantaient des cantiques maçonniques, crachaient à droite, à gauche, se mouchaient avec fracas, — le nez entre le pouce et l'index... Des amis voulurent les porter à être plus polis. Bichi ! ils eussent mieux fait de les laisser tranquilles ; ces frères parlaient plus fort, criaient plus fort, chantaient plus fort et couvraient panneaux décoratifs, meubles, coussins et... leurs voisins d'un jet continu de salive.

Quand ces bougres-là pérorent, Dieu lui-même ne peut mettre un frein à leurs flots de palabres. Ils ne s'arrêtent que de leur plein gré. Vouloir leur imposer silence, c'est les exciter davantage...

Eliézer le comprit si bien qu'il fit signe à ses frères de ne pas les troubler...

Frère Tuyélampe, gravement grave occupait, lui, la position la plus stratégique de la maison. Il s'était posté à proximité de la cambuse et de là surveillait attentivement les moindres faits et gestes des domestiques. Aussi, tandis que les discoureurs jacassaient, piaillaient, bêtisaient, cet homme d'action opérait de savantes manoeuvres. Il ne laissait passer que le rhum.

— quant aux vins fins et aux liqueurs extra, il s'en emparait et les dégustait avec délices en se pourléchant les babines et en faisant claquer sa langue...

A lui aussi, étaient les meilleurs morceaux, il en mangeait une partie, et le reste (ô prévoyance paternelle !) était acheminé, avec une dextérité merveilleuse, vers les amples poches de sa redingote solidement doublées de toile cirée...

Tout à coup, un bruit de chaises...

Tous les convives sont debout et à l'ordre ! C'est le frère Rhummin qui ouvre la série des toasts.

Il fut d'une longueur énervante. Pendant une heure, se balançant sur place, tenant son verre d'une main où semblait passer un courant électrique, — il parla, parla de tout. Enfin il conclut, au grand soulagement général :

— Au prime abord, personnel, — je bois à un, et un personnel personnellement, — tant pis pour tout le monde à la ronde ! Vive mon député Pitite-Caille ! Ça cé ça, saq pas content embarqué. Très illustre frère Pitite-Caille, donnons l'accolade.»

Et le frère Rhummin, de ses lèvres violacées et baveuses, dépo-sa un flasque baiser sur la bouche résignée de Pitite-Caille, tandis que la musique, sous la direction du maestro Papayoute, exécutait la «Marseillaise»...

Puis cinquante frères prirent tour à tour la parole. Des bravos, bravissimos soulignaient les périodes les plus échevelées, — les paroles les plus incohérentes, les plus absurdes.

On pensait que tout avait été dit quand frère P'tit Bégué demanda la parole. Il mit une demi-heure pour dire simplement :

«Vos... vos... vos...com...pa...pa...pagnons sont..... sont..... sont.....heureux..... il..... ils..... ils..... n'ont pu ca.....ca..... ca.....ca.....cher.....cher leur al.....la..... al.....lé.....lé.....légresse. Et.....et...et.....il ne faut.....fau.....fau.....faudrait pas que..... que..... que..... par..... par..... mo.....mo..... destie vous.....vous.....leur..... ca..... ca..... ca..... ca.....chiez..... chiez..... chiez..... vos.....projets.

«Vous êtes un..... un..... un..... hôôôôme com.....com.....com pé..... pé..... tent, ca..... ca..... ca.....capable. L'a.....l'a.....l'avenir est..... est..... est..... à..... à..... à..... vous !

Enfin les «robinets oratoires» avaient cessé de couler ! Eliézer, fatigué, éreinté, les yeux lourds de sommeil, clôtura la réception par ces simples mots :

— «Mes frères, je suis très ému, Mais encore une fois, merci.....»

On se sépara. Il était minuit. Frère Belventre et frère Balboué, ne voulant pas faillir à leurs vieilles habitudes, furent les derniers à témoigner leur pleine satisfaction au maître de céans. Ils obtinrent chacun de lui un prêt de quarante gourdes et partirent bras-dessus, bras-dessous, en titubant et en chantant :

Nèg' sott cé l'événement !

En se mettant au lit, pensant à sa cave et à son garde-manger mis complètement à sec, Eliézer Pitite-Caille dit à sa femme :

— Ma chère, il faut penser demain de bonne heure à renouveler nos provisions.

Il le faut bien, répliqua Velléda, vos frères ont tout bu, tout mangé. Mais je t'annonce, tu peux bien le marquer, si tu remportes encore quelques succès pareils, nous sommes ruinés pour toujours... et nos enfants, à leur retour, nous trouveront sur la paille.

Eliézer ne souffla mot. Il étira les bras, ferma les yeux, s'endormit, et ronfla jusqu'à sept heures du matin.....

La Famille des Pitite-caille
(p. 29 à 38)

3) LE RENVOI DE ZOUNE

Après cette double scène, Mme BOYOTE prit la décision de ne plus garder ZOUNE chez elle. Elle fut d'autant plus obligée d'en arriver là, qu'elle eut, dans la soirée même d'autres preuves de la précoce dépravation de sa filleule. Elle trouva, en effet, en fouillant dans la boîte où celle-ci mettait ses hardes, deux sacs dont l'un contenant des «D'Haiti», et l'autre des doublons espagnols.

Cette découverte la stupéfia.

Pour reprendre ses sens, elle se fit servir tout chaud un thé de feuille-saisie ; après quoi elle se mit au lit.

De toute la nuit, elle ne ferma pas les yeux...

Le lendemain, vers les 8 heures du matin, la place du marché en haut fut le théâtre d'un «scandale publique» sans précédent. Devant la boutique de Mme Boyote une foule considérable de curieux s'étaient rassemblés.

On eut beau leur dire de circuler : on eut beau leur faire la menace de les arroser avec des «boquites» d'eau, ils restèrent inébranlables, et ripostèrent avec impertinence.

Les uns disaient :

— La rie cé pou l'Etat

Les autres :

— Galerie cé pou l'Etat.

Les plus petits de la bande, sous leur chemise débraillée, ajoutaient aussi leur voix à cette revendication de privilèges populaciers ; ils fringaient, ils piaillaient et, de leur aigre crierie éclataient des amenités comme celles-ci.

— Cé gnon d'aix ouap dit nou là !

Cette tourbe ne voulait donc point désemparer... Pensez donc ! Quel meilleur divertissement offert à sa curiosité ; l'expulsion d'une domestique pour bouzinderie !

Mme Boyote crut prudent de précipiter le dénouement. Elle fut au reste encouragée en cela par ses voisines qui lui firent comprendre qu'un pareil attroupement était de nature à mettre leur boutique à la merci de ces filous et à les exposer elles-mêmes aux insolences des va nu pieds et des femmes «ordinaires»

Elle se rendit si bien à ces raisons que, saisissant Zoune par le bras, elle essayait de la mettre dehors. Soti, mamzelle, soti grand moune.

La jeune fille laissa tomber le baquet de linge qu'elle avait sous l'aisselle, et les deux pieds comme vissés au parquet, elle tira sa ninnaine de son côté.

L'indignation centuplant les forces de celle-ci, la honte augmentant prodigieusement la résistance de celle-là, elles restèrent au moins cinq minutes à s'attirer sur place, dans un rapide mouvement foulant...

Cette lutte provoqua à un moment donné au milieu d'un énorme grouillement dans la rue, un éclat de rire homérique, un brouhaha indescriptible fait de glapissements et de miaulements, de chocs de couis de ferblancs et de marmites...

Sôti ! pas sôti
Lagué li ! pas lagué li !

L'enthousiasme populaire ne connut plus de bornes quand Mme Boyote, dans un suprême effort, perdit pied et tomba tout de long au seuil de la porte...

Le scris qui jaillirent alors de ces mille bouches de la foule furent si aigus qu'ils se répandirent au loin, en rumeurs retentissantes et sinistres, au point qu'un nommé Machey Henchatte, qui se trouvait à un kilomètre de la scène, se rendit en hâte auprès du Président Boyer et lui annonça «qu'il y avait grand mouvement en ville, qu'on avait même tiré une vingtaine de coups d'armes, et que, d'après ce qu'il avait appris, c'étaient Hérard Dumesle et ses acolytes qui voulaient renverser le gouvernement !

Sans le sang-froid du Président Boyer et l'intervention du Secrécrétaire général Inginac, qui maintes fois déjà avait été trompé grossièrement par cet infâme délateur, le Colonel Avril Grand Boucan serait sorti à la tête d'un fort détachement et peut-être ce jour, bien des gens, sans savoir pourquoi, auraient été bel et bien nettoyés par erreur.

Tandis que Machey Henchate, tout pénaud, regagnait..... son repaire, la scène du Marché en haut tournait au vaudeville. Un samba, traduisant les sentiments de la populace, venait d'improviser ces couplets que la foule répétait à tue-tête :

Sur l'air de : «pas pleurez, me zanmis».

Pas crié, tête gridappe !
Marré rin ou
Frends parquett ou, sôti,
Bon Dié bon !
Ou jeine, ou belle, ou gras,
Ou gaingnin bel déginde,
Pas pè la «vie», pas pè.. .
Oua tombé, oua lévé,
Nan pays d'Haiti,
Sou chin maigre yo ouè pices,
si bouzin té tampé
En pile moune ta caché.

Savez-vous que ce petit air produisit le meilleur effet sur Zoune. Il la ranima, lui donna du courage et la décida enfin à obéir à la lumière injonction de sa ninnaine...

Lentement elle leva le pied, puis, décidée, le front haut, les yeux secs elle sortit.

— Si li bon pou ou, oua ouè li, ma fi ! lui cria Mme Boyote d'une voix enrouée et dans un geste de malédiction !

Elle ne détourna pas la tête, elle descendit dans la rue, et bravement fendit la foule houleuse qui se referma sur elle, dans un long murmure. Puis des bras se levèrent, s'agitèrent , s'abaissèsèrent.

Zoune chez sa ninnaine p. 105 à 108

A G E N C E DE VOYAGES

IBO – TOURS

55, Avenue Marie Jeanne, 35
Cité de l'Exposition
Port-au-Prince, Haiti

Commerçants, Etudiants, Résidents, Touristes pour un service rapide, pour un voyage sans problème voyez IBO-TOURS où un personnel courtois et entraîné vous aidera à éliminer tous vos soucis.

IBO-TOURS : Compétence Sérieux Rapidité

La Pharmacie de la Santé

Vend ses produits à bon marché

Très disposée

A vous aider

Toujours avec célérité

Au 113 de la Rue Pavée

PORT-AU-PRINCE, HAITI

Société Anonyme Darbouco

185, Rue du Quai, Téléphone : 2-2132 Port-au-Prince, Haiti

Equipement et Fournitures Agricoles
Tracteur Diesel «COCKSHUTT»
Charrues RANSOMES
SEMENCES KEYSTONE
Séchoirs à Café ADS
Concentrés pour animaux de ferme PILLSBURY
Plaques fibro-ciment ETERNIT pour toiture, plafond et cloisons

REGARDS SUR LA POLITIQUE

LA SAGESSE POLITIQUE DE BOUTENEGRE (1)

Et Golimin reprit le fil de son audience :

— Le 10 janvier 187..., les élections législatives eurent lieu à Port-au-Prince et en province «dans l'ordre et le calme le plus parfaits». Ceux qui devaient être élus par le peuple souverain, furent... élus par le peuple souverain. On n'eut seulement à enregistrer qu'un incident assez banal, assez... insignifiant : le nettiage de deux hommes dans une petite commune ; ils avaient osé dire au chef de l'endroit qu'ils n'accorderaient leur vote qu'aux candidats de leur choix. C'était de l'audace : on ne parle pas ainsi aux autorités.

Eliézer et Boutenègre eurent eux-mêmes une veine endiablée : après une vingtaine de jours passés aux cachots et aux fers, ils furent rendus à leurs familles, qui, depuis cette incarcération, vivaient dans les transes et dans la plus grande inquiétude.

Boutenègre qui avait accepté les choses avec la plus calme philosophie esseya à peine sorti de prison, de faire comprendre à Pitite-Caille que «cette mise en liberté» était une mesure très appréciable. L'ex-candidat ne revenait pas du tour qui lui avait été joué...

---

(1) — Le «Chef du Bouquement» l'homme-lige du candidat Pitite-Caille.

Lui qui avait «le visage plein, les joues pendantes», une gorge à triple étage, lui dont les cheveux avaient à peine quelques fils blancs et dont le ventre large et rebondi lui aurait certainement ouvert toutes grandes, après son passage à la Chambre, les portes du Sénat de la République, ce changement d'air, imposé par les médecins politiques, avait produit sur lui l'effet d'un violent purgatif : il était complètement vidé. Ses cheveux avaient blanchi ; sa voix tonitruante, devenue creuse, résonnait comme un vase fêlé. Quant à son coeur, il était gonflé d'amertume et de fiel.

— Pays foutu ! pays foutu ! pays foutu ! telles furent les paroles qu'il répétait comme un fou. Il fallait donc lui remonter le moral.

— Non, non, mon chè, lui dit Boutenègre, c'est ine errè : le pays n'est pas fouti ; c'est nou qui, pou ine année, in mois, ine hère, et, pèt-êe in minouite sont fouti. Il né faut pas blier qu'y a in jou pou chassè, in jou pou gibier. Grand mounes longtemps toujours répété aussi : « Cé pas tous lé jou Françouèse al lan maché li poté bon sirop.»

Di reste, c'est pas d'aujod'hui qué jé suis dans les affè de mon pays. Dépi l'emprè Choulouque jé m'ocquipé dé polutique. J'ai vi des choses qui m'ont donné lé pli à réfléchi. J'ai vi leu général Similien, leu chef des Zinglins, c'eutait l'homme le pli puissant, lé pli gros nègre, enfin c'eutait leu pape d'Haiti : eh bein ! lé général Similien a été rendi tolle tolle, godette godette, fèblanc fèblanc, dans lé prison dé Port-au-Prince.

Mon chè, nan point espante pou fait moin volé gaguère ; quand jé prends ine botte dé salière jé fais la promenade, pou rentrer ensuite dans lé marty. Aussi, ti tou prison nous sorti prend là n'est rien, rien di tout. Jé né régrètte qu'ine chose, c'est ma rindingote bombazine tout neuf qui déchiré. Viège Altagrâce pété gé moin ! plitôt que j'étais pris in coutt bayonnette, passé rindingote moin chiré : you rindingote, ça couté cher...

Cé bon, f... !

— Moi, j'ai fini, fini avec la politique de ce pay-ci. Ne m'en parlez plus...

— C'est ine errè. Est-ce qué nous pas toujou vivants. Nous sommes passés vingt jou dans les cachots politiques, et comme dit Céligny Ardouin qué jé conni : «La corde politique ne déshonore pas ! » C'est lé vol, lé vol, lé vol à main armée, c'est lé plimin poule qui est in crime, in déshonè, Dieu mèci, nous pas volè...

Ti botte nous prend là, c'est une botte répos. Nous sommes à gauche, nous sommes cate maquée pou lé moment : — cousin, mouri poèle nous !

Eliézer Pitite-Caille accepta bien à faire le mort ; ses cruelles déceptions d'ailleurs l'y avaient préparé ; mais en s'effaçant de la scène politique il n'entendait point y revenir ni dans l'attitude d'un martyr, ni dans celle d'un redresseur d'abus, ni à genoux en implorant la protection de personne. Il ne voulait point avoir à rougir de sa conduite. Aussi bondit-il de colère, quand Boutenègre poursuivant son homélie, lui parla de la nécessité qu'il avait pour eux de se conformer à cet usage qui veut que tout libéré aille remercier l'Autorité...

— Moi, aller remercier ! mieux vaut mille fois la mort !...

Boutenègre, qui ne prenait rien au tragique, lui répliqua :

— Fuis-ce-que c'est votre l'idée, je vous laisse votre l'idée... Quant à moi, je vous laisse votre l'idée... Quant à moi, je vais dégager mon muscade. Jéné vé pas tomber encore dans aukine malicité. Maître corps. veillez corps !...

— Oh ! vous pouvez accomplir cette formalité, c'est votre affaire !

— Oui, c'est mon affè. C'est cé qué vous voulez pas comprendd ; pourtant vous êtes in homme qui ouè plis dans les livres qué moi.

Qu'est-ce qué céla pé vous fait dé dire :

««Ginral, je vous rinmècie»... et vous retirer ? A rien ! Nègre ap trompé Nègre depi lan Guinée.

C'ette l'isage de rémècier, nous sommes véni lé trouver. — C'est ine couyonnade, cé vrai ; mais cé couyonnade pé sauver la vie. — Et la vie, cé toute dans cé pays. Di moment tête pas coupée, — on pé toujou espérer. — Si bon vent soufflé pou nous, nos pèsé quité peut dévénir nos captaine-suyètes...

Mon chè, la polutique haitienne, c'est in grignin-dent. On n'est jamais tout-à-fait ennemi ni tout à fait zanmis. Tout dépend de la sitiration. Aujourd'hui on se foute des coutt manchettes, dinmain on est comme Cocotte ac Figaro. La polutique, cé cancou lé ménage de bosse Gesrael avec sor Tichoute. Granb' matin, cé jouré, cé soufflett, cé baton ; apré-midi passé ouè yo ; — nèguesse la ap caressé nom li, et nom là ap bo femm'li ; cap lan rhonte ? cé sont les fourapottes.

Dans la polutique, il faut savoi rentré et il faut savoi sorti. C'est là qu'est restée toute la foce. La polutique c'est ine jouète, — et dans toutt joète, gangnin gain, gangnin pète.

Ainsi jôd'hi nous fait craps, dinmain n'a fait lepp. Sèlement il faut ne pas deseuspérer ; ne pas rentrer dans les mauvais zaffè ; il faut se conservé, se montré même pintade pou qué cabrouette pas crasé ou ; mon chè, on doit mouri son corps, car dans ce d'Haiti-Thomas, ça Dieu serré pou vous, l'avalasse pas janm'poté l'allé. Et pi souvenment ti coutt baton, ti tou prison, — quand on n'est pas vollè — ouvri la passe pou vous.

Cé sérié, cé parole l'Evangile ce que je vous dis...

— C'est tout ce que vous voudrez ; mais c'est dans ce pays qu'on voit de pareilles choses. A l'étranger, tenez en France où j'ai passé près d'une année...

Boutenègre l'interrompant brusquement :

— N'allez pas pli loin avec votre la France... La France, cé la France, Haiti, cé Haiti.....

Nous sommes dans in pays de calbindage, il faut calbinder ; voilà tout...

— Mon cher, j'en ai assez de votre sermon, de vos haitiâneries, je rentre chez moi...

Ils se pressèrent la main

Boutenègre en s'éloignant lui dit :

— Moi, jé vais voi ces messié pou mon propre sirté'...

La Famille des Pitite-caille
(p. 71-77)

Les Editions de l'Ecole

ont fait paraître dans leur collection

HISTOIRE ET LITTERATURE HAITIENNES

de Jean FOUCHARD :

LES MARRONS DE LA LIBERTE

en librairie $ 8.00

et

LANGUE ET LITTERATURE DES ABORIGENES D'AYTI

en librairie $ 5.75

d'Alix MATHON :

LA FIN DES BAIONNETTES

(Prix France-Haiti 1971)

en librairie $ 5.00

de Fritz PIERRE LOUIS

GEOLOGIE D'HAITI

en librairie $ 10.20

Ces livres sont en vente dans toutes les librairies de Port-au-Prince et aux EDITIONS DE L'ECOLE, 11. Rue de Sèvres, 75 Paris 6e.

LES PALMISTES DE VILLE BONHEUR

Les palmistes sacrés, sont, comme la grotte de Lourdes, l'objet d'un culte profond de la part des pélerins.

Ils sont disposés par groupes dans un bas-fond que domine la petite église rustique présentant à ceux-là qui la regardent d'en-bas son côté gauche blanchi à la chaux.

On va de la chapelle aux palmistes par une pente assez raide mais de courte haleine. On n'y fait que plonger.

Ces arbres majestueux élèvent vers le ciel leurs flèches d'aiguille ; à leur base, autour des racines en saillies, sont massées des pierres brunes enduites de cire brûlée sur lesquelles on vient allumer sans cesse des bougies. C'est là que la Vierge des Miracles fit la première fois son apparition, c'est là qu'à travers les palmes les pélerins persistent à la voir ; c'est là qu'elle continue à accomplir ses prodiges divins ; c'est là enfin que des milliers de voix reconnaissantes ou solliciteuses chantent ses louanges et glorifient son nom mille fois béni. Assise, agenouillée ou debout à l'ombre des palmes, une foule innombrable est là dans un pêle-mêle indescriptible. C'est le rendez-vous des pénitents et pénitentes. C'est la terre du bonheur, de la guérison, la ru-

che où bourdonne tout un essaim de misères, de souffrances et de maux de toutes sortes. Sourds, muets, aveugles, paralytiques, ulcéreux, cancéreux, scrofuleux, lépreux, culs-de-jatte, perclus, manchots, ankylosés, hydropiques, goutteux, que sais-je encore ! sont jetés là comme des épaves sordides d'un naufrage humain. Ce sont des lamentations, des plaintes, des prières qui montent en un «hoin hoin» formidable, confus, et prolongé vers ces branches qui semblent écouter la chanson amoureuse de la brise caressant leurs longues tresses.

Les cantiques se multiplient, s'entrecoisent ; chaque groupe chante un air différent, toutes les notes se confondent... Des cercles se forment ; une femme ou un homme est au milieu, qui titube, s'épuise en contorsions de visage et de corps, baragouine un jargon mystérieux, fait des prédictions néfastes, annonce la disette, la peste, la fin du monde...

En présence de ces drames d'un autre genre, on ne peut vraiment se défendre d'un certain sentiment de pitié pour tous ces misérables qui réclament leur pitance de la Vierge. Si elle pouvait descendre de là-haut au milieu de cette foule affamée de guérison, d'aisance, de fortune, de bonheur, de félicité terrestre, quel martyre n'eût-elle pas à subir ? Chacun voudrait prendre un lambeau de sa chair ensanglantée ; poussant plus loin son cannibalisme inconscient, chacun voudrait trouver dans un morceau de cette chair pure et chaste sanctifiée par la maternité divine, sa nourriture sacrée. Pauvres ámes malades, pauvres débris humains ! Si c'était en vain que vous gémissiez !... Si la miraculeuse nichée au haut des palmes restait indifférente ou tout au moins impuissante à vos plaintes, à vos accents ! N'est-ce pas que votre foi ne serait pas ébranlée ? N'est-ce pas que vous reviendriez l'année prochaine avec la même ferveur, le même zèle, vous disant — oh ! que la souffrance se berce facilement d'espoir ! — que ce n'était peut-être pas votre tour et que la Vierge ne saurait prodiguer ses bienfaits à tous ses fils à la fois ?

Réconforté par cette pensée, tout pélerin dont les voeux n'auraient pas été exaucés dira la même chose chaque année, et chaque année il reprendra son pélérinage jusqu'à ce que, le corps horriblement mortifié par les austérités de la pénitence, consumé par la souffrance, les pieds meurtris par les pierres du chemin, n'ayant pour toute force qu'une lueur d'espoir, il vienne s'abattre enfin sous les arbres sacrés, les yeux tournés vers les palmes et leur mendiant encore dans une ultime agonie le baume divin qui n'arrivera jamais...

Pages de Littérature haitienne
(p. 202-204)





Haïti

L'ILE DU SOLEIL
QUI JOINT
AU CHARME DU VIEUX MONDE
TOUT LE PITTORESQUE
INCOMPARABLE DES TROPIQUES

Des vacances agréables
Une cure de repos près de la mer
ou à la montagne
Des excursions toujours intéressantes :

HAITI

LA REPUBLIQUE DE LANGUE
FRANCAISE DU
NOUVEAU MONDE

Pour tous renseignements :
Le Département du Tourisme

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

SUR HIBBERT

Louis Morpeau : «L'idée qu'on ne comprend pas» (Le Matin du 4 janvier 1915)

Anonyme : «Sur «Une Affaire d'Honneur» (Le Nouvelliste du 31 décembre 1915)

Anonyme : «Sur «La réclamation Hopton». (Le Nouvelliste du 22 février 1916, article : «Fête de la Ligue»)

Léon Laleau et Ernest Chauvet : «Un pastiche de Hibbert». (Le Nouvelliste du 23 mai 1921)

Nerva Lataillade : Poème sur Fernand Hibbert (Le Nouvelliste du 11 octobre 1921.)

Anonyme : Sur «Simulacres». (Dans le Matin du 8 septembre 1923)

SUR LHERISSON

Dantès Bellegarde : Présentation de Lhérisson. (Dans «La Phalange» du 2 mai 1942.)

SUR INNOCENT

Anonyme : Sur A.I. acteur : Toussaint Louverture au Fort de Joux», (Dans «L'Essor» du 14 janvier 1918.

Anonyme : Sur A. I. acteur : «La Fête de la Renaissance», (Dans Le Matin du 15 janvier 1918.)

Dantès Bellegarde : Présentation d'Innocent. (Dans la Phalange du 5 septembre 1942.)

A NEW YORK,
PAN AM MET EN SERVICE L'AEROGARE LE PLUS
EFFICACE DU MONDE :
VOUS NE FAITES QU'Y PASSER.
AVEC L'AEROGARE PAN AM,
VOUS EVITEZ KENNEDY AIRPORT

MAISON
N. ACRA FILS & Co.
50 années d'expérience au service d'une clientèle toujours satisfaite, Vêtements sur mesure — Uniformes pour chauffeurs, garçon d'hôtel... etc. Le plus grand assortiment de chemises, pantalons, pyjamas et sous-vêtements d'Haiti
NOS CLIENTS NE CONNAISSENT PAS ENCORE L'INFLATION !

LA BOITE A MUSIQUE
RAOUL DENIS
149, RUE DANTES DESTOUCHES, 149
Le plus grand choix de musique enregistrée sur disques, cassettes, cartouches :
— Musique Classique : de danse et de folklore et de variétés (Haitienne, Française, Américaine, Latino-Américaine).
— Poésie, Théâtre, Diction
Instruments de musique Yamaha : Pianos, Orgues, Guitares
Appareils de reproduction sonore de grandes marques

ABONNEMENT ANNUEL

4 Numéros

Haiti	$ 5.00
Etranger	$ 7.00

Vente au numéro

Haiti :	$ 1.50
Etranger :	$ 1.75

Les étudiants peuvent sur présentation de leur carte d'étudiant obtenir le numéro pour $ 1.00 à la bibliothèque de l'Institut Français. Conjonction est en vente dans les librairies de Port-au-Prince et à la bibliothèque de l'Institut. Un nombre limité des numéros précédents : 116, 117, 118 et 119 peuvent être obtenus à l'Institut. Les demandes d'abonnements par voie postale doivent être réglées par chèque bancaire à :

Institut Français d'Haiti B. P. 131
Port-au-Prince
Haiti

Articles et manuscrits, de même que toute demande de publicité doivent être adressés à Michèle Montas à l'Institut Français. Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Découper ici

.....

BULLETIN D'ABONNEMENT

M..... ....

Adresse.....

Ville..... .....

Pays.....

désire souscrire (nombre d'abonnements) :
à CONJONCTION
à compter de :
Règlement par chèque bancaire à l'Institut français B. P. 131

Port-au-Prince, Haiti.

Signature :..... .....

Date :.....

WINTHROP PRODUCTS

ARALEN -- antimalarique

BRYREL — antihelminthique

CREAMALIN — antiacide

NOVALDIN — analgésique — antipyrétique

PHISOHEX — Détergent -- bactéricide

SEL
ANDREWS

ANTIACIDE EFFERVESCENT

ET

RAFRAICHISSANT CONTRE LES MALAISES

D'ESTOMAC